

I

LETTRES

I.

A un jeune ami en voyage.

Le 10 octobre 1836.

Mon cher ami,

J'espère que la seconde partie de votre voyage se passera aussi heureusement que la première, et que cette lettre vous trouvera heureux et bien portant. Dieu veuille conduire vos pas et vos pensées, et rester présent à votre cœur ! Je me réjouirai si j'apprends qu'au milieu des douces distractions où vous vivez, Paris se présente quelquefois à votre souvenir ; mais je me réjouirai surtout si vous vous rappelez les grandes choses que nous nous sommes dites.

Si vous pensez à nous, nous pensons aussi à vous, je vous assure. Chaque soir, quand je fais ma lecture, il me semble que vous devriez être là, quelquefois même que vous y êtes ; et quand sur l'escalier j'entends un bruit de pas : c'est lui, me dis-je involontairement ; mais ce n'est pas vous !

Depuis votre départ le piano est bien silencieux. Je ne le touche guère que quand le soir M^{me} D... me dit : allons, jouez-nous cette messe. Je joue alors quelques airs, puis je m'en vais.

J'ai tant à faire ! Je passe presque toutes mes soirées à mon pupitre.

Adieu, je vous serre fraternellement la main.

II.

Amitiés. — La lecture de la Bible.

Au même.

Paris, le 18 novembre 1836.

Mon cher ami,

Quel chagrin j'éprouve, quel vif regret de n'avoir pas su que vous passeriez par Montbéliard, de ne vous y avoir annoncé par aucune ligne !

Vous avez été chez mes parents et on vous a reçu, vous, comme un étranger, comme un indifférent ! Vous vous y êtes reposé sous mon toit, et personne ne vous y a tendu la main comme à un ami, à un parent ! J'ai beau faire, je ne puis prendre mon parti là-dessus, non pour vous qui, au bout du compte, avez gagné du temps à n'être pas arrêté là, mais pour moi qui ne puis m'habituer à l'idée que vous n'avez pas été reçu chez moi comme moi-même, que vous n'avez vu que l'humble demeure et non pas les cœurs d'or qui l'habitent.

Mais trêve sur ce point, bien peu important

pour vous que tant d'objets plus doux occupent aujourd'hui ! Pardonnez-moi, en considération du dépit que j'éprouve, d'avoir commencé par vous parler de ce qui me touche au lieu de vous féliciter, avant toutes choses, de votre beau voyage et de votre heureuse arrivée. Je prends, soyez en sûr, ma part du bonheur dont sans doute vous jouissez ; je prie le Seigneur de vous l'accorder sans mélange et de bénir le beau jour que vous allez célébrer. Je voudrais être là pour être témoin de votre joie et la partager ; j'éprouve le besoin d'apporter ma part de vœux à cette fête de l'amitié, et je vous prie de les faire agréer à vos parents qui, j'ose le croire, ne les trouveront pas indiscrets.

J'ai lu, mon cher ami, votre lettre avec un grand plaisir : elle était toute palpitante des émotions que vous éprouviez, et ces émotions étaient bien vives et bien douces. Je les ai comparées involontairement à celles qu'éprouvait votre frère, et je me suis dit qu'il y avait là une preuve bien frappante de ce principe que notre bonheur est en nous.

Saluez de ma part votre frère, et dites-lui que je continue (vous le savez) à le suivre de loin avec intérêt dans sa carrière, et puissent votre foi et votre paix se communiquer à lui !

Je me réjouis de ce que la lecture de Gonthier a produit sur vous l'impression qu'elle a laissée

en moi. Il est un autre livre que sans doute vous ne lisez pas sans fatigue et sans difficulté ; c'est l'Écriture. Eh bien ! un jour vous la trouverez plus belle à lire que Gonthier et d'un charme inépuisable. Les livres des hommes sont des fleurs qui croissent à la surface du sol : pour les cueillir il suffit de se baisser ; mais leur durée est d'un jour. Les livres saints sont des diamants : pour les trouver il faut descendre dans les obscures entrailles de la terre ; les a-t-on trouvés, il faut encore, à la sueur de son front, les limer, les polir les uns par les autres ; mais leur éclat est comme celui des étoiles qui brillent aux cieux ; leurs couleurs sont celles de l'arc céleste ; rien ne peut les ternir. Hier ils étaient semblables à la terre qui les entourait ; demain ils étincelleront sur la couronne des rois.

Courage donc, mon cher ami ; ne vous laissez pas dissiper par les plaisirs, ni amollir par le bonheur, et pardonnez à votre fraternel ami si peut-être sa grave figure est venue dissiper quelque riante image. Je vous écris ceci à cette même table, à cette même heure où si souvent nous avons ensemble écouté les leçons du Seigneur et conversé avec ces grandes âmes qui furent les humbles serviteurs de Christ. Vous reverrai-je à cette table, dans ma petite chambre ? Causerons-nous encore ensemble ? Je

remets cela à Dieu, mais j'avoue que je le désire vivement, et pour moi qui vous aime, et pour vous aussi.

J'attends prochainement une lettre de vous qui me dise si et quand vous reviendrez. Rappelez-vous votre promesse.

Nous sommes tous bien portants.

La Société des Amis des pauvres est bientôt au complet. Nous placerons 1500 billets pour notre loterie. Croiriez-vous que Louise, la femme de chambre, en a placé 60 à elle seule? V... en est à son troisième cent. Mais nous n'avons encore que la moitié des lots qu'il nous faut. Cela soi dit pour votre gouverne. Nous avons à peu près 200 fr. de dettes et 150 fr. de pensions mensuelles.

Mais me voilà arrivé au bout du temps et du papier que je devais vous consacrer. Adieu, je vous transmets en bloc les affectueuses salutations de vos amis, mais en particulier celles de votre sincère et fraternel ami.

III.

A un ami qui va quitter la France.

Au même.

6 juillet 1837.

Mon cher ami,

Je ne puis m'empêcher de vous envoyer un

dernier adieu, et de m'entretenir un instant avec vous avant que vous quittiez la France. Je n'ai rien de nouveau à vous dire, rien de vous, rien de moi que vous ne sachiez ; mais j'aime à le redire encore. Je pense avec chagrin à ces mille préoccupations qui m'ont fait tant abrégé nos conversations dans ces derniers temps, et c'est presque du remords que j'éprouve quand je pense à tout ce que je me proposais de faire pour vous, et au peu que j'ai fait. Oh ! puissiez-vous trouver de nouveau quelques amis chrétiens qui vous aident à marcher jusqu'au but ! Puissiez-vous surtout vous attacher à ce divin Ami des âmes, dont l'amour est si doux. Ce qui me console un peu, c'est l'assurance que vous m'écrirez, et que je pourrai à la fois savoir ce qui advient de vous et peut-être vous servir encore. Je ne vous demande ni de longues, ni de fréquentes lettres ; tout ce que je désire, c'est d'être toujours au courant de vos travaux, de vos efforts, du mouvement de vos idées et de votre vie. Soyez sûr que, quelque occupé que je puisse être, je ne vous ferai jamais attendre en vain un service quelconque, une réponse à vos questions. Je ne vous dis rien de mon séjour ici, ni de mon voyage, parce que j'en parle à M. S... et parce que d'ailleurs tout cela se suppose sans peine. Ce que vous supposez facilement aussi, c'est le trouble que jette dans ma jouissance la

brièveté du temps et les épreuves redoutables qui m'attendent au retour (1). Mais je m'en remets à Celui qui m'a jusqu'ici soutenu. C'est aussi à Lui que je m'en remets pour vous. Adieu, bien cher ami, je vous embrasse de cœur.

IV.

Encouragements. — Révélation et Rédemption. — Utilité des séjours à l'étranger pour un jeune homme.

Au même.

Paris, 12 mars 1838.

Cher ami,

Je n'ai pas besoin de vous dire la joie que m'ont causée vos deux lettres, et le chagrin que j'ai éprouvé de ne pas pouvoir y répondre ; je ne m'excuse pas non plus de mon silence : vous en savez assez la cause. Bon gré, mal gré, il a fallu, une fois sous le joug, que je consacrasse tous mes instants et toutes mes pensées à mon œuvre ; c'est alors seulement que j'ai senti le poids effrayant d'une pareille tâche et les dangers que j'avais à y surmonter, et il m'a fallu, je vous assure, du courage et un grand effort pour n'en pas être ébranlé. Figurez-vous

(1) Son entrée dans le ministère pastoral (Edit.)

ce que c'est qu'une communauté de 12,000 âmes, à laquelle il faut prêcher en deux langues à peu près chaque dimanche, dont les pauvres affluent chez les pasteurs, dont il faut baptiser les uns, instruire, marier, enterrer les autres. Il est des jours où l'on a à peine le temps de respirer, et c'est tout au plus si l'on a deux ou trois jours pour faire et apprendre son sermon. Encore est-ce déjà beaucoup trop ! De telle sorte, mon cher ami, qu'un pauvre commençant qui tombe au milieu de ce torrent d'affaires et de travaux risque fort d'y perdre la tête : pas un sermon en provision, composition lente, mémoire lente, mille affaires qu'il faut apprendre à expédier ; et une communauté qui vous observe, qui vous juge !..... Et avec cela vous voulez qu'on écrive ! Mais non, vous ne m'en voulez pas, vous ne croyez pas que je vous aie oublié ; non, vous ne croyez pas même, j'en suis sûr, que j'aie négligé un seul instant votre souvenir. Ce souvenir, cher ami, est présent comme s'il était d'hier, il est vif et doux comme celui d'un frère. Je ne réfléchis jamais à vous, sans que mon cœur se soulève de joie et de reconnaissance envers Dieu, sans que je le bénisse de m'avoir donné de vous connaître et de vous être utile, « étant persuadé que celui qui a commencé cette bonne œuvre en vous, la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ. » Oui, mon cher ami, c'est là ma consolation de

ne plus vous aider et de ne plus vous voir : Dieu vous aidera ! C'est ma consolation quand je pense au monde qui vous environne de séductions et de liens ; Dieu vous environne aussi de protection et vous presse de son amour.

Vous vous affligez de ne pas encore comprendre le christianisme tout entier, et vous cherchez en vain quelqu'un qui vous aide ; cherchez toujours et soyez sûr que vous trouverez, et lors même que vous ne trouveriez pas d'homme, vous trouverez Dieu. Ce qui rend la chose plus longue et plus difficile pour vous, c'est que les vérités chrétiennes sont des vérités non-seulement de raisonnement, mais surtout d'expérience : pour les comprendre, il faut les vivre : « *Sie müssen erlebt werden* ». Or vous n'avez pas encore expérimenté tout le christianisme ; voilà la cause des obscurités qui vous restent.

Le christianisme se réduit à deux points capitaux, l'un concernant la partie intelligente, la connaissance, la vérité ; l'autre la partie morale, la volonté, la sainteté : ce sont la révélation et la rédemption. Vous avez compris la première : votre premier besoin a été de vous éclairer, d'élever votre âme à Dieu, de posséder les convictions qui donnent la paix et la joie au cœur ; et ce désir est encore celui qui vous préoccupe le plus vivement. Mais cet autre côté de l'Évangile : vivre comme Christ a vécu, vous a moins frappé

Vous tenez de la nature et de l'éducation certaines dispositions bienveillantes et sérieuses, certaines habitudes d'ordre et de travail qui vous ont fait partout estimer et aimer, et, quoique vous sentiez qu'on peut faire mieux, vous pensez néanmoins qu'on fait souvent beaucoup plus mal, et cela vous console. Et la vie a été pour vous jusqu'ici calme et facile, à peu près sans combats, et vos forces ont suffi aux besoins courants; mais attendons la fin! Voici venir l'orgueil, l'avarice, le plaisir, sous leurs formes sans nombre, le monde avec ses prétentions, et son empire, et ses persécutions, et ses séductions de tous les instants; et voilà Christ qui vous ordonne de le suivre, de ne suivre que Lui! Vous voudrez suivre Christ, mais à tout instant, à tout propos, vous vous sentirez faillir, vous verrez qu'au fond du cœur c'est le monde et non Christ, c'est le mal et non Dieu que vous aimez. Et, plus vous combattrez cet ennemi qui vous désole et qui vous perd, plus vous sentirez votre impuissance et votre culpabilité (voyez Rom. III).

Mais, dites-vous, si je suis impuissant à faire le bien, comment suis-je coupable de faire le mal? Je ne sais, mais c'est ainsi; ce mensonge que vous venez de commettre, cette mauvaise pensée, cet égoïsme, votre conscience vous dit non-seulement que cela est coupable, mais que

c'est *vous* qui en êtes coupable et non Dieu (Jacq. I, 13). Et ce témoignage de votre conscience, c'est celui du monde même, c'est un fait : vous êtes *coupable*, et pour savoir jusqu'à quel point vous l'êtes, lisez Matt. V, 17 et suivants. C'est alors que vous vous écrierez avec le prophète : « Avec quoi préviendrai-je l'Éternel ? » Sera-ce avec vos vertus ? Vous n'avez que des péchés ; avec des sacrifices ? Vous n'avez rien à sacrifier. Et de la même manière que vous avez éprouvé le besoin d'être éclairé par Dieu, vous éprouverez celui d'être justifié par Lui ; vous lui demanderez de faire en vous et pour vous ce que vous ne pouvez faire ; et quand Il vous offrira gratuitement la réconciliation et le pardon, vous l'accepterez sans le comprendre, et sans plus vous étonner de ce mystère que de celui de la révélation, que de celui du mal, du bien, de la vie, de toutes choses, puisque tout est mystère. Vous comprendrez 1 Cor. I, 30 et 31 et cela vous suffira. Je conclus par mon commencement : vivre comme Christ a vécu, accepter tout entière la tâche qu'il nous impose, voilà le commencement et la fin de tout le christianisme : *celui qui accepte SÉRIEUSEMENT ce premier point est sûr d'arriver à tout le reste.*

Ce que je viens de vous dire, mon cher ami, considérez-le, non comme une démonstration (il n'y en a pour rien), mais comme une direction

sur la route que vous avez à suivre ; rappelez-vous que les vérités vitales ne se comprennent que par la vie et l'expérience. Expérimentez donc l'Évangile, vivez-le, et un jour il n'y aura plus qu'une chose que vous ne comprendrez pas, c'est d'avoir eu tant de peine à comprendre. Voici sur la rédemption quelques vers de Zinzendorf qui vous feront peut-être plaisir :

Dies ist das wundervolle Ding,
 Erst dünkt's für Kinder zu gering,
 Und dann *zerglaubt* ein Mann sich dran,
 Und stirbt wohl ehe er's glauben kann.....
 Wenn aber ein verlornes Kind
 Vom Tod erwacht, sich krummt und windt,
 Und siehet das Boese als boese an,
 Und glaubt nur dass es sonst nicht's kann,
 Verzagt an sich, es geht ihm aber nah :
 Kaum sieht sich's um, so steht der Heiland da.

Me voilà au bout de quatre grandes pages, et je m'aperçois que j'ai à peine commencé à causer avec vous. Cher ami, quel bonheur ce serait pour moi de pouvoir vous dire tout ce dont je sens mon cœur se remplir à votre souvenir ! Quelle joie ce serait pour moi si vous pouviez en vous en retournant à B..., prendre la route de Paris, et venir vivre quelques semaines fraternellement avec moi dans ma solitude ! Cela serait-il donc impossible ? Il ne me paraît pas. Tâchez, tâchez de le faire ! Mais avant de parler de retour, pensons au séjour. Quoique je

sois peiné de vous voir si accablé d'ouvrage en ce moment, je persiste dans mon sentiment, et je crois que vous devez faire tous vos efforts pour prolonger votre séjour à l'étranger. A part tous les avantages des voyages, je considère surtout ce point, *naemlich*, si vous voulez que votre caractère se développe d'une manière libre et forte, si vous voulez jouir un jour chez vous de l'indépendance d'esprit et de la considération que vous devez souhaiter, formez-vous à l'étranger. Sans doute on a de bonnes raisons pour désirer votre retour, mais on en avait il y a deux ans, et on attendra bien deux ou trois ans encore. Priez, insistez, revenez à la charge et vous l'emporterez. J'ai fait ainsi ; et non-seulement moi, mais ma pauvre mère elle-même, qui en souffrait tant, s'en félicite maintenant.

A présent, cher, bien cher ami, il faut que je vous quitte. C'est avec regret, je vous assure ; je causerais volontiers toute la journée avec vous, mais il faut vous quitter.

Adieu donc, et que le Seigneur vous bénisse, vous dirige et vous garde !

Écrivez-moi bientôt, si vous le pouvez, et croyez à l'invariable amitié de votre tout dévoué.

Danger d'une vie facile au milieu d'une famille non chrétienne. — Notre responsabilité à son égard.

Au même.

13 novembre 1846.

Cher ami,

Votre lettre à Z... est venue réveiller ma conscience, non point réveiller votre souvenir, car vous savez assez que je ne veux pas vous oublier. Mais vous savez aussi au milieu de quel torrent je passe ma vie, et comment il emporte les désirs les plus doux ; je vis au galop, et c'est à peine si j'ai le temps de jeter de loin un salut aux êtres que j'aime.

Et pourtant je m'étais bien promis de répondre de suite à votre dernière lettre ; l'avant-dernière m'avait douloureusement frappé : j'y respirais je ne sais quoi de froid et de contraint ; mais cette dernière m'avait tant réjoui ! Est-il encore temps d'y répondre ? Veillez-vous en ce moment, ou sommeillez-vous ? J'ai bien peur que vous ne dormiez un peu, car je viens de faire l'expérience que les voyages y portent fort. N'importe, me voici ; je vous embrasse bien tendrement ; oh oui, du fond de l'âme ; et maintenant causons un peu.

C'est un tableau bien vrai que celui que vous me tracez, dans votre dernière lettre, de votre vie intérieure et des caractères qui vous entourent : c'est tout ce qu'il y a de plus doux, de plus honorable, de plus digne d'envie aux yeux du monde, et tout ce qu'il y a de plus dangereux aux yeux du chrétien ; c'est un riant et charmant asile où l'on oublie sans y penser que la vie est un combat, et qu'il faut marcher pour arriver au but ; c'est tout ce qu'il y a de tendre et d'affectueux réuni pour voiler de fleurs la croix sanglante de Jésus-Christ. Et comment trouver encore la force de dire non, de parler seulement sous ces baisers qui vous ferment la bouche, et d'agir devant ces fronts aimables, tout prêts à s'assombrir ? Si du moins on était attaché brusquement, violemment, on aurait la force de se soulever ; mais non : c'est par détails imperceptibles qu'on est saisi, lié, garotté ; c'est quelque chose dans l'air qui se coule inaperçu, et vous ferme les yeux ; et sans savoir comment, on est vaincu. N'est-il pas vrai que nous avons bien raison de craindre ?

Mais que faire ? se tenir pour battu, se désespérer ? Non, non, cher ami. Il faut se rappeler qu'il y va de la vie et de l'éternité ; il faut vous souvenir de ces jours d'autrefois, où Dieu versait dans votre cœur tant de paix et de joie ; il faut penser aux jours qui s'avancent, pleins d'é-

preuves peut-être et de larmes ; il faut penser à ceux que vous aimez, et vous demander quelle sera leur consolation, lorsqu'en présence de la maladie, peut-être de la pauvreté, peut-être de la mort, ils n'auront d'autre consolation que leurs rêves de propre justice et les souvenirs d'un bien-être anéanti. Il faut vous demander si vous, à qui Dieu a fait une grâce qu'il leur a refusée, celle de vous faire voir, goûter, éprouver la vérité, si vous n'êtes pas responsable devant Lui de leur salut comme du vôtre ; s'il ne vous a pas placé au milieu d'eux précisément pour les sauver et leur rendre ainsi en biens éternels les biens immenses que vous leur devez ; s'il n'est pas juste que vous payiez au prix de quelques combats cette inestimable victoire. Pour cela, il est vrai, il faudra vous mettre en plusieurs points en désaccord avec eux ; mais si la force et la vie rentrent en votre âme, ne croyez-vous pas que vous rendrez au centuple en véritable amour à vos parents ce que vous leur retirerez de molle complaisance ? Et ne serez-vous pas payé vous-même en joies infinies des contrariétés que vous pourrez éprouver, si vous voyez la vie chrétienne pénétrer dans votre famille, si un jour ils vous bénissent des choses mêmes dont ils vous blâmeraient maintenant, et si vous pouviez peut-être avoir un jour la joie d'avoir sauvé leur âme ? Je sais

bien qu'il y aura beaucoup d'*âmes des miséricordes* (1) (ce qui est au-dessus de nos pensées); mais ce que je sais aussi, c'est que le seul moyen que nous ayons de constater ici-bas le salut d'une âme et de nous rassurer, quand nous la voyons tomber dans l'éternité, c'est la foi vivante en Jésus-Christ et la conversion de la vie, selon cette parole: « En vérité, en vérité, je te dis, que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Et, lors même qu'il y aurait un autre salut pour ceux qui auront ignoré, quel salut y aura-t-il pour nous qui avons su, et qui n'aurons d'autre excuse à donner que notre mollesse et notre lâcheté, notre incrédulité et notre amour du monde, en un mot, notre manque de volonté: quel salut y aura-t-il pour nous ?

Voilà pourquoi, cher ami, il faut, si cela n'est pas fait, vous relever; il faut prendre votre parti en brave et regarder à Christ: il n'y a de paix, de joie, il n'y a de salut que là.

Et que faire? Lisez l'Écriture sainte et priez beaucoup; Dieu vous dira le reste. Oh! que ne pouvons-nous passer quelques bonnes journées ensemble, ou seulement quelques heures comme celles de ce beau soir, sous les grands ormes de

(1) Expression obscure, peut-être traduite de l'étranger. Le sens est évidemment: Ames sauvées en dehors des prévisions humaines par la miséricorde de Dieu. (Edit.)

Saint-Cloud! Mais Dieu sait mieux ce qui nous est bon, et il saura bien vous conduire : mettez seulement à part chaque jour une bonne heure que vous Lui consacriez, que rien ne puisse vous empêcher de Lui donner, et vous verrez comme peu à peu vous vous sentirez revenir à la vie. Et puis, écrivez-moi promptement une bonne longue lettre : dites-moi bien ce qui vous arrive, et j'espère que le Seigneur me donnera de vous dire ce qui peut vous servir. Oui, j'espère que Celui qui nous a unis par des liens si doux de foi et d'affection ne permettra pas que ces liens se brisent, mais nous unira au contraire de plus en plus en Celui qui est « tout en tous. »

J'apprends par votre billet qu'il y a chez vous guerre dogmatique. Puissiez-vous ne vous laisser préoccuper de ces bruits du dehors que pour penser à vous-même! Soyons chrétiens pour notre compte ; laissons les autres se battre et sauvons-nous. Notre société des Amis des pauvres va toujours son train habituel ; mais je vous annonce la naissance d'un nouvel enfant, le DEUTSCHER VEREIN, *eine Art von Rettung's Anstalt für deutsche Arbeiter in Paris* : le père et l'enfant se portent bien.

Ma mère continue envers moi son œuvre de dévouement et passera l'hiver ici. M^{lle}... est toujours la même ou plutôt de mieux en mieux.

— D. F... le seul qui soit encore ici des A... devient avec G. V... un chrétien vivant et solide. C'est une chose délicieuse que de voir l'influence du christianisme sur ces deux jeunes gens. — Le père d'A... et de B... vient de mourir. C'est encore là une occasion où j'ai pu voir combien la mort d'un père inconverti est une chose déchirante.

Ayez soin de me donner des nouvelles de votre famille. Adieu, cher et bien aimé ; je veux ne vous point oublier dans mes prières.

Pensez aussi à votre affectionné.

L. MEYER.

Écrivez-moi promptement, je vous en supplie.

VI.

Épreuves personnelles.

Vœux. — A propos du culte de famille.

Au même.

Paris, 8 février 1861

Bien cher ami,

Je commence par vous dire que je rougis de venir si tard vous accuser réception de votre lettre du... (je désire que vous ayez oublié la

date) et de votre envoi de fr. 1083, 90 c. dont vous trouverez ci-joint le reçu. Au reste, je suis sûr que vous m'accorderez plus que votre pardon, votre sympathie, quand je vous dirai que ce retard si prolongé vient d'un état de fatigue dont je languis depuis quelques mois et qui, combiné avec la multiplicité de mes travaux actuels, m'a presque réduit à la nécessité de m'arrêter. Si je n'ai pas subi cette dure nécessité, j'ai du moins été forcé à un ralentissement qui m'a bien souvent déchiré le cœur, Ajoutez à cela une maladie très-sérieuse de ma chère femme qui, cet automne, a été prise de crachements de sang et que j'ai été sur le point de conduire dans le Midi; ajoutez encore les ennuis et les difficultés d'une administration compliquée et souvent au-dessus de mes forces; et je suis sûr que vous oublierez tout à fait le retard de cette lettre pour ne plus vous souvenir que de votre affection.

Mais pourquoi vous parlé-je si longuement de moi, quand vous-même vous avez été entouré de tant d'émouvantes circonstances? Dieu veuille que Monsieur votre père ait été épargné par ce rude hiver et que vous-même vous l'ayez traversé en bonne santé! N'attribuez qu'à mon état de souffrance de ne pas vous avoir écrit sur-le-champ, lorsque j'ai appris le mariage de Monsieur votre frère. Je puis dire que je l'ai bien

fait vingt fois en pensée, et que du fond de mon cœur j'ai demandé et demande encore à Dieu pour lui et pour sa femme ces bénédictions qui sont meilleures que la vie.

Ce que vous me dites de votre culte de famille m'a profondément réjoui. Oh ! combien je sens, à mesure que j'avance dans la vie, que sans la grâce de Dieu nous ne pouvons rien, que sans son Esprit nos cœurs restent vides et tristes, que sans sa présence dans nos intimités, la plus tendre affection se fane et se flétrit, de même que sans son salut il n'y a ni paix, ni salut pour nous. Je l'observe d'une manière particulière et frappante sur les enfants : depuis le plus grand jusqu'au plus petit, jour après jour, ils sont dans leurs études, dans leur caractère et leur ton, ce qu'au fond du cœur ils sont avec Dieu. C'est pourquoi je sens de plus en plus le devoir d'influer sur eux autant que Dieu me le donne, soit par le culte du matin et du soir, en famille, soit de bouche à bouche et par exhortation.

Je vous remercie du fond de mon âme de ce que vous me dites de notre amitié. J'y réponds par tout ce qui est en moi capable de sentir et d'aimer. Je sens avec vous que le moment où Dieu a formé nos liens a été un moment lumineux dans notre vie, car c'est de là qu'est sortie ma carrière et mon avenir éternel. Aussi j'espère

bénir ce moment longtemps après que mes lèvres se seront fermées ici-bas.

Un mot encore et j'en finis. Y a-t-il sur le chiffre de fr. 1083. 90 c. une somme pour Saint-Marcel, ou tout est-il pour la mission allemande?

Maintenant adieu. Je vous prie de présenter mes respects à vos parents ainsi qu'à M^{me} D..., mes meilleurs vœux à Monsieur votre frère, à tous l'expression de mon vif attachement, et je vous embrasse avec une profonde affection.

VII.

Un prédicateur peu connu.

C'est M. C..., chère Madame, qui prêche chez nous demain et dimanche prochain ; je prêche en allemand ces jours là. C'est M. X... qui prêche à Sainte-Marie et M. V... aux Batignolles. Quel que soit celui que vous entendrez, je vous conseille beaucoup un prédicateur peu connu, mais qui vaut mieux que tous ceux-là ; un prédicateur qui prêche partout, bien qu'on ait peine à le trouver, et qui prêche toujours bien, quoiqu'on se lasse aisément de l'entendre ; vous le connaissez..... oui, le Saint-Esprit, voilà le vrai, l'admirable, le tout-puissant Prédicateur. Tout ce qui vient des hommes, un jour

nous plaît, l'autre jour nous fatigue, et ne nous fait du bien qu'autant que le souverain Pasteur veut bien y jeter une parole de Lui. C'est à Lui qu'il nous faut aller, et, s'il est dans notre cœur une retraite assez cachée, s'il est dans les profondeurs de l'âme un asile assez silencieux, c'est là qu'il nous faut Lui dresser une chaire, et Lui dire comme Samuel : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ! » et, comme Marie, l'œil fixé sur cet œil si puissant et si doux, tout oublier pour boire à longs traits à cette source qui jaillit en vie éternelle.

Mais en voilà beaucoup plus que le « oui » ou le « non » que vous me demandiez.

Pardon (Phil. IV. 6).

VIII.

Un cœur partagé et le remède à un tel état. De la discipline dans la prière.

A la même.

5 décembre 1840.

Chère Madame,

.... En voilà assez et peut-être trop sur ces affaires extérieures ; laissons là le monde et parlons de nous. C'est là notre paix et notre joie que, si ce monde extérieur trompe toujours nos désirs, nos prévisions et nos efforts, il y a du

moins un monde intérieur où chaque effort est béni, chaque prière et chaque gémissement écouté et réalisé. C'est une si douce chose de pouvoir ensemble, frères et sœurs, se réfugier l'un près de l'autre, loin de la tourmente et du bruit, dans cette retraite toujours calme, sereine et parée de la présence de l'Éternel ! Il fait bien bon lorsqu'on entend dehors gronder l'orage, se trouver à l'abri près de tout ce qu'on aime ; mais il fait bien meilleur encore quand, battu soi-même par un temps d'orage, froissé, fatigué, brisé, on peut tomber enfin dans les bras de son Père, et là s'écrier avec le Psalmiste : « Quoiqu'il en soit, mon âme se repose sur Dieu, ma délivrance vient de Lui. » (Ps. LXII.) Oh ! lisez ce beau psaume !

C'est là ce que je demande à Dieu de me mettre au cœur : que Lui seul peut donner la paix. Quels que soient les événements, quelqu'heureux et doux que Dieu me les fasse, je suis convaincu qu'au fond même du plus profond repos il y aura pour moi une amertume intarissable, tant que je ne pourrai pas dire : « Christ est ma vie. » Et cette réflexion que j'ai faite bien souvent pour moi, je la fais pour vous en relisant votre lettre. Ces tristesses, ces langueurs profondes, ces inquiétudes, ces angoisses, je puis me tromper, mais je crois qu'elles viennent d'un cœur partagé. L'état nerveux où vous êtes, l'indisposition

de X..., tout cela sont des causes secondes, qui n'auront pas plutôt disparu que d'autres en prendront la place. La cause première est au fond de l'âme. Si l'âme était réglée, si la foi était vive, agissante, au lieu de vous tant agiter à chaque épreuve grande ou petite, vous diriez comme mon psaume : « Mon âme, tiens-toi en repos, regarde à Dieu ! » et vous seriez en repos, même au milieu de la tourmente.

Mais si l'état d'âme où vous êtes est humiliant, il est encourageant aussi. « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés ; heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Le monde a beau ennuyer et tuer les âmes vulgaires, elles n'en demeurent pas moins aveuglément soumises à lui ; mais quand Dieu a déposé dans une âme le germe de la vie nouvelle, alors commence en elle, au milieu des dégoûts, des douleurs et des agonies, ce long travail que le Seigneur nous dépeint en Saint Jean III, 1-11 ; XVI, 20-21. Alors commence ce combat journalier entre les habitudes du vieil homme et les désirs de l'homme nouveau, ces alternatives déchirantes de moments où Dieu est là, où l'on sent le souffle de l'Esprit, et d'autres interminables moments où l'on se trouve seul, impuissant, misérable et désolé. Que faire en cet état ?

Pour le plus grand nombre des âmes, et pro-

68

nablement pour la vôtre, le premier besoin est avant tout de rétablir un principe d'ordre, et pour cela c'est la prière qu'il faut choisir. Il faut se faire bon gré mal gré, la règle de prier beaucoup ; en dépit des distractions, des dégoûts, il faut prier ; et pour n'y point manquer, il faut se fixer un certain temps, chaque jour (une heure par exemple, plus une demi-heure de lecture), partager ce temps en diverses portions, dans le courant de la journée, aller au delà de la tâche le plus souvent possible, ne jamais rester à aucun prix en deçà ; prier aussi en lisant la Bible, et s'efforcer de maintenir au milieu du travail et des courses le sentiment de cette prière. C'est là, j'en suis convaincu, le meilleur moyen ; j'ai eu bien de la peine à m'y résoudre et à m'y tenir, mais je n'ai commencé à prendre quelque courage et quelque espoir que le jour où je m'y suis mis. Au commencement, c'est un joug presque insupportable : bientôt on ne peut plus s'en passer. Il y a sans doute des âmes assez vigoureuses pour pouvoir se passer tout d'abord de ces moyens accessoires, mais il y en a peu, et Luther lui-même s'en servait : il priait trois heures de temps, à l'époque de ses plus grands combats ; Calvin a prié jusqu'à quatre heures. Que cela nous montre que, si nous nous débattons misérablement dans les angoisses d'un demi-christianisme, si nous n'avons ni paix ni force,

c'est que nous ne savons pas nous résoudre à en demander avec persévérance. Qu'est-ce qu'une heure de prière auprès de ces heures innombrables que nous passons à des riens et à des moins que rien ! Laissez-moi vous le redire : je suis convaincu (et j'en tressaille de joie), que vous êtes une de ces âmes à qui Dieu ne laissera pas de repos jusqu'à ce qu'elles soient décidément chrétiennes, et j'ai la douce assurance qu'il vous tourmentera tant que vous finirez par vous lever, faire un grand effort et vous mettre bravement au pas de course. Quand vous voudrez aller vite et ferme, personne n'ira plus vite et plus ferme, parce que vous avez encore plus d'énergie que de mollesse naturelle. Mais hâtons-nous, de peur que Dieu, au lieu de nous donner des soucis seulement, ne soit forcé de nous donner des larmes amères ; au lieu de nous pousser, ne nous frappe, et ne nous fasse marcher sanglants et meurtris sur cette route où nous pouvons aller en paix.

Chère Madame, pardonnez-moi cette longue causerie, écrite à bâtons rompus et dans des moments divers ; pardonnez-moi cette franchise : c'est une *confession* aussi que je vous ai faite, car en vous parlant de vous, c'est de moi que je parlais en même temps, ce sont mes maux et mes remèdes que je vous disais.

Voilà déjà ma cinquième page et je ne vous

ai pas encore dit la part que je prends à toutes vos sollicitudes, la joie que M^{me} E... m'a causée en me disant le mieux-être où vous êtes : vous, c'est-à-dire M...; mais vous savez assez, sans que je vous le dise, si ma pensée est avec vous.

Je ne vous ai pas non plus parlé de X... et de son mariage. Ce jour-là a été un des plus doux de ma vie. Oh ! qu'il est beau de voir ainsi deux âmes unies non par la passion, mais par la foi, se confondre toujours dans une même pensée et dans un même amour ! De ma vie, je n'ai rien vu de plus beau, et s'il est parmi les hommes un bien digne d'envie, c'est sans doute celui-là. Parmi les personnes qui assistaient à la cérémonie, bien peu ont retenu leurs larmes, et pour moi, j'ai eu de la peine à aller jusqu'au bout. Je leur ai dit vos vœux.

Mais il est temps, plus que temps de finir. Adieu. Dites, je vous prie, à M... et à vos enfants que toujours je pense à vous, et qu'aujourd'hui comme toujours, je prie le Seigneur de vous couvrir de sa main puissante et de répandre sur vous ses infinies bénédictions.

IX.

**La paix qu'on trouve loin du monde.
Souffrir de son péché est un bon signe.**

A la même.

27 février 1841.

Chère Madame,

C'est avec tristesse et avec joie que je reviens à vous. Avoir été si longtemps sans vous écrire ! Ai-je besoin de vous dire que je n'en étais pas moins près de vous dans mon cœur ? Mais pourquoi ne pas m'écrire, dites-vous ? Voici pourquoi. J'ai eu de temps en temps des moments comme celui où je viens de passer, où, après avoir porté tant bien que mal mon fardeau, je le laisse tomber par terre et je mets un mois ou plus à le relever : les affaires arrivent les unes sur les autres, se pressent, se poussent, me renversent, et il faut bien alors que je lâche prise. Ne croyez pas que je veuille par là m'excuser. Si j'étais bien réglé et discipliné, les choses ne se passeraient point ainsi, et je ne serais pas ainsi souffleté par l'Ange de Satan qui veille auprès de moi (II Cor. XII).

Si mon silence vous a peinée, croyez qu'il m'a été plus douloureux encore. Je ne saurais vous dire combien il m'a été dur, chaque jour passant près de votre place en mon cœur, de ne rien vous

dire. Ce qui me console, c'est que c'est aussi une communication que la prière, et l'on s'entend, bien sûr, quand on regarde un même point dans les cieux... Vous me dites dans votre dernière lettre que vous allez en finir avec le monde : voilà pour moi un grand sujet de joie et pour vous un grand moyen de progrès. Ce qu'il vous faut, après la prière, c'est la liberté d'esprit et de cœur, c'est la liberté et la paix qu'on trouve loin du monde. Je sais bien qu'il ne suffit pas de rester chez soi pour obtenir le calme intérieur, comme il ne suffit pas à un malade de se mettre au lit pour être guéri, mais ce n'en est pas moins le premier besoin. Quand on est malade on reste chez soi, et même dans son cabinet, et même dans son lit, selon les progrès du mal ; quand on s'est fortifié, on sort du lit, puis de la chambre (sauf à y rentrer par moments), puis de la maison et de la ville. Toute autre manière est précipitée et donne lieu à des rechutes, et les rechutes à des maladies plus graves.

Vous, de même, retirez-vous le plus possible en vous-même, en cette première phase du développement où vous êtes : retranchez-vous en votre maison contre le monde, en votre cabinet contre la maison, et surtout dans le sein de Christ contre vous-même. C'est un conseil de mon cher Saint-Cyran, et il nous va surtout à nous, que le monde ne prend pas, il est vrai,

par les yeux, par la bouche, mais qu'il prend d'autant mieux par le cœur. Les natures affectueuses comme nous (ce n'est pas un compliment que je vous fais) doivent d'autant plus se garder du monde que tout les attache et les enchaîne : nous n'aimons pas les festins, les habits, mais nous aimons les gens du monde, nous aimons être aimés ; et comment alors ne pas aimer en revanche ce qu'ils aiment ? Il nous faut donc, sans bruit, sans paroles, rentrer poliment chez nous, « oindre notre tête » (Math. VI., 17, 18), et nous environner d'autant plus de sérénité que nous voulons nous tenir rigueur, ne montrer qu'à Dieu nos détresses, nos soupirs, nos larmes, et montrer à ceux qu'il nous donne à aimer un amour calme et doux. C'est d'ailleurs un effet constant de la pénitence que, plus nous luttons en dedans, plus nous sommes sereins au dehors, tandis que rien n'attriste le visage comme les chutes et la dissipation. Donc plus de bals ni de soirées. Que Dieu le veuille ! Gardez-vous aussi (autant que le devoir vous le permettra), de tant de visiteurs insipides qui viennent vous assiéger chez vous, et quand il faut les recevoir, souvenez-vous toujours que *Dieu est là* : que ce soit aussi une pénitence ; tâchez le plus possible de demeurer calme et de ne pas vous livrer.

Encore un mot. Ne vous étonnez pas, si jusqu'ici vous n'êtes capable de sentir du christia-

nisme que ce qui vous accable, et de ne trouver en vous que vos péchés. Que Dieu en soit loué et béni à jamais ! C'est, grâce à Dieu, le vrai christianisme qui commence en vous ; la paix, la grâce et la force viendront en leur temps, soyez-en sûre, pourvu que vous vouliez fortement marcher. Écoutez une comparaison : L'homme a en soi les germes d'un mal affreux, la mort éternelle ; pour le guérir, le divin Médecin lui inocule un mal analogue au premier, mais point mortel, qui produit un trouble, une fièvre intérieure pendant laquelle le venin s'exhale au dehors. Malheur à ceux qui ne sentent de tout cela qu'un peu d'inflammation à fleur de peau ! c'est une preuve que le remède n'a pas pris. Heureux au contraire ceux chez qui cette fermentation produit une douleur profonde et une haine à jamais implacable contre le péché, qui sentent si vivement et si longtemps tout le mal qu'il fait que, quelque aimable que soit son masque, ils sont toujours prêts à le maudire ! ceux-là sont guéris bien qu'ils souffrent encore. Rappelez-vous Luther souffrant pendant dix ans avant de trouver la paix, puis soudain délivré par cette parole : « Le juste vivra par la foi. » Rappelez-vous la lumière, la joie et la puissance qu'il puisa en ce long combat, et réjouissez-vous de ce que vous sentez en vous les prémices de cette grande moisson de la foi. Il faut semer

avec larmes, si l'on veut moissonner avec chants de triomphe.

Je ne saurais assez vous recommander et vous supplier de prier de plus en plus : dites-moi ce que vous faites à ce sujet. — Parlez peu, soyez discrète sur votre état ; n'ayez point vos longues discussions d'autrefois pour convaincre les incrédules, soyez seulement toujours prête à répondre pour votre défense avec douceur et respect (I, Pierre III, 15). Tenez-vous calme et sereine, « ne vous inquiétez de rien, mais... Phil. IV, 6, 7. »

Adieu maintenant. J'adresse pour vous au Seigneur la prière de Éph. III, 14-21.

Vous ne me punirez point en me faisant attendre, n'est-ce pas ?

X.

Le but de l'épreuve.

A la même.

Paris, 6 septembre 1847.

Chère sœur,

J'ai appris hier le coup déchirant qui vous frappe, et mon cœur a volé près de vous. Oh quelle dispensation ! Pauvre jeune homme ! au comble du bonheur, et trois mois après, mourant ! Pauvre M... déjà veuve ! Et vous, et ce cher N... que d'angoisses, que de larmes vous

devez avoir dans le cœur ! Mais je suis sûr que du milieu de la douleur, vous regardez à la main qui vous frappe, qui, pendant tant d'années, vous a multiplié joies sur joies, bénédictions sur bénédictions, et qui maintenant encore cache sa bonté sous vos larmes. Je suis sûr que vous dites à Dieu : Seigneur, si, pour sauver ces enfants, pour les arracher à un monde perdu et pour les réveiller du sommeil de la mort, il fallait de tels coups, béni sois-tu ! Oui, bénissons, bénissons notre bon, notre tendre Père ! Couvrons de larmes d'adoration la main qui nous châtie, et que nos cœurs, en se brisant, s'ouvrent à une nouvelle effusion de son Saint-Esprit. C'est là, bien sûr, son unique but, et il est certain qu'Il saura tirer de cette épreuve des actions de grâce éternelles. Puissiez-vous, déjà maintenant, avoir cette visible consolation et voir votre cher malade tourner ses regards vers son Sauveur ; puissiez-vous éprouver, au milieu de vous tous, le sentiment de la présence du Seigneur, et faire cette expérience qu'Il est près de ceux qui ont le cœur brisé ! Que de vœux j'ai dans le cœur pour vous, chère sœur, chers amis, et que je sens bien les liens profonds qui nous unissent ! Si j'avais suivi mon premier mouvement et mon désir, j'aurais couru à *** mais M. O... est près de vous et ce n'est pas la foule qu'il vous faut en ce moment. D'ailleurs, vous

avez l'Ami qui vaut mieux que tous les amis, le souverain Pasteur de nos âmes : c'est à Lui que je vous recommande, c'est Lui que je prie de faire pour vous au delà de tout ce que nous pouvons demander et comprendre.

Je n'ose pas vous demander de vos nouvelles au milieu de tant de préoccupations douloureuses, je n'ose pas même vous prier de charger *** de m'écrire deux mots ; mais combien j'ai besoin de savoir ce qui vous arrive ! J'espère l'apprendre de l'un ou de l'autre, et, en tous cas, je sais qu'il vous arrivera précisément ce que Dieu voudra et ce qui pourra le plus puissamment avancer votre salut.

XI.

A propos d'une mort chrétienne.

A la même.

Montbéliard, 24 août 1850.

Chère sœur,

J'arrive d'un voyage et je reçois à l'instant de Strasbourg votre lettre. — Oh oui, je pleure avec vous ; je bénis avec vous ; je prie avec vous, et pour vous, et pour ceux qui vous entourent, et pour ceux qui sont ici, afin que les grandes choses que Dieu nous a faites soient puissantes en bénédictions pour nous tous. Je

viens de lire votre lettre à un ami qui n'a pas encore donné son cœur au Sauveur, et il a pleuré avec moi. Que n'ont-ils pas dû éprouver, ceux qui ont vu de leurs yeux ce triomphe, et qui sait si cette mort n'en fera pas revivre plusieurs qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés? Oui, oui, ce deuil est aussi une grâce, un mystère de grâce et de bénédiction ; le Seigneur nous ôte beaucoup, mais qui sait ce qu'il nous rendra? Et, en attendant, quelle grâce que cette victoire! Comme votre cœur doit tressaillir de joie quand vous portez un regard en arrière vers ces années où lui aussi était mort et perdu! Qui l'eût dit, quand nous tremblions de la lutte, qu'il serait le premier fruit de votre foi, la première étoile de votre couronne (I Thess. II, 19), le premier d'entre vous deux qui glorifierait sur son lit de mort la foi des confesseurs et des élus? « O profondeur des richesses, et de la sagesse, et de la connaissance de Dieu ; à Lui soit la gloire aux siècles des siècles. Amen ! »

Ainsi, chère et bien-aimée sœur, je ne vous envoie pas des paroles de consolation : vous êtes consolée, et Dieu seul sait, avec vous, combien est grande cette consolation. Mais voici ce que je fais : je demande au Seigneur, pour vous et pour moi, qu'il nous donne de reconnaître combien est grand son amour, quelle douceur et quelle

bénédictio*n* il y a à Le servir, combien nous sommes coupables de Le servir si infidèlement, et combien sa patience et sa gratuité sont ineffables envers nous. Qu'il nous donne une nouvelle effusion de son Saint-Esprit, afin que nous puissions marcher devant Lui en nouveauté de foi et en sainteté de vie, jusqu'à ce que nous aussi nous puissions à notre tour nous endormir dans les bras du Seigneur Jésus! Voilà, voilà le véritable deuil que nous devons porter : mourir avec celui qui nous a quittés, mourir au monde et vivre à Christ de cette vie cachée dont Paul nous parle (Phil. II) afin que, quand Christ paraîtra, nous paraissions aussi avec Lui dans la gloire. Que Dieu nous le donne, à vous et à moi, pour l'amour de Jésus-Christ! Qu'Il bénisse aussi de ses plus précieuses bénédictions Madame votre mère, et vos chers enfants, et toute votre famille. Qu'il accomplisse pour eux tous les dernières paroles de notre ami. Cette chère mère, dont les paroles et les larmes étaient si touchantes, lorsqu'il y a cinq semaines nous parlions de lui en nous quittant; ce cher petit G..., qui est le souvenir vivant des belles années et des plus grandes grâces de notre vie; toutes ces âmes sur lesquelles Dieu a certainement tant de desseins de miséricorde, qu'elles soient bénies, et, vous surtout, au delà de ce que nous pouvons comprendre et demander!

Adieu, chère sœur. Je vous envoie du fond du cœur tout ce que ce cœur misérable peut sentir d'affection fraternelle et élever vers Dieu de vœux et de prières.

En Lui, votre dévoué,

L. MEYER.

XII.

Amitiés — Nouvelles d'Église. — A propos du mariage d'un ami.

17 juillet 1841.

Cher et bien-aimé,

Croyez-vous que je vous oublie? Oh non, vous ne le croyez pas; vous savez que le souvenir est fidèle quand il se retrempe chaque jour dans la prière; mais, bien qu'il parle au dedans, il se tait quelquefois au dehors quand l'ami qui devrait écrire est à la fois accablé d'ouvrage et négligent. C'est là ce que je suis, et j'en demande pardon à Dieu plus qu'à vous. Quant à vous, qu'il vous suffise, au lieu de toutes les fades excuses, que je vous aime véritablement dans le Seigneur, que votre place est là toujours toute chaude au fond de mon cœur, que c'est une joie pour moi de vous y voir, comme c'en était une de voir chaque jour apparaître votre imperturbable et souriant visage, et que je désire vivement vous aimer chaque jour davantage, jusqu'à

ce que nous puissions nous aimer tout à fait, toujours ensemble auprès de notre Père. O mon Dieu, qu'il fera bon aimer tant qu'on voudra ! Aimons, en attendant, tant que nous pourrons.

Mais voilà que j'ai déjà causé une bonne page sans vous dire une grande nouvelle, que peut-être vous savez déjà : Vallette est nommé, oui vraiment, nommé à l'unanimité ; il n'y manque plus que la sanction du Directoire (1) et la confirmation du ministre ; cela ne tardera pas, et, s'il plaît à Dieu, dans deux ou trois mois nous aurons notre homme. Que de louanges et d'actions de grâces ne devons-nous pas au Seigneur !... Voilà l'Évangile victorieux dans notre chère église des Billettes, et, pour la première fois, depuis les jours douloureux et glorieux de la Réforme, il y aura dans Paris une église nationale où l'Évangile sera enseigné sans qu'une parole s'élève contre lui. Et, chose touchante, voilà les ressources et les améliorations matérielles qui, comme à point nommé, nous arrivent : notre musique, notre livre de cantiques, notre catéchisme, notre enseignement religieux, nos aumônes, et tout cela va être renouvelé, complètement ou grandement amélioré. C'est là un

(1) L'autorité supérieure dans l'Église de la Confession d'Augsbourg en France, jusqu'en 1870. (Edit.)

grand sujet de joie et de confusion devant le Seigneur.

Vous me demandez des nouvelles de H... et de sa jeune femme. A vous dire vrai, je ne la connais pas; je ne connais d'elle qu'une douce et jolie figure, une éducation sérieuse et modeste, mais je doute qu'il y ait en elle une âme convertie : 1^o parce qu'elle est encore bien jeune; 2^o parce que cela est fort rare, même chez maintes grandes et petites personnes qui possèdent le vocabulaire chrétien; 3^o parce que H... n'en dit rien, et 4^o parce que cette union est résolue depuis une époque où H... lui-même ne distinguait pas les brebis d'avec les boucs, ni une aimable jeune fille d'une servante du Seigneur; il y en a de plus vieux que lui qui ne distinguent pas encore très-bien.

Je suis passablement fatigué. Indépendamment de ce qu'ajoute à mes occupations l'absence de mes collègues, elles se sont notablement augmentées d'une autre manière, si bien que depuis deux mois, j'avais presque absolument renoncé à toute correspondance, et que je la rouvre pour vous. Du reste, ma pauvre chère âme va tout doucement : c'est une convalescente qui a besoin de grands ménagements; il lui faut beaucoup de repos et le grand air des cieux. Vous me donnerez des nouvelles de la vôtre, et je vous parlerai davantage de la mienne dans ma prochaine lettre.

Que vous donnerai-je ? Deux baisers de paix et la prière de Éphésiens III, 14-21.

Je vous écris de mon petit jardin où je suis venu fêter le retour du soleil après tant de jours sombres, et je viens de passer avec vous de bien doux moments ; que je voudrais que vous me répondissiez vite ! Adieu, je vous embrasse encore une fois, et que le bon Dieu soit avec vous !

XIII.

Épreuves.

Au même.

Veytaux, 15 décembre 1843.

Cher ami,

Que la paix du Seigneur soit avec vous ! Depuis longtemps j'attendais quelques lignes de vous ; je ne doutais pas de votre souvenir, car je n'ai que trop l'expérience qu'on peut ne point écrire et pourtant aimer et prier, et puis, la charité bannit la crainte et le doute. Néanmoins, j'aurais bien aimé une lettre en souvenir de vous, et voilà ces chers M... qui sont venus, comme une lettre vivante, faire correspondre un peu mon cœur avec vous... Quel doux rayon de soleil c'est pour nous que leur présence dans notre solitude ! Je vous en remercie autant que d'une lettre, puisque c'est vous qui nous avez réunis.

Bien des choses, cher ami, se sont passées, et pour vous, et pour moi, depuis cette époque de long silence qui a interrompu la chaîne de nos communs souvenirs. De loin en loin, j'ai su quelque chose de vous : j'ai appris surtout que le Seigneur vous éprouvait par la souffrance de votre chère femme, qu'il vous donnait aussi la joie de la voir beaucoup mieux, et j'ai pris part à votre épreuve et à la délivrance. Moi aussi, j'ai à bénir notre cher Sauveur de grâces toutes semblables : après m'avoir accordé bénédictions sur bénédictions, il a voulu y mettre le sceau en m'envoyant aussi une croix, et il a choisi la plus douce et la plus évidemment convenable au salut de mon âme. Depuis un an et demi je suis malade et hors de mes fonctions ; une bronchite qui, d'abord, se présentait comme un mal très-léger, s'est aggravée par l'état de souffrance du système nerveux et est devenue chronique, et me voilà, sans souffrir, forcé de me recueillir, de sentir ma misère et de m'asseoir aux pieds du Seigneur. Demandez avec moi qu'il me soit abondamment donné de mettre à profit une grâce et un temps si précieux, et de boire à longs traits des eaux tranquilles le long desquelles le bon Berger me mène.

Il nous est venu ces jours derniers encore une douleur. Nous avons perdu notre mère, je veux dire la mère de ma chère femme, et nous avons

eu la tristesse de ne pouvoir être auprès d'elle à ses derniers moments. Mais Dieu nous fortifie tout doucement et nous donne les plus précieuses consolations. Que son saint nom soit béni !

Dites-moi bientôt quelque chose de vous, et qu'en attendant le Seigneur vous donne pour vous, votre chère femme et vos enfants, tout ce que je Lui dis pour vous.

XIV.

Deuil et maladie.

Au même.

Veytaux, 30 mars 1844.

Bien cher ami,

J'apprends le deuil par lequel notre Sauveur, dans son ineffable bonté, juge à propos d'éprouver votre foi. Je ne veux pas vous apporter des consolations. « C'est Lui, c'est Lui qui nous console. » Il était près de vous, je le sais, quand le coup vous a frappé ; Il y restera jusqu'à la fin. C'est Lui que je prie de vous donner la tristesse selon son cœur, cette tristesse dont on ne se repent jamais, et de faire de cette douleur le germe d'une allégresse éternelle. Nous avons aussi été, cet hiver, frappés du même deuil que vous : nous avons perdu une de nos deux mères, c'est pourquoi nous sentons votre peine. C'est un amer

chagrin de voir se coucher dans la tombe quelqu'un de ces cœurs vraiment amis qui nous ont aimés les premiers, qui nous eussent aimés les derniers. Mais levez les yeux en haut, car votre délivrance approche ! Demain, demain, l'Époux viendra. C'est pourquoi revêtons la robe du festin, tenons nos lampes allumées, et, pour abrégier la veille, chantons le cantique des rachetés, le chant du départ : « Seigneur Jésus, viens bientôt ! »

Savez-vous ce qui m'est plus poignant que le deuil le plus douloureux, c'est que, malgré la mort de tant d'êtres aimés, je ne sois pas encore moi-même mort au monde et à la chair, c'est que, malgré tant de coups déchirants, je ne sois pas encore détaché. Oh ! Seigneur Jésus, viens bientôt, viens m'arracher à moi-même ou m'ôter d'ici-bas ; viens habiter dans mon cœur ou me faire habiter avec toi ! Il est bien doux de savoir que ce cri de nos cœurs, notre Jésus l'exauce, et qu'en ces mêmes jours où nous sommes il est mort pour nous afin que sa condamnation fût notre justice, ses blessures notre guérison, et son angoisse notre reconfort. Allons donc avec assurance au trône de la grâce, et puissions-nous nous y rencontrer souvent.

Je vous remercie de votre bonne lettre et surtout de votre affection pour nous. Nous vous aimons aussi, non pas de toutes nos forces, mais

de toutes les forces de Dieu, de tout ce qu'Il met d'amour dans nos cœurs sans amour.

Vous me demandez ce que je fais, ce que j'écris, ce que j'étudie : rien du tout. Je tâche d'apprendre à n'être rien, et, pour cela, notre bon Maître m'a ôté la force d'être quelque chose. Ah ! que je voudrais savoir, à cette école excellente, épeler seulement jusqu'au bout cette grande leçon : *Une seule chose est nécessaire*. Mais j'ai bon courage ; l'élève est misérable, mais le Maître est si bon, si patient, si puissant !

Combien ce voisinage de nos chers amis a été doux pour nous ! Nous eussions bien voulu seulement être plus près d'eux. Mais je me console de ces privations du cœur en pensant que bientôt nous pourrions nous aimer tout notre soul auprès du Seigneur.

Nous avons aussi cette bonne Mme X... qui nous aime tant, et qui a voulu nous connaître pour nous aimer parce que nous vous aimons.

Je voudrais bien vous raconter toutes les douceurs que le Seigneur nous a fait goûter ici, mais il faut terminer cette lettre. Nos amis vous auront parlé peut-être de l'œuvre où ils nous ont aidé avec tant de charité et d'affection, ces chers amis !

Nous nous proposons de partir bientôt d'ici. Le mardi après Pâques, si Dieu le permet, nous

nous embarquerons pour Genève où nous passerons un jour ou deux, puis nous partirons pour Strasbourg où nous consulterons les médecins. Puis, s'ils n'y voient pas d'obstacle majeur, j'irai essayer de nouveau une partie de mes fonctions.

Priez le Seigneur de nous diriger et de nous préserver de toute volonté propre. Adieu ! que le Seigneur vous console et vous fortifie. Qu'il répande sur vous ses plus précieuses bénédictions.

XV.

Prenez courage !

Prenez courage, Madame ! espérez tout de l'invisible et puissante main qui a déjà tant fait pour vous relever. Croyez-en un homme qui a appris par sa propre expérience quels abîmes de miséricorde il y a dans le sein de l'Éternel, et par quelles routes mystérieuses il sait conduire une pauvre âme au salut. Croyez aussi qu'un chrétien en sait sur son propre cœur assez pour sympathiser avec tous les cœurs blessés et souillés ; il sait par lui-même que son Rédempteur est venu pour sauver ce qui était perdu, et s'il est sur la terre une vocation qu'il aime, c'est celle de chercher tout ce qui souffre et gémit et de redire à tous cette parole qui l'a sauvé : « Heu-

reux ceux qui pleurent, car ils seront consolés! »
Ne craignez point, vous serez sauvée.

XVI.

**Patient dans l'affliction, persévérant dans
la prière.**

A la même.

Croyez, Madame, que mon souvenir fraternel et ma sympathie s'accroissent, si possible, en voyant par combien d'épreuves, d'amertumes, le Seigneur juge à propos de vous faire passer. Puissiez-vous ne point vous décourager, et vous serez un jour étonnée des voies mystérieuses de la sagesse éternelle, étonnée de ce que vous avez pu vous tant attrister de ce qui était pour votre bonheur, et, tant reculer en route, quand vous marchiez à la victoire et n'aviez plus qu'un ou deux pas à faire. Quand l'apôtre Paul, au sortir de la ville de Lystre, où on l'avait lapidé, alla retrouver les disciples, il leur représenta (Act XIV, 22) que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Si donc vous souffrez, réjouissez-vous, car vous entrez au royaume de Dieu, et Dieu saura bien vous rendre la joie quand il en sera temps, comme il saurait bien vous briser un jour si vous aimiez mieux la joie du monde que la sienne.

Que faire donc? Être patient dans l'affliction, persévérant dans la prière. Oh oui! voilà le secret de la vie : prier, prier, toujours prier, et être sûr que, comme il ne monte pas de la terre au ciel une vapeur qui tôt ou tard ne retombe en pluie fécondante, de même il ne s'élève pas à Dieu une seule prière faite au nom de Christ qui ne retombe en bénédictions sur nous. Priez plusieurs fois par jour; résistez opiniâtrément aux lassitudes, aux dégoûts, aux sécheresses; priez en divers temps une somme d'une heure au moins. Lisez aussi la Parole de Dieu, et *tout ira bien*, croyez-le!

XVII.

Veiller sur soi-même et s'attacher à Dieu,

A là même.

Tenez-vous en garde contre le laisser-aller, contre les affections humaines, contre la mondanité et contre l'envie de faire de grandes choses. Attachez-vous à l'ordre en toutes choses, mesurez votre temps, évitez les longues conversations travaillez vite et avec calme. Ne regardez aux hommes ni pour votre pain sur la terre, ni pour votre salut. Quand vous ferez dépendre de l'un ou de l'autre votre foi, vous perdrez la foi; quand vous mettrez votre plaisir dans leur attachement, vous tomberez dans le piège ou vous ruinerez

vosre repos. « Une seule chose est nécessaire. » Il n'y a de paix qu'en Dieu; il n'y a de vérité qu'en Dieu; il n'y a de salut qu'en Dieu. Malheur à celui qui s'appuie sur le bras de la chair!

Vivez dans l'humilité, dans le silence, dans la simplicité. Que votre vie soit cachée avec Christ en Dieu.

Si Dieu vous rend un peu de prospérité, prenez garde aux grandes dépenses; si Dieu vous rend un peu de joie intérieure, prenez garde aux grandes œuvres. Prenez garde dès maintenant à l'un et à l'autre piège, mais prenez garde aussi au découragement.

« Voici, dit l'Éternel, je t'ai purifiée, mais non pour de l'argent; je t'ai élue dans le creuset de l'affliction. » (Ésaïe LXVIII, 10.) « Pour ce qui est des affligés et des misérables qui cherchent des eaux et qui n'en ont point, dont la langue périt de soif, moi l'Éternel, je les exaucerai; moi, le Dieu d'Israël, je ne les abandonnerai point, afin qu'on voie, et qu'on sache, et que l'on considère, et que l'on comprenne que c'est la main de l'Éternel qui a fait cela. » (Ésaïe XLI, 17-20.)

Veillez et priez.

XVIII.

Privilège de porter la croix.

A la même.

Permettez-moi de venir vous serrer la main et de vous dire combien je prends part à toutes vos afflictions. Je me souviens constamment de vous devant Celui qui a souffert pour nous, et Le prie qu'il vous apprenne à souffrir pour Lui, qu'il verse dans chacune de vos blessures une goutte de son amour. Priez beaucoup, afin que vous sentiez au cœur combien il y a de bonheur à porter la croix, et écoutez bien cette parole de l'apôtre : « Notre légère affliction du temps présent produit en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente. » Dieu vous veut absolument à Lui; humiliez-vous sous sa main puissante, et soyez sûre qu'après l'issue vous pousserez des cris de joie à la vue du bonheur auquel aboutissait cette route obscure et profonde.

Priez! je vous le dis encore une fois. Tout est là.

XIX.

A une catholique convertie exposée à retomber dans ses anciennes erreurs. — L'orgueil, cause de nos chutes.

A la même.

Je voudrais, au lieu de vous tracer ces quel-

ques lignes, pouvoir causer et prier quelques bonnes heures avec vous, et je crois que vous verriez combien cette malheureuse imagination et le penchant naturel à notre mauvais cœur vous font faire de mauvais rêves. Vous reprochez à H... de voir partout des miracles, et des grâces de Dieu même dans ses fautes ; vous avez raison. Mais moi je vous reproche de ne plus voir Dieu nulle part et de ne plus espérer de grâce ; vous avez tort. — Vous étiez, lors de votre dernier voyage, d'une confiance en vous et d'une loquacité religieuse exagérée ; cela était mauvais. Vous voilà maintenant dans le désespoir et dans le mutisme, cela est encore mauvais. Il y a quelques semaines, vous vouliez convertir tout l'univers ; aujourd'hui, vous seriez tentée de vous déconvertir vous-même. Reprenons un peu tout cela, et commençons par la fin : Madame L... vous a dit un mot, et sur ce mot vous voilà renversée sens dessus dessous : preuve évidente, selon vous, que l'Église catholique est dans la vérité ; preuve évidente, selon moi, que vous vous étiez élevée dans votre orgueil, et que Dieu a voulu, en vous lâchant un peu la main, vous enseigner votre faiblesse et vous remettre à votre place. Je ne veux pas faire de ce billet un livre de controverse, vous savez d'ailleurs que je ne l'aime pas ; mais je veux vous adresser le raisonnement que

saint Paul adressait aux Galates (III 2), lesquels, eux aussi, se repentaient un jour de n'être plus juifs, parce qu'ils voyaient des juifs approuvés de Dieu. Je ne vous ferai que cette seule question : « Avez-vous reçu l'Esprit par les œuvres de la loi ou par la prédication de la foi ? » J'en appelle à ces expériences intérieures dont vous avez trop parlé, et que vous oubliez maintenant : à ces témoignages de l'Esprit dans votre cœur qui seuls vous ont attirée au pur Évangile. Pour les éprouver, avez-vous eu besoin d'un pape qui vous dit ce que vous devez penser ou ne pas penser, croire ou ne pas croire ? d'un prêtre qui, selon son bon plaisir, vous dit que vous êtes folle, ou vous donne l'absolution ? de l'intercession de la Vierge Marie et de tous les Saints du paradis ? De manger du poisson au lieu de manger du bœuf le vendredi ? — Non, dites-vous, j'ai lu la parole de Dieu, elle m'a conduit à Christ ; j'ai prié, et l'Esprit m'a pénétré le cœur, m'a consolée, je me suis sentie réconciliée avec Dieu, avec moi-même. Eh bien, si quelqu'un vous dit que cela n'est pas possible, et déplore votre aveuglement, répondez à ce quelqu'un-là, vous parût-il supérieur et très-ferme dans sa foi, répondez-lui comme l'aveugle guéri aux Pharisiens (Jean IX, 25) : Je ne sais si cet Évangile sans pape, ni prêtre, ni infailibilité humaine est mauvais ; je sais bien une chose,

c'est que j'étais aveugle, et que maintenant je vois. Et savez-vous pourquoi vous n'avez pas répondu cela tout de suite? c'est que, encore une fois, vous avez porté le regard trop haut; Dieu vous a laissé pour un moment tomber le voile sur les yeux, et vous croyez que le soleil a disparu. Mais enfin, dites-vous, Madame L... est catholique, et néanmoins fort bonne chrétienne; donc on peut être chrétienne sans sortir de la religion catholique. Oui, on peut être chrétienne ainsi, mais on ne l'est pas *parce qu'on est catholique*, on l'est *quoiqu'on soit catholique*. Il y a aussi des juifs, il y a même des païens qui sont plus près de Christ que beaucoup de chrétiens, parce qu'ils sentent leurs péchés et le besoin d'un Rédempteur qui les régénère. Est-ce à dire pour autant qu'il ne faille plus considérer l'idolâtrie des païens, l'aveuglement des juifs, et les erreurs capitales, les hérésies grossières des catholiques romains? A Dieu ne plaise! car chaque erreur porte avec elle un poison. Les constitutions, comme peut-être celle de Madame L... y échappent quelquefois, mais elles y perdent toujours quelque chose, et, parce qu'elles ont guéri, elles prennent le poison pour un baume et l'erreur pour une partie de la vérité.

Je passe au second point : les affaires. Volontiers je vous en dirais tout autant que sur les questions religieuses, mais j'aime mieux què ce

soit Dieu que moi qui vous le dise. Lisez-le donc aux Ps. XLII et XLIII! — Hé! me dites-vous, attends-toi à l'Éternel! Et la pauvreté! Et la faillite! Et la... — Lisez au chapitre VI de saint Matthieu, surtout le verset 32 : « Votre Père céleste SAIT que vous avez besoin de toutes ces choses-là; » et le verset 33! Mauvaise enfant! Indigne d'avoir un si bon Père! Allons! Demandez-lui pardon! — Mais c'est avec cette confiance aveugle que H... fait tant de fautes! — Hé non; vous savez bien que c'est autre chose qui le fait choir. D'ailleurs, il ne s'agit pas de lui, il s'agit de vous; et je vous déclare que, dans votre situation présente, votre premier devoir envers votre corps et envers votre âme, envers le commerce et envers Dieu, votre premier devoir, parce que c'est le seul que vous puissiez remplir, est de vous calmer en Dieu, et d'agir fidèlement, *jour par jour, heure par heure*, sans vous occuper d'un temps et de choses qui peut-être jamais ne vous toucheront. *Aujourd'hui et l'éternité*, que ce soit là notre devise. Et puis, bannissez ce sombre esprit qui vous fait tirer de chaque chose la plus grande quantité possible de chagrins, de frayeurs, de poison, comme les abeilles tirent le suc des fleurs. Imitiez plutôt ces intelligents animaux et apprenez à tirer de chaque amertume et de toutes choses la plus grande douceur possible. Lisez Philip. IV : 4, 6, 7, 12, 13, 19.

XX.

De la manière d'annoncer l'Évangile aux âmes.

A la même.

Recueillez cette pauvre âme égarée, abattue et que Dieu vous donne de la relever ! Mais gardez-vous de le faire avec orgueil, et demandez par beaucoup de prières qu'il vous soit accordé d'être sévère et miséricordieuse et de tenir la balance juste entre la loi et la grâce. Il faut prendre garde de ne pas relever avec trop d'empressement une âme que Dieu veut abaisser au pied de la croix. Il ne faut pas non plus briser le roseau que l'ouragan a renversé par terre. L'Esprit donne à ceux qui le demandent le sentiment du point qu'il faut toucher, et il refait d'ailleurs ce que nous faisons mal.

Prions beaucoup pour cette âme et pour nous.

XXI.

Dieu vous veut humble.

A la même.

... Quoi qu'il en soit, vous voyez que le Seigneur vous veut avant tout humble, et vous verrez qu'il vous humiliera non seulement dans

vos projets et votre position, mais dans tous les objets où vous cherchez un aliment d'amour-propre, jusqu'à ce que vous portiez de bon cœur la croix et ne vouliez plus vous glorifier que de votre Sauveur. — Je vois avec peine que vous vous êtes de nouveau abandonnée à cette tristesse du monde qui produit la mort; tristesse sans reconnaissance, sans foi ni espérance, pleine d'orgueil, de jugements téméraires et d'amertume. Quand vous verrai-je regarder à Dieu pour le bénir et à vous pour vous trouver indigne de ses grâces, au lieu de ne regarder à Dieu et à vous-même que pour vous plaindre. Gardez-vous aussi de l'imagination! Gardez-vous de beaucoup de paroles! Ne parlez de vous que lorsque le devoir l'exige. Recueillez-vous! Surtout soyez simple et droite. Et par-dessus tout, priez sans cesse!

Phil. IV, 6, 7; Esaïe, LVIII, 8, 11; XLVIII, 17, 18, XLI, 10; Ps. XXXII, 2.

XXII.

Reproches d'ingratitude envers Dieu.

A la même.

31 juillet 1841.

Vos lettres me font bien mal, car je prends part à votre douleur, soyez-en sûre! Combien je

voudrais pouvoir non pas seulement vous écrire longuement, mais causer quelques bonnes heures avec vous. Je crois que je vous ferais convenir que vous êtes bien ingrate envers Dieu en vous désolant et en vous désespérant ainsi, — envers ce Dieu qui vous a jusqu'ici si merveilleusement conduite et que vous avez si souvent béni ; ingrate envers Celui qui pour vous a voulu naître pauvre, souffrant, prier et pleurer en Gethsémani, mourir en Golgotha ; envers Celui qui, pour ainsi dire, vous glorifie avec Lui en vous associant à ses souffrances. Quoi ! toute une vie d'expériences pendant laquelle Dieu vous a soutenue, conduite, bénie, sauvée, ne sera rien à côté d'un temps d'épreuve ? Et dans ces épreuves vous cherchez à plaisir tout ce qu'elles peuvent vous faire conjecturer de plus affreux. Vos affaires ! — Mais la paix d'un chrétien dépend-elle des affaires ? — Et savez-vous ce que Dieu fera ? Et n'est-ce pas assez que Dieu vous donne sans y manquer jamais votre pain quotidien ?

Aurez-vous moins de soumission et moins de calme que tant de milliers et de milliers d'hommes dont la vie entière se passe dans le combat où vous êtes en ce moment ? Et peut-il tomber un cheveu sans la permission de votre Père ?

XXIII.

Règle de conduite : chercher Christ, prier, veiller.

A la même.

9 mars 1843.

Chercher avant tout et en tout dans la foi et dans Jésus-Christ crucifié (Coloss. II, 10), ni l'approbation, ni l'affection, ni l'appui spirituel ou terrestre des hommes, mais Christ. Être humble ; pour cela reconnaître chaque jour davantage son état de corruption, d'impuissance, de condamnation ; se garder d'une ardeur charnelle à faire des œuvres, à parler, à convertir, à diriger ; ne se porter en avant que quand Jésus adresse un appel clair ; de même se garder de juger autre que soi, ne dire quelque chose de défavorable sur d'autres que lorsqu'on y est forcé pour rendre témoignage ; de même reconnaître que ce que Dieu fait pour nous, misérables et dignes de malédiction, est une grâce infinie et le bénir sans cesse en paroles et en pensées.

Prier de plus en plus, non-seulement dans des moments particuliers, mais surtout au milieu des occupations. On reconnaît que l'on entre dans la vie en Christ (Col. III, 1) ; tout en parlant ou en travaillant, on est dans la prière, et l'on ne doit point se donner de relâche que l'on

n'entre dans cette vie cachée avec Christ en Dieu. Pour cela éviter tout ce qui fait sortir du sérieux et de la paix. *Veiller*, éviter les grands mouvements et les agitations charnelles qui mènent soit à une gaieté frivole, au bruit de paroles, à la plaisanterie, à l'oubli de la dignité, — soit à une tristesse selon le monde, incrédule, ingrate, injuste envers Dieu et envers les hommes.

Je vous quitte en vous recommandant au Seigneur et à la parole de sa grâce. Appuyez-vous sur Lui tout à fait. Soyez sûre que vous trouverez ce qui vous est bon, juste à l'heure où ce sera bon, et si vous voulez hâter votre délivrance, croyez et abandonnez-vous ! Mais soyez en même temps prudente comme le serpent.

XXIV.

Il faut croire, vouloir croire.

A un jeune homme.

Paris, le 7 décembre 1842.

Vous apprendrez avec peine, cher ami, que ma chère femme a été gravement malade et que je vais prendre un vicaire, forcé que je suis à garder pour un temps indéfini un repos absolu. Mais quoi ? ne savons-nous pas que toutes choses concourent à notre bien, et que Dieu nous aime,

et que c'est par beaucoup de tribulations que nous entrons dans le royaume de Dieu? Nous avons bien lieu de rendre grâces au Sauveur de ce qu'alors même qu'Il nous châtie, Il le fait si doucement et si tendrement, tandis que nous mériterions sa fureur et ses foudres. Mais voilà l'Éternel. (Ps. CIII, 8-18.)

Soyez sûr, mon bien cher ami, que ce bon Dieu vous donnera lieu, à vous aussi, de chanter avec mille cris de joie ce beau cantique des rachetés, le Ps. CIII. Lisez le v. 14 du Ps. XXVII, et n'ayez peur de rien. Vous verrez, vous verrez! « Ne crains point; crois seulement. » Oui, croyez seulement que le sang de Christ a effacé tous, je dis *tous* vos péchés, que c'est une chose faite, un fait accompli; qu'Il est votre justice, votre force, votre tout, *votre* Jésus, le *vôtre*; croyez cela, et votre chagrin s'enfuira comme les vapeurs du matin devant le soleil levant; vous embrasserez la croix du Seigneur, et vous vous écrierez: « L'Éternel est ma lumière et ma délivrance, de qui aurai-je peur? L'Éternel est la force de ma vie, de quoi aurai-je crainte? » — Oui, mais comment croire ainsi, vivement, pleinement? Eh, dites à Jésus: « Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité. » Croyez d'abord de toutes vos forces, si je puis dire ainsi, et bientôt vous croirez de toutes les forces de Dieu, si vous le lui demandez fer-

mement. Mais il faut *vouloir* croire, et il faut d'ordinaire que nous soyons poussés à bout pour nous décider à nous rendre à merci au Sauveur de nos âmes ; pour nous résigner, nous orgueilleux, à ne plus chercher ni justice, ni joie en nous, mais *tout en Lui*. Vous y viendrez ; ne perdez ni courage ni patience. « Celui qui persévérera, c'est celui-là qui sera sauvé. » Il est bien entendu que dans cette persévérance est contenue l'attention à la loi, la fidélité dans les petits devoirs, comme dans la prière et la lecture, etc., mais ce n'est pas la loi qui donne la vie.

Adieu maintenant, cher ami, je suis en esprit chacun de vos pas ; je demande au Seigneur qu'Il vous fasse entrer de plus en plus dans la simplicité et dans l'humilité, par où vous éviterez les pièges de l'orgueil et entrerez sûrement dans la voie. Que la grâce et la paix vous soient données. Nous nous recommandons au souvenir de votre famille et de la famille J... Je désirerais bien aussi avoir des nouvelles de ce cher frère. Dites-lui que je pense bien à lui.

Adieu ! Je vous embrasse tendrement.

XXV.

Croyez seulement.

Au même.

23 juin 1843.

Soyez assuré que le Seigneur est fidèle. Croyez seulement, et vous verrez la gloire de Dieu. Et tremblez de chercher du repos en quoi que ce soit hors de Christ. Si nous ne pouvons nous rencontrer prochainement, écrivez-moi un mot sur ce qui vous trouble, car cela m'inquiète. Si cela est nécessaire, j'irai certainement vous voir dans le cas où vous ne pourriez pas venir.

Adieu ! Que le Seigneur marche devant vous, que sa gloire soit votre arrière-garde et que ses saints anges vous environnent.

XXVI.

Conseil sur la vocation au ministère pastoral.

Au même.

11 mars 1845.

Bien-aimé frère,

Combien il me tardait de commencer cette lettre, et combien il m'est pénible de ne pas l'avoir fait plus tôt ! Je puis dire que la volonté y a été et que ce n'est point l'oubli qui m'a retardé ; vous connaissez ma charge et ma faiblesse.

Je reviens maintenant à votre lettre précédente, et la première question que j'y trouve concerne le ministère. « Un sentiment profond, habituel, me dites-vous, vous fait considérer votre position actuelle comme tout à fait provisoire; vous ne vous sentez pas libre d'y prendre pied, etc. »

La question est double : c'est d'abord une question de principe ; c'est ensuite une question de personnes.

Quant au *principe* :

I Tim. III, 1, cette parole est certaine : si un chrétien qui a reconnu son Sauveur désire de consacrer sa vie à son service, « il désire une œuvre excellente, » et nous devons instamment prier le Seigneur qu'Il en suscite de tels en grand nombre. S'il quitte pour cela père, mère, affaires, profession, il en recevra cent fois autant dans ce monde et dans l'autre. (Marc X, 29-30.)

Comment les âmes entendront-elles la vérité et seront-elles sauvées, « s'il n'y en a pas qui soient envoyés? » (Rom. X, 14-15.) Et comment y en aura-t-il d'envoyés s'il n'y en a qui se lèvent et qui disent : « Me voici! envoie-moi? » (Ésaïe VI, 8.) Je sais bien qu'on a la recrue ordinaire et qu'on ne manque pas de candidats sans place; mais est-ce là le sel de la terre? Est-ce avec ces aveugles, conducteurs d'aveugles,

qu'on emportera les forteresses de Satan? Je sais bien qu'il y en a de convertis, mais ceux-là mêmes gémissent de leur petit nombre ou meurent à la tâche et supplient le Seigneur d'envoyer des ouvriers. D'où viendront-ils? Ne faut-il pas que, comme dans tous les grands réveils, il y ait des laïques, si vous voulez les appeler ainsi, qui se lèvent et qui laissent là leurs barques et leurs filets? Et quand l'Église eut-elle jamais plus besoin d'eux qu'en ce moment, où, dévastée par le rationalisme, manquant de pasteurs et menacée par Rome, elle est encore déchirée par les divisions des chrétiens eux-mêmes?

Je sais bien qu'on a mille objections :

Toute vocation, dit-on, est un sacerdoce. — Oui, mais il y a de la différence entre donner au règne de Dieu quelques instants perdus, un reste de force après la fatigue des affaires, et s'y donner tête, cœur et corps, entre s'en occuper de rencontre et y travailler directement, constamment et par vocation.

Tous les chrétiens ne peuvent pas devenir pasteurs, dit-on. — Il est vrai. Beaucoup en sont empêchés par leur âge, leur sexe, leur manque de dons, de moyens, etc. Mais n'est-ce pas précisément un grave motif pour que ceux qui ont l'âge, les moyens, les dons, y songent?

Mais les études sont coûteuses. — Est-ce qu'il n'y a pas des frères?

Elles sont difficiles. — Est-ce qu'un chrétien parle comme cela ?

Elles pourraient aboutir à n'avoir pas de place et à être sans pain. — Voir la réponse, Matth. IV, 4 et VI, 31-34.

Le principe général me paraît donc clair, positif et puissant, et c'est pour ma part ma réponse à l'appel de M. Roussel aux consécérations de laïques. Je crois qu'il est important que cette pensée soit bien présente au cœur des chrétiens, soit pour aller eux-mêmes, soit pour payer des remplaçants dans cette sainte guerre s'ils ne peuvent partir.

Mais maintenant se présente la question de *personnes* :

Autant le principe est clair, autant l'application en est impossible à fixer. Tel réunit plusieurs des conditions voulues, mais ne les réunit pas toutes ; tel a des devoirs de famille, de position, etc. décisifs ; tel surtout n'a pas de vocation, d'appel, n'a pas entendu distinctement le « Toi, suis-moi ! » Qu'il reste. C'est une affaire entre Dieu et lui ; malheur à lui, s'il part ou s'il reste sans ordre ; heureux si, quoi qu'il fasse, il fait tout au nom du Seigneur Jésus !

J'en ai tant dit là-dessus qu'il faut m'arrêter ici. Je reprendrai, s'il plaît au Seigneur, le reste de votre lettre dans ma prochaine.

Adieu ! Paix, paix vous soit ! Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec vous. Amen !

XXVII.

Peut-on prier avec foi pour une personne inconvertie ? — Conserver dans la lutte contre le péché l'assurance du pardon.

Au même.

Paris, avril 1845.

Vous me parlez, dans votre lettre, de la prière de la foi. Peut-on prier avec foi pour une personne inconvertie ? — OUI. Les promesses sont positives à cet égard, mais l'action de la foi est diverse selon les cas. On peut prier en s'assurant sur les promesses avec une confiance générale; on peut prier aussi en recevant pour tel ou tel cas une assurance intérieure que le Seigneur donne aux hommes de prière, et qui est l'avant-coureur d'une victoire certaine. C'est la prière de Jacob et celle de la mère cananéenne : A mesure que l'on prie, on reçoit de l'assurance pour prier davantage ; plus on demande, plus on reçoit, et tout ce que la foi saisit est à elle. Vous trouverez dans Finney, Discours sur les Réveils, au milieu de choses hasardées, des témoignages frappants sur la prière de la foi.

Quant au péché, veillez et soyez sobre. Combattez par la prière en repoussant avec énergie toute pensée et tout souffle impurs. Mais surtout ne vous laissez pas enlever l'assurance du pardon de vos péchés. Quand même vous seriez en-

veloppé d'obscurité et n'auriez pas une goutte de grâce, croyez, croyez, croyez que vos péchés vous sont pardonnés, que vous êtes au Seigneur, lui à vous, et relevez-vous vite. Ainsi vous roulez sur Satan le roc dont il voulait vous écraser ; les anges de Dieu se réjouiront et vous aussi. Amen ! Seigneur Jésus, je suis à toi et tu es à moi, et ni la vie, ni la mort, ni le diable, ni l'enfer, ne pourront nous séparer. Au contraire (Rom. VIII, 37-39), oui, au contraire, toujours plus unis. Quelle joie ! quel bonheur ! Cher ami, que le Seigneur est bon !

XXVIII.

Conseil sur la vocation au ministère pastoral (suite). — Combattre la tristesse.

Au même.

2 septembre 1846.

Bien-aimé frère,

Je n'ai pas besoin de vous dire que votre lettre m'a fait éprouver une émotion profonde. Je sens avec vous vos combats et la gravité des questions qui pour vous se pressent en ce moment dans la vie. Je voudrais pouvoir les résoudre et vous offrir quelque avis qui terminât vos doutes et vos obscurités. Mais, vous le savez, ce n'est pas l'homme ni surtout moi, misé-

nable, qui peut trancher ces nœuds de la vie ; il y faut l'épée de l'Esprit ; il faut que ce soit le Seigneur qui parle, et eussions-nous même par la bouche d'un homme la vraie réponse à nos questions, il faudrait encore que Dieu nous dit que c'est la vraie et nous mit au cœur de la suivre. Donc, priez, cher frère, prions beaucoup ; donnons et remettons-nous tout entiers au Seigneur ; ne faisons rien, ne décidons rien sans son approbation intérieure (I Sam. X, 7) et soyons assurés qu'Il nous guidera.

Cela dit, essayerai-je de vous ouvrir quelque avis ? Quant à la question de *vocation*, je suis frappé, je vous l'avoue, des réflexions que présente notre frère B... sur vos devoirs de famille. Je ne partage pas son sentiment sur les secondes vocations, pas du tout. Je vous ai exprimé le mien dans le temps. Mais si tout ce qu'il dit sur votre situation de famille est exact, comme je n'en doute pas, il est évident que des devoirs graves et *peu communs* vous retiennent, que les rompre précipitamment serait d'une grande témérité, et je penche beaucoup à dire avec lui : Samuel aussi attendit que le Seigneur l'eût appelé pour la troisième fois. A-t-il peut-être déjà crié trois fois ? Le temps est-il mûr ? Écoutez bien, priez et vous l'entendrez, sinon tout d'abord, du moins quand il le faudra.

Encore un mot sur ce sujet : Pourquoi consi-

dérer comme indispensable de prendre le plus tôt possible une résolution irrévocable, et vous tourmenter pour trouver cette résolution dans un temps donné ? La grande résolution est prise, le pas décisif est fait ; vous vous êtes consacré au Seigneur, corps, âme, biens, vie ; vous avez tout déposé au pied de la croix et vous voulez agir en conséquence : voilà de quoi vous donner du calme. Quant au reste, c'est-à-dire la forme extérieure de votre vocation, soyez-en moins en peine. Vous êtes en doute ? Eh bien ! attendez. — Mais peut-être ce doute extérieur provient-il uniquement de votre incrédulité ? Eh bien ! « cherchez *premièrement* le royaume de Dieu et sa justice, » fortifiez-vous intérieurement « et le reste, » la clarté sur votre avenir « vous sera donnée par-dessus. » Mais le temps presse. Eh, mon cher ami, d'un jour à l'autre votre position et celle de toute votre famille peut et doit subir de telles modifications que, demain peut-être, vous serez parfaitement libre ! — Mais si quelques années s'écoulent encore, vous ne pourrez plus faire d'études ni de carrière pastorale ? Eh bien ! si vous n'êtes pas un Hearter, vous serez un P. ou un Tobias K. Toutes les manières sont bonnes, pourvu qu'on glorifie son Sauveur. Vous savez bien que le désir de mon cœur naturel serait de vous voir pasteur, mais ce que je désire avant tout, c'est que vous soyez fidèle

(1 Cor. IV, 2; Nombres XII, 7), et *sauvé*. Amen!

Donc, cher ami, pour le moment, jusqu'à ce que vienne la clarté, tenons-nous en, ce me semble, à l'avis du frère B..., ce qui est aussi, je crois, celui d'Ésaïe, XXX, 15. Et, encore une fois, pour terminer sur ce point comme j'ai commencé, prenez conseil de Dieu; j'ose à peine, moi, vous offrir une conjecture, tant j'ai crainte de mêler mes misérables vues charnelles dans les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. Prions : Dieu nous exaucera.

Je passe à un sujet plus facile à juger : les tristesses dont vous me parlez. Combattez-les énergiquement, cher ami, sinon elles augmenteront vos obscurités, mineront votre force spirituelle et physique, et vous pousseront peut-être à quelque résolution qui ne serait pas selon le Seigneur. C'est un si grand commandement que celui de la joie! (Philip. III, 1 ; Rom. XII, 12.) Et vous avez tant de motifs de louer Dieu : vous avez la santé du corps, la jeunesse, les biens de la terre en abondance ; vous avez le salut, la Parole de Dieu, la prière, un Dieu, un Sauveur ; vous avez une admirable vocation terrestre, une sublime vocation céleste : et vous n'êtes pas content ! et vous ne louez pas Dieu avec des chants d'adoration et d'allégresse ! Combattons, combattons, cher ami, cet ennemi que je connais si bien, moi, incrédule et ingrat

comme vous ; et quand le diable vient nous souffler ses noires vapeurs , vomissons-les par des soupirs vers Dieu , secouons-les par des cantiques , sauvons-nous par le travail ou la conversation des frères , et pour en finir , disons-lui : Arrière de moi , Satan !

Que ne puis-je , cher ami , aller un peu auprès de vous ! Mais , cette année , il n'y faut pas penser.

A Dieu ! Que *sa* paix soit avec vous.

XXIX.

Foi dans l'épreuve et vigilance.

A une jeune fille.

4 janvier 1843.

Je suis , n'est-il pas vrai , un bien mauvais correspondant et mériterais bien que vous ne m'écrivissiez plus , mais il nous faut regarder au cœur , n'est-ce pas ? Eh bien , soyez sûre que mon cœur n'est pas aussi lent que ma plume et ne vous oublie pas devant le Seigneur , mais , au contraire , vous chérit comme une enfant bien-aimée , et vous envoie chaque jour par le Seigneur un souvenir et une bénédiction.

Et voici ce que je demande pour vous au Seigneur , ma chère enfant , c'est premièrement qu'Il vous donne la foi , afin que vous ayez le

cœur joyeux et prenez bon courage, et disiez : puisque le Seigneur Jésus est mort pour moi, a donné sa gloire, sa majesté, sa paix, son sang, ses larmes pour moi et pour les miens, il saura bien aussi nous donner un peu de pain pour nos corps et le pain de vie pour nos âmes. Est-ce qu'il ne l'a pas dit? « *Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai!* » Allons, mon cœur, réjouis-toi, puisque Dieu est ton Père; je veux chanter de joie au Seigneur, puisqu'Il est mon Sauveur! Je ne veux plus m'affliger, ô Jésus, s'il me faut un peu souffrir! Oh! comme j'étais vaine, violente, volontaire, dure, insensée, et voilà, tu m'as châtiée; comme cela m'a fait du bien! Mais je ne suis pas guérie, hélas! Eh bien, si, pour que je cesse d'être molle, lâche, légère; si, pour que j'apprenne à croire, à prier, à t'aimer, il faut que je sois encore châtiée, frappe-moi, Seigneur; je sais bien que tu auras pitié de moi et que tu ne me frapperas pas trop fort. Je sais que tu es le père des orphelins et que tu prendras soin de nous comme une mère de ses enfants. O bon Berger, que tu es doux! Et moi que je suis ingrate, quand je suis incrédule et découragée! Je veux, oui, je veux me confier, me remettre, m'abandonner tout entière à toi; me voilà, Seigneur Jésus. Amen!

Chère enfant, voilà la première chose que je demande pour vous au bon Dieu. Et la seconde,

c'est que vous soyez vigilante ; il semble que ceux qui ne se fient pas au Seigneur doivent être d'autant plus vifs et actifs à s'aider eux-mêmes, mais c'est tout le contraire, et vous le savez bien ; il faut vous efforcer de demeurer toujours en éveil, en demeurant toujours dans la prière. Ne soyez point rêveuse, faites vite ; ni paresseuse, faites tout avec ordre ; ni étourdie, que tout soit fait ; ni inconséquente, ne veuillez pas que tout soit fait d'une fois pour tout lâcher ensuite. Vous ne réussirez point du premier coup, mais ayez confiance ; et quand vous manquez une chose, n'allez pas faire vis-à-vis du Seigneur comme une enfant qui boude sa mère, mais relevez-vous vite, courez à Lui, demandez pardon et remettez-vous tout de suite à marcher.

J'aurais encore bien des choses à vous dire, chère enfant ; ce sera, s'il plaît à Dieu, pour une autre fois. Je vous recommande au Seigneur et à sa parole de grâce.

XXX.

Orgueil et découragement, danger que courent les âmes nouvellement réveillées.

A la même.

3 février 1843.

Ma chère enfant,

Vous voyez par ce premier mot que je suis

volontiers votre père, et, si le Seigneur me conserve en vie, j'espère qu'il me conservera aussi pour vous une affection paternelle en Jésus-Christ. Votre lettre m'a bien réjoui, parce que je vois que vous devenez un enfant de Dieu, et je vous aime d'une façon toute nouvelle parce que je vois que vous devenez une nouvelle créature. Et je veux vous le prouver de la manière certainement la meilleure, en vous châtiant un peu (Hébr. XII, 6). Ne vous laissez pas aller, mon enfant, au découragement et aux jugements téméraires qui percent dans votre dernière lettre.

Ne jugez pas M. X.... ; ne dites pas d'après un sermon, d'après une parole, un ouï-dire : un tel n'est pas un enfant de Dieu, n'est pas un chrétien. — Qu'en savez-vous ? S'il y a beaucoup de gens qui valent moins que ce qu'ils paraissent, il y en a aussi qui valent mieux. Je ne dis point qu'il ne faille éprouver les esprits (1 Jean IV, 1), afin de distinguer profondément la vérité de l'erreur, et le bien du mal, mais je dis qu'il ne faut pas juger (Jacq. IV, 10-12). Eh quoi, vous venez à peine d'ouvrir les yeux à la lumière, et voilà que votre premier regard tombe sur le fétu qui est dans l'œil de votre frère ! Et puis ce grand découragement tout à coup à propos de *** qui vous haïssent, et puis ce coup de tête : partir de suite ; n'est-ce pas le bout de l'oreille du vieil homme, de votre ancienne per-

sonne? Allons, allons, calmez-vous, devenez bien humble, bien petite, et le Seigneur fera de nouveau luire son soleil autour de vous, en vous, et de nouveau vous vous réjouirez.

Je vous dis tout cela, non-seulement par occasion, mais parce que déjà avant je m'étais proposé de vous mettre en garde tout juste contre ce qui vous arrive. Le plus grand danger que courent les âmes réveillées, c'est l'orgueil; on se croit quelque chose, on a des prétentions, on juge, etc., etc. C'est pourquoi le Seigneur, pour nous humilier, retire de nouveau les douceurs de sa grâce, nous châtie et nous laisse tomber dans la tentation. Alors on tombe dans le découragement; autant on était haut, autant on tombe bas; on trouve tout gâté, mauvais, perdu; on désespère des hommes, des choses, de Dieu même. On ne marche que par hauts et par bas, surtout quand on a connu comme vous une nature violente et passionnée. Et que sera-ce, quand vous verrez reparaître ce vieil homme que vous croyiez, sinon mort, du moins bien abattu; quand vous le reverrez puissant, et plus laid, plus détestable que jamais? Ah! c'est alors qu'il faudra vous souvenir de cette parole: « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? » et de celle-ci: « Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » C'est alors aussi que vous sentirez quelle grâce le Seigneur nous

fait quand il nous humilie par les choses de ce monde, nous tient bien bas, bien pauvres, car c'est l'orgueil qui nous perd. C'est pourquoi, ma chère fille, ma pauvre, ma petite, tenez-vous pour heureuse si le Seigneur met autour de vous quelques déboires, quelques contrariétés pour votre vieil homme ; faites-lui avaler cela (et pût-il en périr!), et que votre nouvel homme s'en réjouisse. Faites-vous bien petite, bien rien du tout ; et soyez bien tranquille et bien docile, aimez bien ceux dont le cœur a pu se fermer un moment pour vous (Matth. V, 46) ; aimez-les véritablement, avec douceur et humilité, faisant tout pour l'amour du Seigneur Jésus, regardant toujours à la croix, priant sans cesse ; « alors la lumière éclôra comme l'aube du jour et la guérison germera incontinent, la justice ira devant toi et la gloire de l'Éternel sera ton arrière-garde. » (Esaïe LVIII, 8.)

Ayez bon courage, réjouissez-vous toujours en notre Seigneur.

XXXI.

Au sujet d'une mère malade ; conseils.

A la même, après son mariage.

29 novembre 1847.

Je vous prie instamment de me donner des

nouvelles de votre chère maman. Combien votre lettre m'afflige ! Néanmoins j'ai cette confiance que notre bon Dieu dirige et dirigera toutes choses pour le mieux, qu'il pourra en dépit des médecins rétablir notre malade, si cela est bon pour elle et peut contribuer à son bonheur, à son salut ; que s'Il la retire, au contraire, ce sera un sujet de plus d'actions de grâces dont elle le louera éternellement. Que les chrétiens sont heureux ! Toutes choses contribuent à leur bien ; tout ce qui leur arrive est un bienfait, et ils peuvent saluer d'avance avec joie toutes les dispensations de leur Dieu. Leurs faiblesses et leurs défaillances même sont des grâces, car Celui qui les humilie voit leur cœur, et, quand ils ne peuvent plus prier, Il intercède lui-même pour eux par des prières qui ne se peuvent exprimer.

Que Dieu vous donne d'être auprès de votre mère une fille fidèle, de la soutenir par vos soins et par vos prières, et de puiser pour vous-même dans cette épreuve un réveil nouveau et une entière conversion.

Je joins mes prières aux vôtres et j'avoue que je désire ardemment qu'il en soit de cette maladie comme de celle de Lazare, qu'elle ne soit point à la mort, mais que la gloire de Dieu soit manifestée. Ce serait pour nous un grand deuil, si cette âme si chère était retirée ; quelle affliction !.. Les voies de Dieu ne sont pas nos voies,

et que savons-nous combien de jours nous-mêmes nous resterons dans ce lieu de passage? oh! puissions-nous être toujours prêts!

Vous me demandez quelles parties de l'Écriture vous devez lire à cette chère malade et comment vous devez prier et parler avec elle. Ce que je puis vous recommander de plus salutaire et pour elle et pour vous, c'est d'entrer par amour pour elle et par le sentiment de ces moments solennels, d'entrer, dis-je, franchement dans la foi. Vous ne l'avez pas, il est vrai, et pourtant vous l'avez, vous sentez bien que là est le chemin, la vérité, et que le péché seul vous retient. Oubliez donc ce qui est derrière vous, voyez Jésus qui vous appelle et tombez à ses pieds : qui sait s'il ne fera pas d'une maladie deux guérisons. Si votre cœur doute encore, l'esprit est pourtant convaincu; je dis l'esprit intérieur, et ce qu'il y a de plus profond dans la conscience (Rom. VII, 22 et VIII, 1-2); écoutez l'Esprit, appelez à votre aide celui du Seigneur et vous trouverez des prières, des consolations, une force, une ferveur qui vous étonneront vous-même et qui donneront à votre mère la plus douce, la plus désirée des consolations.

Au reste, voici quelques indications : lisez beaucoup les Psaumes et Esaïe. A mesure que vous trouverez, vous communiquerez à votre

mère. Entre autres Psaumes (1), Esaïe XXXV-XLI, etc. Et dans l'Évangile, Rom. V, 7-8; II Cor. V; Philip. IV; Hébreux XI, XII; Jean XI, etc. Lisez beaucoup et vous trouverez assez.

Que le Seigneur soit avec vous.

XXXII.

Ne pas rester dans la langueur. — De l'éducation des enfants.

A la même.

1^{er} mai 1848.

Soyez assurée que si je ne vous ai pas écrit de suite, je n'en ai pas moins été vivement ému de votre lettre et ardemment désireux de vous tracer ces lignes. Dieu veuille qu'elles vous arrivent encore à propos et puissent vous faire quelque bien!

Votre lettre, ma chère enfant, m'a consolé et alarmé tout à la fois; *consolé*, par cela seul que vous m'écriviez; parce que cette lettre me dit que vous vivez encore, que vous cherchez le Seigneur, que vous voulez être sauvée; tant que je vous verrai ce sentiment, tant que vos péchés vous pèseront, vous inquiéteront sur vous-même, sur ce qui vous entoure, j'aurai bon espoir.

(1) 23, 25, 27, 32, 33, 34, 37, 38, 39, 40, 42, 51, 62, 63, 73, 84, 103 à 107, etc.

Alarmé, parce que j'ai reconnu comme vous le danger.

La première chose, chère enfant, que je me sens pressé de vous dire, c'est : prenez courage ! Si vous êtes alanguie, si vous avez péché, s'il vous semble que vous ne puissiez aller en avant ou que Dieu ne puisse vous pardonner, prenez courage. Dieu est plus grand que votre cœur, Dieu ne veut pas qu'aucun de nous périsse, et ne repousse jamais celui qui vient à lui (Jean VI, 37). Dieu peut faire infiniment plus que tout ce que nous pouvons comprendre et demander (Eph. III, 20). Il le fera, soyez-en sûre, malgré le monde et le diable, malgré votre propre cœur ; Il le fera, si seulement vous voulez ; croyez et conservez au fond du cœur la droite intention d'être à Lui. Et donc, relevez-vous si vous tombez ; ne regardez pas ce qui est derrière vous, élansez-vous vers Lui et vous serez dans ses bras.

Mais prenez garde à vous et à l'ennemi. Je frémis en pensant aux tentations qui peuvent survenir et je vous conjure d'éloigner énergiquement toute occasion de chute, de ne permettre, sous aucun prétexte, à l'ennemi de s'approcher de vous, sachant quelle est la pente de ce cœur léger, capricieux et passionné jusqu'à l'égarement ; un seul pas peut vous faire glisser vers l'abîme. Si donc vous vous sentiez, quand

vous recevrez cette lettre, en butte à quelque tentation, donnez-moi cette preuve d'affection d'aller sur-le-champ dans votre chambre, de vous mettre à genoux et de vous rendre à Dieu.

Si la pensée de votre salut, si l'intérêt de votre bonheur ne suffisaient pas pour vous pousser à Christ, il est certain que la vue de vos chers enfants devrait vous décider. Une mère me le disait un jour : Si je ne me convertis pas pour moi, je le ferai pour eux. J'espère de vous le même cœur. Or, la grande règle et le principe souverain de l'éducation, puisque vous m'interrogez là-dessus, c'est d'être à Christ : « Hors de moi, dit-il, vous ne pouvez rien faire, » et cela est vrai, surtout quand il s'agit d'amener des âmes à Lui. Hors de Lui, nous sommes toujours ou faibles ou durs avec nos enfants, tantôt leur lâchant la bride par légèreté, caprice, ennui, tantôt la serrant violemment par impatience et par colère. L'Esprit de Dieu seul nous donne d'être tendres avec sévérité et de châtier avec amour. Il nous donne surtout deux grandes puissances, l'exemple et la prière, l'exemple par lequel s'imprime dans l'âme naïve de l'enfant l'image qu'on veut graver en lui, et la prière par laquelle descendent en lui les dons célestes et la vie de Dieu. Vous allaitez vos enfants avec votre âme comme avec votre corps, et la maladie et la santé passent infailliblement

de vous en eux. Travaillez donc à votre salut et vous aurez par là travaillé pour eux.

Et, encore une fois, prenez courage. Quand je pense à tout ce que Dieu a fait pour vous, j'espère qu'Il accomplira son œuvre en vous. Demandez-le-Lui avec moi. Que sa grâce soit avec vous!

Au moment de fermer ma lettre, je lis le mot où vous me dites que vous ne priez plus avec votre mari. Je vous prie, je vous conjure, je vous ordonne de reprendre cette prière; ne le ferez-vous pas?

XXXIII.

Au sujet de la mort d'un enfant.

A la même.

14 août 1851.

Votre deuil est aussi le mien. Vous le savez, ce qui vous touche me touchera toujours au cœur, autant que Dieu me donnera de grâce et de vie. Je souffre avec vous de ce déchirement, je bénis Dieu avec vous (et j'espère que vous le faites avec moi), de cette épreuve salutaire qui détache ce cœur lâche des choses de la terre; et je me réjouis avec vous (j'espère que vous vous réjouissez avec moi), de ce que voilà déjà un de vos chers enfants élevé. Élevé, oui, c'est

bien le mot ! Élevé au-dessus du péché, de la peine et de toutes les misères de ce monde ; élevé à la connaissance, à la contemplation de son Sauveur ; élevé au rang des anges dans la gloire ! Gloire, gloire soit à Dieu qui nous a révélé ce mystère, acquis avec son sang et son deuil cette consolation, et préparé à nous-mêmes cet avenir ! Vous n'en gardez pas moins trois enfants, n'est-ce pas ? un ange et deux hommes, un dans le ciel et deux sur la terre. Efforcez-vous, efforcez-vous d'amener les deux autres à leur petite sœur, courez-y vous-même et demandons ensemble qu'il nous réunisse, dans quelques jours, tous au pied de son trône.

XXXIV.

Au sujet de la mort d'un enfant.*A la même.*

25 septembre 1863.

Cette chère petite fillette ! J'en ai pris le deuil avec vous, puisqu'avec vous je devais la porter devant Dieu. Mais avec vous aussi je la contemple désormais des yeux de l'espérance, et je demande à Dieu, pour vous comme pour moi, que ces liens terrestres qui tour à tour se brisent, nous deviennent des liens célestes qui nous at-

tirent en Haut. Je lui demande qu'à mesure que la nuit se fait pour nous sur la terre, le ciel devienne lumineux à nos yeux ; et que ces chers petits enfants que Dieu avait marqués du sceau du baptême, ces bien-aimés que Christ avait convertis par le Saint-Esprit, toute cette multitude bienheureuse nous devienne comme les étoiles du ciel, et allume en nous le désir passionné de les revoir, de les posséder et de posséder avec eux Celui qui les a sauvés !

Ah ! combien cette terre est pauvre et froide, et pleine des déceptions, des souillures, des tortures affreuses du péché ! Ah ! combien c'est une folie et un malheur de prendre la vie pour but et ce monde pour patrie ! Ah ! qu'il faut nous hâter de travailler pendant qu'il fait jour, et que ce jour est fugitif ! Hâtons-nous donc et que ce cher petit être qui s'est envolé vous soit comme un ange qui, avec les deux autres, vous tende ses petites mains, vous regarde de ses yeux célestes, vous appelle et vous crie de sa douce voix : Viens donc, maman, viens donc !

XXXV.

Un cœur travaillé et chargé, signe que l'œuvre de Dieu est véritable en nous. — Être fidèle au devoir, à la prière, à la lecture de la Bible.

A un jeune homme.

26 juin 1843.

Mon cher ami,

Si je ne savais que vous m'aimez, je craindrais que vous ne doutassiez de mon affection. Voilà si longtemps que je dois une réponse à votre chère lettre ! Ne croyez pas que je vous oublie : si les pensées s'écrivaient à mesure qu'elles naissent, il y a longtemps que vous auriez de mes nouvelles. Soyez sûr que je suis tous les jours avec vous.

Votre lettre m'a bien réjoui, non-seulement à cause des œuvres que le Seigneur vous a donné de commencer, mais surtout parce qu'Il vous donne un cœur travaillé et chargé. C'est là juste l'état où vous deviez entrer et la preuve que l'œuvre du Seigneur est véritable en vous. Si vous suivez fidèlement ce bon Berger, si vous portez humblement sa croix, « si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ; » vous verrez que le Seigneur vous consolera, vous fortifiera et que vous sortirez de cette épreuve « environné de

chants de délivrance. » (Ps. XXXII.) Mais il faut être fidèle. Le Seigneur veut vous faire passer par l'épreuve de la pénitence, afin qu'en voyant tout ce qu'il y a en vous de mal et de misère, vous vous vidiez de vous-même et vous ouvriez à Lui. Pour être fidèle dans cette épreuve, il faut : 1° être de plus en plus fidèle dans l'accomplissement du devoir, fidèle surtout dans les petites choses. Il ne faut pas repousser les œuvres que le Seigneur vous envoie, mais il faut surtout faire *bien* ce que vous faites, faire tout avec ordre, avec exactitude, avec vigilance, avec calme, avec soin, aussi bien les choses temporelles que les spirituelles. Il faut regarder surtout à votre péché *principal*, et tourner contre celui-là vos efforts. Il faut que, par tout cela, vous soyez amené à reconnaître, à condamner, à abhorrer le vice *fondamental*, savoir le manque d'amour pour Dieu, l'amour pour vous-même. 2° Pour être éclairé, fortifié dans ce travail, il faut beaucoup prier et lire la Parole de Dieu. Soyez vigilant, levez-vous de bonne heure, et ayez chaque matin, avant tout, une heure de prière et de lecture (en prière) de la parole de Dieu. Que cela vous donne l'élan et que vous ayez dans la journée plusieurs moments, tantôt fixés, tantôt libres, où vous reveniez au Seigneur ; que surtout vous vous efforciez, entre ces moments-là, par des regards

très-fréquents vers le Seigneur, en vous entretenant avec Lui au milieu du travail, de faire tout en son nom, c'est-à-dire dans l'esprit de prière, et vous verrez qu'Il ne vous laissera pas sans consolation, que même Il vous donnera, au milieu de vos sécheresses, de tels jets de lumière que vous ne vous reconnaîtrez plus vous-même. Vous sentirez le nouvel homme qui grandit et bondit déjà dans votre sein. Cela ne viendra pas tout de suite, vous tomberez et retombez ; mais relevez-vous vite et regardez à Celui qui efface tous vos péchés, bénissez-le de ce qu'Il vous montre votre misère, votre impuissance, votre orgueil, et remettez-vous ferme à combattre. *Ne pas hésiter et persévérer* : voilà ce qu'il faut demander au Seigneur dans l'œuvre de la foi. Qu'Il daigne vous le donner, qu'Il daigne aussi vous apprendre à croire et à *attendre* ; que pour cela Il répande sur vous sa grâce et sa paix !

Je vous ai écrit, cher ami, ce que m'a suggéré votre lettre ; peut-être n'est-ce pas ce dont vous avez besoin maintenant. Mais le Seigneur peut pourtant le bénir. C'est ce que je Lui demande.

Ce serait pour moi une grande joie si, quand j'irai dans notre pays, je pouvais vous y voir ; c'est pourquoi je vous serais bien obligé si vous vouliez me réjouir par une petite réponse.

(Il est bien entendu qu'en disant qu'il faut être fidèle, je ne veux pas dire que nous puissions l'être par nous-mêmes; mais en travaillant avec persévérance à l'être, nous sentirons que nous ne le pouvons; en le sentant, nous demanderons au Seigneur de produire en nous ce que nous ne pouvons faire; en le demandant, nous l'obtiendrons. Je sens que tout ce que je vous dis là est bien insuffisant et bien incomplet. Combien je me réjouirai si nous pouvons de nouveau causer ensemble!)

Croyez-moi toujours votre affectionné en Jésus-Christ.

XXXVI.

Au pasteur qui le remplaçait dans son ministère pendant une très-longue maladie.

Veytaux, 1^{er} mars 1844.

Bien cher frère,

Vous ne doutez pas que, malgré mon silence, je ne pense bien à vous. Nous avons le temps de penser ici aux frères éloignés; nous passons une partie de nos jours avec eux. Nous avons été bien souvent avec vous, dans ces moments déjà lointains où votre vocation se décidait ¹;

(1) L. Meyer devant revenir bientôt à Paris, le pasteur qui l'y avait remplacé pendant un an et demi s'occupait de trouver un autre champ d'activité. (Edit.)

nous avons compris tout ce que vous deviez avoir de luttés, et souffrir; mais nous avons la confiance aussi que le Seigneur n'était pas loin de vous : nous le lui avons demandé; Il nous l'a promis : Il est fidèle. Oui, ses voies sont obscures, mais « elles ne sont que bonté et que vérité pour ceux qui gardent son alliance et ses témoignages. » Assurons-nous, vous et moi, en cette parole, et armons-nous d'une inébranlable espérance. Ah ! si seulement, à force de voir la misère des hommes et la nôtre, nous nous détachions d'eux et de nous, pour ne voir et ne vouloir que Jésus ! Vous sentez que le Seigneur, en vous éloignant de vous a fait une grâce; j'ai la même assurance au sujet de mon éloignement, et cette vue claire des intentions de Dieu est le sceau de sa bénédiction. Que ne puis-je voir aussi que je profite abondamment de ses admirables dispensations ?

J'ai toujours l'intention, Dieu voulant, d'aller vous rejoindre vers le mois de mai. Ma santé, il est vrai, n'est point rétablie : je souffre toujours plus ou moins, mais l'hiver rigoureux que nous avons ici y contribue sans doute; le retour du beau temps fera peut-être cesser promptement l'état actuel, et je crois devoir essayer mes forces. Je vous disais que la saison est rude ici : en effet, depuis six semaines nous sommes au milieu des neiges, nous en avons vu fondre un

demi-pied ces jours-ci et la voilà qui revient de plus belle. Il est vrai que c'est un temps extraordinaire pour ce pays. — Ces événements météorologiques sont à peu près les seuls dont nous sommes ici témoins. C'est à peine si le mouvement et le bruit au milieu desquels vous vivez nous envoient quelque lointain écho par quelque vieux *Seméur* ou quelque *Espérance* atardée. C'est là aussi un des bienfaits qui me sont accordés : j'avais besoin de ce profond silence, car il est bien difficile aux faibles de conserver, au milieu de la mêlée, la sobriété d'esprit et la liberté intérieure sans lesquelles la vérité s'obscurcit et la paix de Dieu s'en va.

Je vous remercie bien de tout ce que vous me dites de notre Église. Cette chère Église ! qu'il me serait doux d'y travailler plus fidèlement que je n'ai fait. Tous les moindres détails m'intéressent : donnez-m'en encore. Le livre de cantiques n'est-il pas encore paru ? Comment la musique y sera-t-elle placée ? — Comment vont les Amis des pauvres ? Y a-t-il quelque âme qui mûrisse ? — La caisse de la mission allemande est-elle un peu moins à sec ? Nous faisons ici une petite collecte où le Seigneur nous fait voir clairement ses soins. Ah ! si nous savions « demander comme il faut, » combien nous recevriions ! — Comment vont les collègues ? Saluez-les affectueusement de ma part. Dites-leur

combien nous sommes auprès d'eux. Nos prières, cher frère et ami, vous suivent et répondent aux vôtres. Que le seigneur Jésus, notre vie, nous unisse ainsi en Lui ! Que sa grâce repose sur vous, sur vos prières, sur vos paroles ! Qu'Il vous fortifie et vous sanctifie d'âme et de corps ! Que sa paix soit avec vous ?

XXXVII.

A propos de la naissance d'un enfant.
Exhortations amicales.

A un ami.

2 décembre 1844.

Bien cher ami,

Voilà six semaines déjà que vous nous avez dit votre joie et que nous la partageons, et pourtant je me suis tu ! Mais vous n'avez pas besoin, grâce à Dieu, de ma signature au bas d'un billet pour savoir que mon cœur répond au vôtre. Ne négligez donc pas, je vous en supplie, de me tenir au courant de tout ce qui vous arrive, puisque votre vie fait partie de ma vie, et puisque je vous retrouve chaque jour aux pieds du Seigneur. Qu'il soit béni, ce cher petit G..., que ses parents soient bénis ! Que le Seigneur les conserve et les remplisse de toutes les grâces nécessaires pour lui élever et lui consacrer leurs enfants !

G.

Notre cher petit P... va, Dieu soit béni, très-bien jusqu'ici, ainsi que sa maman. Vous avez su avant nous toute la joie qu'il y a à voir grandir, sourire et à entendre gazouiller ces pauvres petites créatures. Puisse-t-il un jour murmurer avec le même calme sourire le nom de son Sauveur ! — Et moi aussi, cher ami, je vais jusqu'ici assez bien : ni trop fort, ni trop faible. Combien de grâces nous avons à rendre à Dieu !

Et vous, bien cher, comment allez-vous par cette neige ? Si vous souffrez, dites-le-nous, afin que nous souffrions avec vous, et que nous priions avec vous.

Êtes-vous toujours dans les infusoires ? Ne vous y infusez pas trop. Dieu vous a fait la grâce de vous appeler à Lui par diverses épreuves, de vous faire voir la vérité, de vous donner la pleine liberté de consacrer vos jours à son service. Travaillez donc pendant qu'il fait jour ; veillez, de peur que l'heure du soir ne vous surprenne au dépourvu, mais qu'au contraire, quand le Maître viendra vous redemander vos cinq talents : votre intelligence, votre foi, vos épreuves, votre fortune, votre indépendance, vous puissiez avec joie déposer à ses pieds cinq autres talents.

Je vous fais là, cher ami, des réflexions que vous avez probablement faites vous-même, mais

une fois de plus n'y fera pas de mal; et ce sera mon souhait de fin d'année, puisque voilà, une fois de plus, cette fin qui s'avance. Que le Seigneur la bénisse puissamment pour vous et vous accorde toutes les grâces que nous lui demandons pour votre femme, pour vos enfants, pour vous tous!

XXXVIII.

Amitiés. — Au sujet de la mort d'un chrétien.

A un pasteur.

25 novembre 1846.

Vous vous étonnez de mon affection; est-ce que vous n'en avez donc pas pour moi? J'ai la douce confiance que vous en avez; eh bien, l'un n'est pas plus étonnant que l'autre (Jean XVII, 21-23). Si seulement les frères s'aimaient comme il faudrait s'aimer! Ce cher B...! oui, un vaillant soldat est tombé en Israël, et cette mort est un grand deuil pour l'Église.

Adieu. Tenons-nous prêts pour le jour si rapproché peut-être où nous serons appelés; prions les uns pour les autres et combattons d'un même cœur pour la gloire du grand nom de Jésus!

XXXIX.

De la prière d'intercession.

Au même.

Mars 1859.

Vous pensez à moi devant le Seigneur. Je vous prie instamment de le faire, en ayant un besoin inexprimable dans mon inexprimable indigence. Oh ! unissons-nous dans la prière et fortifions-nous mutuellement dans l'intercession. Si nous avons été persévérants à prier, à prier comme priaient nos pères, et comme il faut prier pour être exaucés, qui sait si bon nombre de ceux dont l'incrédulité et la révolte nous font gémir ne seraient pas à nos côtés pour suivre Christ, et qui sait si ce n'est pas nous autant qu'eux qu'il faut accuser ? Nous faisons bien des sociétés : puissions-nous faire une société de prières ! Les anges en seront avec nous et le Seigneur Jésus aussi. Je m'humilie avec vous. Je me prosterne avec vous et je prie Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort de nous bénir selon sa toute-puissance.

XL.

Des luttes qui suivent le réveil de l'âme.

A un soldat.

Paris, 2 mai 1848.

Oui, mon cher G..., notre sœur, Mme X..., m'a bien souvent parlé de vous. Je vous ai suivi avec grand intérêt par delà les mers et à votre retour. Je vous aurais répondu sur-le-champ si les occupations très-nombreuses des fêtes de Pâques ne m'en avaient empêché. Je viens maintenant à vous, et, avant même que cette lettre soit partie, il me tarde déjà que vous m'y répondiez et que je sache en quel état est votre âme. Ce que vous m'en avez dit m'a attristé et consolé, puisque Dieu, tour à tour, vous a fait sentir vos péchés et sa grâce. Je ne suis point surpris de votre récit, et des luttes et des chutes qui vous ont brisé. C'est une grande chose d'être réveillé du sommeil de la mort, comme vous l'avez été ; mais c'en est une plus grande encore de se convertir, comme Dieu veut le faire pour vous. Quand nous nous réveillons, nous sommes ravis de joie et d'admiration au sentiment de la vie nouvelle qui coule dans notre âme, et nous nous croyons déjà vainqueurs. Mais c'est alors que le combat commence, comme vous le voyez en l'é-

pître aux Romains, VII, 9-24. (Combien je voudrais pouvoir lire avec vous ces paroles profondes, et vous mieux dire par elles ce qui s'est passé en vous !) C'est dans ce combat que nous apprenons tout ce qu'il y a en nous de corruption et d'impuissance, tout ce que la condamnation a de terrible, et tout ce qu'il y a de nécessaire et de désirable, de grand et de magnifique, de bienheureux et d'adorable dans ce salut gratuit, libre et souverain qui nous est offert en Jésus-Christ. C'est dans ce combat que, battus, désarmés, bafoués et traînés dans la boue par notre cruel ennemi, nous apprenons ce que vaut notre propre sagesse et justice, et à ne plus rien vouloir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

Dans ces détresses, mon cher ami, il y a une chose qui reste aux élus et qui est un signe de la grâce : c'est le désir, c'est la haine pour le péché, l'aveu de sa misère, le soupir vers Christ.

Malheur à celui qui étouffe volontairement ce désir et qui pêche contre le Saint-Esprit ! Mais heureux celui qui le garde, l'écoute et espère contre toute espérance (Rom. IV, 18). Vous voyez par vous-même combien vite Dieu peut vous faire passer de l'angoisse à la paix. Mais rappelons-nous bien que sa volonté doit nous pousser à la repentance (Rom. II ; Ps. CXXX),

et que chaque grâce doit nous retremper dans la vigilance ; pour cela, employons fidèlement les moyens de grâce :

La *Prière*. Priez beaucoup le matin en vous levant ; avec vigilance, plusieurs fois dans la journée, tâchant, parmi vos occupations, de conserver le recueillement et le regard vers Dieu ; puis le soir, pour vous préparer un sommeil pur et un réveil béni. Priez, quelque sec et indigne que vous soyez (Rom. VIII, 26-27), et persévérez ; et comme dans Gen. XXXII, 30, votre âme sera délivrée.

La *Parole de Dieu*. Soyez fidèle à en lire un, deux ou trois chapitres par jour, et priez ce que vous lisez.

La *Cène*. Nourrissez-vous aussi souvent que possible de ce pain des forts, de ce breuvage de vie.

Encore une chose : Évitez avec vigilance et frayeur toute occasion de chute ; une pensée, un regard, aussi bien qu'une relation ou une conversation nuisible. Un souffle suffit pour faire tomber celui qui n'est pas dans la repentance et dans la foi. Mais, si vous êtes en ces sentiments, tenez-vous-y sans vous troubler, et laissez siffler sans crainte les traits enflammés que Satan fera tomber autour de vous.

Le tout de votre âme est de regarder droit et ferme à Christ.

Adieu, mon cher G..., dites-moi vos occupations habituelles, vos projets et l'état de votre âme.

Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec vous!

XLI.

Au sujet de la mort d'une dame âgée.

31 juillet 1851.

Mon bien cher ami,

Vous savez que notre chère et vénérée M^{me} M... est partie d'ici-bas. Sa fin a été chrétienne, sainte, heureuse, comme sa vie. Elle s'est endormie pleine de paix et chargée de bénédictions, dans les bras de son Sauveur. C'est comme une trace lumineuse qui nous dit : Voici la route! Que Dieu nous donne de la suivre, nous unisse dans ce sentiment et nous fasse la grâce, comme vous le dites, de nous retrouver bientôt dans la maison du Père, dans la bienheureuse patrie où Jésus nous a préparé des places! Oui, Amen.

XLII.

Amitiés et exhortations.

A un étudiant en théologie, à Strasbourg.

Paris, 8 décembre 1853.

Mon cher A...,

Tu oublies dans ta préoccupation de me donner ton adresse ; j'envoie donc à F... cette lettre, qui, j'espère, te parviendra sans délai. Je t'envoie en même temps une somme de 100 francs en un mandat sur mon beau-frère. Espérons que le Seigneur aidera après cela. Beaucoup se sont mis en chemin avec une bourse plus légère et Dieu les a soutenus. Prie, prie beaucoup, Dieu te viendra en aide certainement. Moi aussi je continuerai à faire de mon mieux selon mon pouvoir. Tiens-moi au courant de tout ce qui t'arrivera. Je t'envoie aussi quelques recommandations par lettres directes.

Va voir ces Messieurs, qui seront prévenus. « Ne crains point, crois seulement. » « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la gloire de Dieu ? » Il est bon qu'avant d'entrer dans ces redoutables études théologiques, où tant d'autres succombent, tu sois obligé de passer par ces graves épreuves qui te mûriront dans la foi en te vivifiant dans la prière. Recherche toutes les

occasions de t'édifier et tiens-toi bien uni à ceux qui aiment le Seigneur Jésus. Adieu, je t'embrasse avec une paternelle affection et je prie pour toi. Ton affectionné de cœur.

XLIII.

A propos d'un examen.

Au même.

24 juillet 1855.

Voici, cher A..., le certificat que tu me demandes. Si cette pièce ne suffit pas, écris-moi de suite. Je me souviens constamment de toi devant le Seigneur, et fais des vœux du fond du cœur pour que tu passes un heureux examen. Toutefois je fais des vœux encore plus ardents pour que tu puisses toujours soutenir (et de mieux en mieux) l'examen de ton Sauveur. Avec celui-là, viendra l'autre toujours, en son temps. — Courage et prière!

Je t'embrasse, comme je t'aime, avec un cœur de père et une tendresse de frère.

XLIV.

Exhortation.

Au même.

Paris, 23 février 1858.

Mon cher enfant,

Je ne cesse de prier pour toi. Prie toi-même beaucoup, afin que tu ne défailles point, afin que l'incrédulité qui est l'air que tu respires, et l'esprit frivole, charnel, mercenaire qui t'entoure ne te gagnent pas, mais qu'au contraire tu sois poussé par là même à t'attacher plus fortement à ton Sauveur, à ne voir, à ne vouloir que Lui. O mon cher A..., combien l'Église a besoin de chrétiens véritables et d'ouvriers vivants! et combien les grâces que Dieu t'a faites t'imposent le devoir de devenir un tel ouvrier! Fais tout pour que ces grâces ne se tournent pas en châtimens, mais au contraire se multiplient, grandissent et remplissent ta vie tout entière. Sois humble, sois sérieux, sois un homme de la Parole et un homme de prière, et Jésus sera avec toi.

Adieu. Je t'embrasse avec une vive affection en Christ.

Écris-moi plus souvent.

XLV.

L'humilité, sauvegarde du théologien.

Au même.

Paris, 29 juillet 1858.

Mon cher A...,

Tu pourras trouver ici à peu près tous les livres que tu m'indiques, excepté Hævernick.

Tu peux être assuré que je pense à toi constamment devant Dieu et que je t'aime toujours avec la même vive et cordiale affection. Je suis heureux que tu te sentes faible, pauvre et misérable. Puisses-tu te sentir plus pauvre encore et plus misérable encore ! C'est là la seule sauvegarde contre cette terrible folie, l'orgueil ; folie redoutable partout, mais redoutable en théologie plus que partout ailleurs. « Dieu enseigne sa voie aux humbles, » et il se cache « aux intelligents » pour se révéler « aux enfants. » (Ps. XXV ; Luc XX). Qu'il daigne te conduire par cette voie ! Adieu, je t'embrasse de cœur.

XLVI.

La prière constante.

A un ami.

Paris, 11 octobre 1854.

Très-cher et bien-aimé,

Je viens de relire vos lettres, et j'y trouve deux choses qui sont pour moi d'une inexprimable consolation : vous persévérez et vous priez ; je veux dire que vous priez avec abondance et discipline. Je suis pénétré du sentiment que c'est là un très-grand gain et un gage précieux d'avenir, dont il faut profiter en rendant grâces à Dieu. Il est évident que nous ne pouvons espérer tout d'abord une victoire générale et définitive ; mais béni soit Dieu de ce premier progrès ! Certainement, si ce progrès est maintenu, les péchés qui demeurent s'amoindriront, et leur retour même servira à vous pousser à la prière en vous renouvelant dans la repentance. C'est pourquoi je vous conjure de ne vous laisser détourner par rien, ni d'aucune manière, de la prière abondante et réglée du matin. Je lis dans Bost (Hist. de l'Établissement du christianisme, II, p. 123) que saint Éloi ne se laissait jamais détourner de la méditation de la Parole de Dieu, même quand le roi l'aurait fait appeler

avec instances. Voilà la manière d'avancer. Je lis encore dans ce récit qu'Éloi priait à chaque instant du jour. Voilà la manière de prévenir ou de comprimer l'homme naturel : la prière fréquente, la prière d'heure en heure, comme nos chers ancêtres l'ont tant pratiquée; la prière de sept fois le jour, comme le Ps. CXIX nous la montre; un moyen quelconque de discipliner nos pensées, d'arrêter notre course, de nous ramener à chaque appel du Saint-Esprit; moyen d'autant plus pratique que nous pouvons l'employer au milieu même de nos entretiens et de ceux qui nous entourent, pourvu que nous nous taisions et nous recueillions un moment, laissant causer les autres.

XLVII.

Pour refuser la proposition de faire avec un ami un voyage en Suisse.

Au même.

Granville, 29 juillet 1856.

Bon ami,

Cette date est presque à elle seule une réponse à ton billet du 15, que j'ai reçu hier. Je suis ici pour prendre quelques bains de mer et un peu de repos qui constituera pour moi le plus clair des vacances de cette année. Devant aller, si

Dieu le veut, le mois prochain, au Kirchentag (1), il faut que j'abrège le temps donné au calme véritable, et c'est pourquoi je me suis décidé à n'aller qu'à deux pas pour un peu plus de deux semaines. Donc, cher frère, je ne verrai point avec toi les Alpes, et probablement ne te rencontrerai-je point cette année. Que j'en ai du regret, bien du regret ; qu'il me serait doux, bien doux, de reprendre avec toi le sac du voyageur, cela s'entend. Le Maître ne le veut pas, mais ce qu'Il veut certainement, c'est que nous allions ensemble à *Zermatt* (2). Allons-y, cher, très-cher, allons-y d'un pas ferme et surtout, surtout persévérant. Soyons ainsi unis et réunis au pied de la croix, ce sera le plus beau des voyages, car c'est celui du Ciel ! Et ce sera la plus magnifique des unions, car elle est éternelle.

(1) Assemblée religieuse en Allemagne. (Edit.)

(2) Ils avaient, une année précédente, passé ensemble à Zermatt un dimanche consacré en grande partie à la prière et à la lecture de la parole de Dieu en commun. Le souvenir de ce jour leur était resté très-précieux. (Edit.)

LXVIII.

La vie chrétienne est un quitte ou double.

Au même.

Paris, 25 juin 1865.

Bien cher,

Voici enfin quelques lignes de moi ! Comment vas-tu ? cher, cher ami. Comment va ton âme ? As-tu persévéré ? Je sens de plus en plus, pour moi, que la vie chrétienne est un quitte ou double, et qu'il faut, ou que Jésus habite en nous, y règne et s'y glorifie, ou que Satan y rentre et s'y établisse avec sept démons. Je sens de plus en plus que la clef de ce grand mystère de gloire ou de damnation est dans la communion vivante avec le Sauveur par l'efficace de son sang, de son Esprit et de son nom sacré, et par l'action des moyens de grâce. Je sens qu'il faut à tout prix prendre nos mesures, nous discipliner et traiter au besoin durement notre chair, pour user de ces moyens de grâce, et savoir dans ce but nous lever de bonne heure (en nous couchant à temps), prendre, racheter, arracher notre temps, lire et prier longtemps et fréquemment, sous peine d'être abattus, accablés, fouillés, tenaillés d'âme et de corps par Satan. Je le sens : que Dieu me donne de le faire, et à toi aussi, cher frère et ami ; qu'Il me donne bientôt de bonnes nouvelles de toi !

LXIX.

Vœux.

Paris, le 6 décembre 1855.

Que notre bon Dieu vous soutienne dans votre isolement et dans le monde; qu'au milieu de vos tentations et de vos doutes, Il vous ramène toujours de nouveau à cette vraie foi que vous avez reçue et qui seule nous convertit et nous console; qu'Il relève vos regards, toutes les fois qu'ils s'abattent, vers la croix de ce Sauveur qui seul peut sauver; et que s'Il nous rappelle d'ici-bas avant que nous ayons pu nous y serrer la main, nous nous retrouvions affranchis et vainqueurs par son sang au pied du trône de sa gloire! Ce sont là les vœux que forme pour vous et que Lui adresse votre affectueux dévoué.

L.

La lutte est partout ici-bas. — Regarder à Jésus.

23 février 1856.

Que tu es enfant, chère enfant, de supposer que je sois fâché contre toi! A Dieu ne plaise! Je prie pour toi, et je désire ardemment que tu persévères dans la prière, afin de te tenir dans

la paix. Quelle que soit la voie où tu marches ici-bas, tu rencontreras partout et toujours la lutte, lutte au dedans, ou lutte au dehors, ou toutes les deux ensemble. Apprends donc comme Marie à te tenir aux pieds de ton Sauveur, pour ne pas être à chaque vague qui te heurte, agitée, bouleversée, éplorée, malade et jetée aux pensées extrêmes. Que Jésus soit ton but, ta pensée constante, ta joie et comme la lumière de ta vie ; alors ton âme sera sereine et calme, et ta carrière sera tellement bénie que tu en seras étonnée. J'espère qu'Il le fera. Je le Lui demande. Demande-le Lui avec moi. Et que sa paix soit avec toi ! J'espère aussi qu'Il nous fera la grâce que jamais tu n'aies à douter de l'affection paternelle de ton tout dévoué en Christ, notre tout.

LI.

Il n'y a de paix et de guérison qu'en Jésus.

A la même.

28 avril 1863.

Chère enfant,

Je te remercie de ta douce lettre, et je remercie Dieu de ton heureuse arrivée et de ton beau séjour. Ce que je souhaite maintenant et ce que je Lui demande, c'est que ce séjour orné de toutes

les magnificences de la nature, le soit aussi pour toi des splendeurs invisibles, et qu'avec l'air vivifiant des montagnes tu puisses respirer à plein cœur le souffle du ciel. Prie, prie beaucoup ! Ne laisse pas le calme t'assoupir, le loisir te dérober le temps, les bons amis avec leur bavardage assourdir ton âme et le diable te prendre au piège. Il est là, l'ennemi, aussi bien dans ce vallon calme et sublime que dans cette rue des Martyrs, affairée et poudreuse, où je regarde de ma fenêtre en t'écrivant. Et, ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a de repos et de guérison, pour les nerfs et pour le cœur, pour toi aussi bien que pour moi, qu'en Jésus, dans la paix de Jésus, dans la communion dans l'Esprit, dans le regard de Jésus en notre âme. Ce qui est sûr, c'est que ce regard créateur, ce regard qui ressuscite, qui fait fondre de joie et d'amour, qui transporte jusque dans les hauteurs des cieux, ce regard de Jésus on ne l'obtient que par une fidélité digne de Lui, par une vigilance, une lutte, une discipline, une persévérance incroyables. Tu sais tout cela ; mais « je ne me lasse pas de vous écrire les mêmes choses, et c'est votre sûreté ! »

Au reste, puisque cette citation me ramène à la pensée de saint Paul, achevons-la et disons avec lui : « Réjouissez-vous au Seigneur ! » Oui, réjouis-toi en Lui, en sa grâce gratuite, en

son amour, en sa fidélité, en ses œuvres qui t'environnent, en son ciel qui t'est ouvert; réjouis-toi comme une enfant, comme une bienheureuse. Et, dans toutes ces choses, sois bénie.

Adieu. Je te serre la main avec la tendre affection d'un père.

LII.

Il faut ne vouloir que ce que Dieu veut.

5 janvier 1857.

Chère demoiselle,

... Il faut nous habituer à ne vouloir que ce que Dieu veut et à rendre grâces à Dieu en toutes choses. Je vous applique cette pensée à vous-même, ma chère enfant, craignant qu'un mécontentement intempestif ne soit la cause de votre malaise à Kiel, ne vous décourage d'une manière nuisible et ne vous éloigne de votre poste sans cause légitime. Je verrais avec peine que vous le quittassiez, quoi qu'il puisse y manquer au spirituel et au temporel, et regarde comme un grand devoir pour vous de devenir très-pratique, très-apte aux choses de votre carrière extérieure, très-vive à les apprendre, tout en conservant le regard en haut, en sentant ce qui manque à la vie de l'Église et à votre propre vie, en vous tenant attachée à Jésus. Il me

tarde de savoir à quelle résolution vous vous êtes arrêtée, et je prie notre adorable Sauveur de vous prendre en une particulière protection, Lui qui est le père des orphelins, vous qui êtes si particulièrement orpheline. Il vous a assez donné de gages de sa bonté en vous révélant le secret de sa volonté, pour que vous ne doutiez de rien dès qu'il s'agira de Lui.

Adieu, chère enfant. Que la grâce, la paix et la bénédiction vous entourent et vous couvrent.

Votre dévoué en Christ.

LIII.

Aller en avant.

A la même.

Paris, 16 mai 1860 (Ascension.)

Ma chère enfant,

Puisque M^{lle} V... a eu la bonté de m'apporter vos lignes et veut bien se charger de ma réponse, il ne sera pas dit que vous la revoiez sans recevoir de moi un signe de vie et d'affection, ne serait-ce que pour vous dire combien je suis touché et réjoui de votre souvenir. Que Dieu en soit béni, puisque c'est un signe des grâces qu'il vous a faites, et puisque ces grâces répandues sur quelques âmes sont une des plus

douces consolations pour nous dans notre faiblesse et notre pauvreté ! Seulement « rendez ma joie parfaite », comme dit Saint-Paul, « en faisant des progrès avec actions de grâces. » Je serais chagriné de cela même qui me réjouit si vous viviez de souvenir et d'espérance, si vous regardiez à Paris au lieu de regarder au ciel, et si vous vous imaginiez que le Seigneur n'est pas à Kiel aussi bien qu'ailleurs. Quand vous seriez toute seule au monde, comme Jacob au désert, le Seigneur pourrait pourtant vous dresser une échelle lumineuse où vous le verriez avec ses anges monter et descendre auprès de vous. Seulement il faut monter avec Lui, il faut prier beaucoup, lire beaucoup sa Parole, en un mot employer beaucoup les moyens de grâce qu'Il nous a préparés et qu'Il veut nous voir mettre à profit. S'il y a dans votre lettre un passage qui m'attriste, c'est celui où vous me dites que vous vous alanguissez, que vous vous appauvrissez. J'aime que vous me le disiez, parce que j'aime la véracité d'une conscience humiliée, mais j'aimerais encore mieux que vous pussiez me dire : grâce à Dieu, je vais en avant, je prie, je lis davantage, je cherche d'autant plus à me fortifier en Christ, que je trouve peu autour de moi ; et même je vous oublie un peu, à la manière de Saint Paul qui oublie ce qui est derrière lui pour s'élançer vers ce qui est devant lui. Eh

bien, j'espère que vous me le direz dans votre prochaine lettre. Je le demande à Dieu pour vous du fond du cœur, le bénissant du bien qu'Il vous fait, et vous gardant un cœur paternel.

Qu'Il soit avec vous.

LIV.

**Être tout à fait à l'étude, quand on est
à l'étude.**

A un étudiant en théologie, à Strasbourg.

Paris, 28 mai 1858.

J'ai entendu parler de la place qui t'occupe. Mais je ne sais quelle est la famille qui demande un gouverneur, ni si je la connais. Mon avis est que tu ne t'en occupes pas : tu es à l'étude, c'est là ta place ; et si tu y vis de la prière et de la parole de Dieu, tu y seras béni. N'en sors pas à moins que le Seigneur ne t'appelle, et que tu n'aies la preuve que c'est sa volonté, non la tienne que tu fais. — Même avis quant à la place d'aumônier. J'avertis M. V... que tu es prêt à accepter. Te voilà dès lors à la disposition de Dieu : le reste Le regarde. N'y pense plus que pour prier.

Veille beaucoup sur ton cœur. Attache-toi à

l'humilité plus qu'à toute la science du monde. C'est par l'*orgueil* que tombent et périssent, sans le savoir, ceux qui abandonnent la simplicité de la foi.

LV.

Être vigilant et humble.

Au même.

Je te remercie de ta lettre. Je ne cesse de penser à toi avec une profonde affection. Je demande à Dieu qu'Il te remplisse de prière et de sa parole, afin que tu grandisses dans la foi, et que, lorsque viendra l'heure de la tentation et des ténèbres, tu puisses demeurer ferme. Tu en as vu tomber tant d'autres que cela doit te faire trembler pour toi-même, te jeter suppliant aux pieds du Seigneur Jésus et te faire estimer au-dessus de toute la science du monde un peu de repentance et de simplicité. Cet esprit qui faisait dire à saint Paul, du haut de son humilité : « Où est le sage ? Où est le docteur profond de ce siècle ? » Cet esprit qui faisait qu'il ne voulait plus savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, qu'il est différent de l'esprit des gens qui t'entourent et pour qui un docteur est plus qu'un apôtre ou que Jésus-Christ ! Cet esprit de saint

Paul, c'est le miracle que Dieu accomplit dans ses élus, dans les pauvres en esprit et les petits enfants. C'est celui que je Lui demande pour toi.

LVI.

Exhortation.

A un étudiant en théologie, à Strasbourg.

21 novembre 1858.

Mon cher ami,

Je prie pour vous et ne cesserai de le faire autant que le Seigneur m'en donnera la grâce et la force. Priez beaucoup vous-même. Tenez ferme à la prière réglée, abondante et fréquente. Que les ténèbres et la torpeur qui vous entourent ne servent qu'à vous faire sentir plus clairement et plus puissamment la réalité divine qui est en Christ et dans sa Parole, le danger d'être envahi par l'esprit du monde et le besoin de suivre avec ardeur, avec combat, avec une persévérance croissante la lumière du Christ et de son Esprit.

LVII.

**Ce qui nous sauve c'est le Sauveur ; à nous
de le croire.**

A un jeune homme.

Paris, 7 décembre 1859.

Ce qui nous sauve, ce n'est ni la vue, ni la science, ni le sentiment, ni la puissance, c'est le Sauveur. Dès que, brisés de cœur et nous confessant perdus, nous nous jetons dans ses bras et nous nous donnons à Lui, Lui aussi est à nous ; à nous, malgré nos obscurités, nos tristesses, nos faiblesses ; à nous avec sa grâce toute gratuite, avec son salut tout entier. Et, notre devoir, c'est d'en être assurés comme si une voix tonnait du ciel pour nous le dire ; notre devoir, c'est de passer à travers nos doutes et nos tremblements, pour aller droit à son cœur, de donner gloire à son Nom en nous fiant à son amour et à son pouvoir, et de nous tenir pour assurés que, quoi que nous espérons de Lui, notre espoir sera mille fois dépassé, « car il est plus grand que notre cœur. » C'est là l'œuvre de Dieu, son œuvre en nous et la nôtre en Lui de croire ainsi, de croire comme Pierre qui dit : « Sur ta parole je jeterai le filet » et comme

ces lépreux qui, sur sa parole, s'en vont se montrer aux sacrificateurs et qui, chemin faisant, s'aperçoivent qu'ils sont guéris.

Jésus-Christ, loi vivante, type achevé de la perfection, principe vivant de la sainteté, nous montre le but et nous communique la force de l'atteindre. Et cette sainteté a pour caractère essentiel de n'être pas une amélioration partielle, mais un renouvellement radical, une création effective, une résurrection de tout notre être à travers le temps et l'éternité !

LVIII.

C'est Dieu qui a fait son œuvre en vous.

... Je ne veux pas terminer sans vous dire combien je suis touché et reconnaissant de ce que vous me dites de votre propre reconnaissance et sans vous dire ce que je sens à votre sujet. Je sens si réellement et si vivement que ce qui a été fait, c'est Dieu, c'est notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ qui l'a fait ; qu'il l'a fait avec, sans et malgré l'instrument indigne dont il se servait, malgré les misères qui nous entouraient ; qu'Il l'a fait par pure grâce et miséricorde envers vous et envers moi, je le sens si réellement, que tout ce que je puis faire, c'est de m'humilier dans la repentance et

l'action de grâce. Je vous prie de faire de même et de reporter à Lui toute reconnaissance. Je le désire d'autant plus que je sais par expérience que là, là seulement est le fondement et le foyer d'une intime et durable union des âmes. Quelle chose céleste que cette union, mais quelle chose impossible hors de la communion avec Jésus-Christ! Comme les affections les plus vives et les plus sacrées s'éteignent et se glacent vite, quand la flamme de l'amour de Jésus pâlit dans nos cœurs! C'est donc en Lui, n'est-ce pas, que nous voulons nous retrouver toujours. J'ai la douce et ferme assurance qu'il en sera ainsi, et que ce Dieu adorable vous fortifiera de plus en plus. Soyez seulement toujours faible comme maintenant, et vous éprouverez sa force toute-puissante, et vous serez un jour étonnée, confondue, ravie de tout ce qu'il aura fait par vous et pour vous.

LIX.

Luttes spirituelles (1).

A la même.

1. Relevez-vous en vous souvenant des grâces passées.

Prenez courage, chère enfant; souvenez-vous

(1) Nous avons réuni sous un même titre plusieurs fragments de lettres qui se font suite et traitent d'un même sujet.

de tout ce que le Seigneur a déjà fait pour vous ; souvenez-vous de la fidélité avec laquelle Il vous a si souvent relevée ; souvenez-vous qu'Il est mort pour vous et que sa grâce vous suffit ; souvenez-vous qu'à quelque heure que vous prononciez son nom, vous êtes exaucée ; et relevez-vous sur-le-champ en regardant à Lui. — C'est une grande chose que de veiller et de prier, de tenir impertubablement à la discipline intérieure et de ne se laisser détourner par rien dans la voie chrétienne. Mais c'est peut-être encore une plus grande chose de se relever vite quand on est tombé, de ressaisir sur-le-champ la foi, de prier malgré toutes les sécheresses, tous les troubles, toutes les impuissances du cœur, d'espérer contre toute espérance en ce grand Nom par lequel nous sommes infailliblement exaucés : le nom de Jésus ! Armez-vous de Jésus et en avant !

2. Persévérez dans la repentance et dans la foi.

Chère, toujours chère enfant, soyez en sûre, vous n'êtes pas plus loin de mes pensées et de mon affection que si vous veniez de nous quitter. Vous êtes encore dans le souvenir de tous, dans le cœur de tous, dans le mien aussi, et dans mes prières, et vous savez bien qu'il n'y a que mon travail si souvent accablant qui puisse m'empêcher de vous le dire souvent.

Je rends grâces à Dieu de ce que vous sentez vos péchés ; de ce que, dans la crise où vous êtes et où tant de chrétiens succombent, vous persévérerez dans la voie droite, qui est la voie de la repentance. Oh ! persévérerez, persévérerez ! Certainement le Seigneur vous délivrera. Celui qui vous cherchait quand vous le fuyiez et qui vous a trouvée, et qui a fait rayonner dans votre âme de si douces joies, ne viendra-t-il pas à vous maintenant que vous gémissiez après lui, et après vous avoir fait sonder votre misère, ne saura-t-il pas vous faire contempler aussi son amour ? Relisez I Cor. I, 8, 9 ; Phil. I, 3, 6 ; 1 Thess. V, 23, 24, et croyez cela. Croyez-le, malgré votre incrédulité ; croyez-le comme vous pourrez, comme un petit enfant ou comme ce pauvre homme qui disait à Jésus : « Si tu y peux quelque chose... ! » et quand votre foi serait faible comme un lumignon qui fume à peine, ce sera pourtant la victoire, et, après la langueur du désert, viendront les rafraîchissements de la terre promise.

3. Croire et être fidèle à la prière du matin.

Que faire en présence de la lutte accablante, on dirait presque de la défaite où vous vous trouvez ; que faire ? — Croire, encore croire, toujours croire ; ne pas vous laisser aller au découragement ; ne pas douter un instant de l'a-

mour, de la patience, de la fidélité de notre Sauveur; vous relever sur-le-champ avec l'assurance, l'inébranlable assurance que sa grâce vous suffit, et vous remettre au combat, sûre de vaincre. Faites cela (si vous ne l'aviez pas fait) au moment où vous recevrez cette lettre, priez immédiatement comme si nous étions là ensemble pour le faire, et vous verrez que le Seigneur vous aidera.

Je crois que vous avez bien raison de considérer la prière du matin comme un élément indispensable de votre vie. Il faut donc absolument, à tout prix, l'obtenir; forcez-vous y, ayez quelqu'un qui vous éveille, et qui, au besoin, ne quitte la place que quand vous êtes levée; et surtout ayez soin de vous retirer le soir à temps et de vous réserver un temps suffisant pour vous préparer par la prière au lendemain matin.

Ranimons-nous, surtout dans ces jours solennels consacrés à la croix et à la victoire de notre Sauveur, et faisons-en par la grâce de Dieu des fêtes véritables pour nous.

4. *Même sujet.*

Chère enfant, j'espère qu'autant que le Seigneur me conservera sa grâce, je vous conserverai aussi les sentiments d'affection paternelle et de fidèle dévouement que vous me connaissez.

Page 132.

Vous les connaissez trop bien pour que j'aie besoin de les exprimer, et vous savez trop bien qu'ils sont fondés en Christ pour pouvoir croire que vos épreuves et vos combats en Christ puissent les ébranler ; vous savez bien que l'épreuve les affermit et que la foi les rend indestructibles. Que le Seigneur vous augmente la foi ! C'est le vœu que je forme pour vous comme pour moi, car c'est de foi que, dans l'angoisse ou dans le calme, en tout et pour tout, nous avons besoin. Vous, en particulier, à travers vos chutes, vos sécheresses, vos désolations, vous avez besoin de croire en dépit de tout et d'espérer contre toute espérance ; de croire que, malgré vos péchés, et précisément à cause de vos péchés, vous avez un Sauveur ; de croire que Celui qui vous a appelée est fidèle et après avoir commencé son œuvre en vous d'une manière si admirable, l'achèvera aussi ; de croire que plus vous vous sentez malade, pauvre, indigne, impuissante, plus Il est près de vous (Marc II, 17) ; que c'est sa grâce même qui produit en vous le sentiment de l'absence de la grâce, et que votre trouble même est le gage de la paix qu'Il veut vous donner.

voir page 137. Joignez à la foi la prière. Il faut vous relever à cet égard et prendre les mesures d'ordre nécessaires pour qu'à tout prix vous soyez vigilante le matin, et ayez votre heure de prière.

Il le faut, dussiez-vous payer quelqu'un pour vous secouer, et supprimer un travail du soir pour vous coucher à temps. *Il le faut*, si vous voulez prier le long du jour et le soir, et par là vous ranimer.

5. *Ne regardez pas à votre misère, mais à Jésus.*

C'est la foi qui me paraît le point capital à remettre en lumière pour vous. Vous ne regardez qu'à vous et à votre misère : vous ne regardez pas à Jésus et à sa justice. Vous gémissiez de votre corruption, et vous oubliez, comme tous les cœurs travaillés et chargés, que ce gémissement même est une immense grâce ; vous oubliez que les sacrifices de Dieu sont « un cœur brisé » (Ps. LI) et que ce sont les âmes ainsi disposées que Jésus console en leur promettant de les soulager (Matth. XI, 28) ; vous oubliez que la foi ne serait rien si elle vivait du sentiment de notre force, de la jouissance de nos œuvres, du goût sensible de la grâce, et que son œuvre à elle, son combat, sa gloire est précisément de se reposer en Jésus seul (Matth. XVII, 8), sauf à se réjouir de son éclat céleste et à se délecter dans sa paix (Matth. XVII, 4.) quand il vous mène sur le Thabor. Entrez, ou plutôt rentrez dans la foi, dans la foi simple et triomphante des petits enfants ; croyez que Jésus est à vous et que vous avez tout pleinement en Lui

(Col. II.), et remettez-vous malgré les sécheresses, les distractions, les remords dont vous souffrez, à lire, à prier abondamment; et soyez sûre qu'après la nuit du combat, viendra la bienheureuse aurore où vous direz : « Mon âme a été délivrée. » (Gen. XXXII, 30.)

Vous vouliez, chère enfant, que je vous parlasse sévèrement, et voilà que je vous prêche le doux Évangile de Jésus. Tranquillisez-vous : si le moment venait où vous fussiez contente de vous, sûre de vous, et me parlassiez avec satisfaction de votre foi, de votre zèle et peut-être même de vos péchés, je vous promets de vous répondre sévèrement. Il en résulte que nous serons en contradiction : quand vous serez mécontente, je serai content, et quand vous serez contente, je serai mécontent. Mais non : nous voulons tous deux être toujours mécontents de nous-mêmes et contents de Lui, de Jésus, joyeux en Lui, sauvés en Lui. N'est-ce pas?... Oui, Amen!

LX.

Ne pas rester dans la langueur.

A la même.

Votre lettre m'a attristé et consolé : attristé, parce que je crois que vous vous jugez exactement, et que la langueur prolongée dont vous

me donnez une idée me fait trembler; consolé, puisque, par la grâce de Dieu, vous êtes malheureuse de cet état et ne cessez d'être travaillée par l'Esprit de Dieu. Si j'étais près de vous et que nous pussions avoir une bonne conversation, je demanderais à Dieu de secouer cette fascination qui enveloppe votre âme et vous paralyse, qui peut provoquer la charité de Dieu à vous frapper de coups terribles pour vous sauver, et qui peut amener sa justice à vous priver des grâces les plus importantes et des dons les plus doux, parce que vous n'aurez pas répondu aux appels de son amour. Je voudrais relire avec vous ces paraboles terribles de Matth. XXV, adressées aux croyants, et les épîtres de l'Apoc. II et III, écrites pour les disciples, où nous voyons combien est jaloux l'amour, le tendre amour de Jésus, et combien il peut être foudroyant. Puis je voudrais, oh! je voudrais surtout relever votre foi et attiser votre courage; car je suis sûr que c'est là la tactique de Satan avec vous: jeter à travers vos défaites le cri du désespoir, glacer votre énergie avec l'ironie de l'enfer. Je voudrais vous dire, vous redire, et vous redire encore: « Résistez-lui et il s'enfuira de vous. » Je voudrais vous redire que, si vous croyez, quelque faible que soit votre foi, quelque misérable que soit votre vie, quelque accablants que soient les cris

de votre conscience, — si vous croyez, malgré le monde, malgré le diable, et malgré votre cœur, vous serez sauvée. Oui, Amen, vous serez sauvée. Vous l'êtes déjà. Relevez-vous, et sachez qui vous êtes : une âme qu'Il a appelée (1 Thess. V, 24), une âme qu'il a comblée de grâces et qu'il attend pour l'en combler encore, une âme qui n'a qu'à crier le nom de Jésus pour voir les ennemis tomber à ses pieds et le ciel s'ouvrir. Relevez-vous, remettez-vous à veiller à prier ; demandez la force de briser les liens de demi-mondanité et de demi-péché qui vous enlacent dans le monde et vous écrasent ; et recommencez aujourd'hui, comme à nouveau, avec le sang de Jésus pour laver vos péchés passés, avec l'Esprit de Jésus pour vaincre les péchés à venir, avec les promesses de Jésus pour vous garantir votre éternel salut.

Voilà ce que je voudrais vous dire, chère enfant, vous dire à loisir et à fond. Que Dieu vous le dise et daigne mettre sur ces quelques lignes une bénédiction.

LXI.

Faut-il consacrer à la prière un temps déterminé ?

A la même.

Je bénis Dieu de ce que vous persévérez. Je

vous prie de ne pas vous laisser arrêter par le doute et le manque de persévérance. Dieu exige-t-il de vous un temps *déterminé* donné à la prière? Réponse : Dieu nous a appris par sa Parole et par l'expérience que nous ne pouvons rien sans son Saint-Esprit; que nous n'obtenons son Saint-Esprit que par la prière; que la prière n'est suffisante que lorsqu'elle est abondante et fréquente; que, pour qu'elle soit abondante, il faut que nous veillions et nous tenions en garde contre l'entraînement du monde et de notre cœur. Or c'est un moyen employé dans ce but par tous les vrais chrétiens de tous les temps, que de mettre en réserve le temps nécessaire, non par formalisme pharisaïque, mais par liberté. Que ce temps ne soit pas deux heures, que ce ne soit pas beaucoup moins non plus, mais que ni prétexte, ni devoir ne nous l'enlève. Il n'y a pas de devoir contre le devoir, ni surtout de devoir secondaire contre le devoir capital. On trouve bien le temps de manger; il faut trouver celui de prier.

Au reste, chère enfant, réjouissez-vous dans le Seigneur Jésus, dans ce parfait Sauveur dont le sang vous lave de tous vos péchés, dont l'Esprit saura vous renouveler et vous affermir, dont la fidélité ne vous fera jamais défaut et dont l'amour pour vous est sans bornes. Jetez-vous dans ses bras, croyez, et que sa grâce avec sa paix soit avec vous!

LXII.

Regardez à Jésus qui ne passe ni ne change.

A la même.

Pour vous consoler des tristesses de votre dernière lettre, je n'aurais qu'à vous faire relire les consolations de l'avant-dernière. Si je ne connaissais mon propre cœur, incrédule, ingrat, *trotzig und verzagt* (1), je vous gronderais bien fort : mais je sens qu'il est plus juste de vous encourager encore et toujours au nom de Jésus-Christ. C'est ce Jésus qui me paraît le plus absent de vos pensées : vous regardez à vous, aux nuages ou aux rayons de soleil qui passent sur votre âme, au lieu de regarder à Lui qui ne passe ni ne change, qui est le même hier, aujourd'hui et éternellement. Regardez donc à Lui et ne vous inquiétez de rien, si ce n'est de beaucoup prier.

(1) Orgueilleux et découragé.

LXIII.

Ayez pleine confiance en Jésus-Christ.

A la même.

Ma chère enfant, ainsi, dans votre pensée, je devrais être irrité contre vous, trop irrité pour pouvoir vous écrire avec affection, avec indulgence. Cette étrange défiance, j'allais dire incrédulité envers moi, doit vous donner la juste mesure de votre incrédulité envers Dieu. Rarement une de vos lettres m'a montré plus vivement que Dieu ne se lasse pas de travailler dans votre cœur par le Saint-Esprit, puisque cette vue profonde, cette révélation de votre corruption, cette angoisse, cette frayeur sur vos péchés, cette condamnation prononcée sur vous-même, est une œuvre évidente de son Saint-Esprit. Je m'en réjouis, j'en bénis Dieu : et c'est là le moment où vous croyez que je vais vous abandonner ! Faites de cela une image et appliquez-la à Dieu, à votre Sauveur. Non, non, ne doutez point de Lui. Il est vrai qu'Il permet à Satan de vous assaillir, mais profitez de ces assauts pour mesurer l'abîme et le besoin que vous avez d'un Sauveur, puis jetez-vous sans hésiter dans les bras de Jésus-Christ. Ah ! comme vous devez sentir le besoin d'un vrai christianisme, c'est-à-dire d'un salut gratuit, d'un salut par le sang de sa croix !

Croyez-le donc. Défendez à Satan de vous le disputer. Et bénissez Dieu de ce que, par ces voies singulières, Il vous met à l'abri des chutes misérables où tombent tant de chrétiens assoupis, à l'abri de cet Évangile mondain et de cette incrédulité christianisée qui font tant de disciples dans ce moment.

Donc, croyez fermement en *votre* Sauveur et *votre* salut; regardez droit à la croix et remettez-vous à prier. Priez avec ou sans joie, avec ou sans délivrance apparente, mais priez avec persévérance. Lisez de même la Parole de Dieu, et vous verrez que vous serez délivrée.

LXIV.

Affaires et épreuves. — Ne craindre que le péché.

Montbéliard, 19 novembre 1861.

Chère Madame,

Ces lignes, je l'espère, vous trouveront encore à S... Elles viennent si tard que j'oserais à peine les écrire, si je n'avais la consolation d'avoir correspondu avec vous par la prière, et d'avoir, autant que j'en suis capable, appelé constamment sur vous les bénédictions de notre Sauveur.

L'époque où vous avez eu la bonté de m'écrire

marque en quelque sorte un moment où d'absorbantes occupations sont venues me saisir. Appelé par diverses attaques contre la vérité (et à moi adressées) à rendre témoignage publiquement, je me suis mis à écrire une brochure (1). J'avais à peine posé la plume qu'il me fallut partir pour la session de notre Consistoire supérieur, où allaient être débattus les sujets que touche mon petit écrit. Après la session et les vives, mais salutaires émotions qu'elle nous préparait, je suis venu ici me reposer quelques jours auprès de ma vénérable et pieuse mère. Mais, dès mon arrivée, un deuil de famille vint nous surprendre et m'appeler à de nouveaux soins auxquels j'ai conservé tous les instants dont j'ai pu disposer.

Ce deuil a été béni pour moi, car il m'a montré une fois de plus la puissance de l'Évangile et la fidélité de Dieu : d'un côté, un fils enveloppé par les affaires et foudroyé par la mort, mais pour lequel sa mère priait, converti merveilleusement avant de mourir; de l'autre côté, cette mère, avec une fille admirable auprès d'elle, triomphant de la mort et de la désolation dans une paix profonde.

Tant il est vrai que, si seulement nous avons fait alliance avec le Sauveur, nous pouvons nous

(1) Simple exposé du débat, par L. Meyer, 1864. (Edit.).

en remettre à Lui et de nous et des nôtres ! Oh ! soyons-en sûrs, Il est puissant et Il est fidèle. Il est écrit que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Que cela nous suffise pour vivre et pour mourir. S'il n'est pas avec nous, Lui notre paix, la vie est une mort ; mais s'Il est avec nous, la mort nous sera une vie et un ciel ouvert.

N'ayons peur de rien que de pécher, et encore, quand nous avons péché, n'ayons peur que de nous laisser arrêter par le découragement et de ne pas courir à Lui. Son salut est gratuit et parfait ; et, dès que nous avons prononcé son nom, la puissance de la mort et de l'enfer est brisée.

C'est ce que saint Paul exprime si magnifiquement dans l'épître aux Romains : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » et c'est ce que Jésus affirme si puissamment quand il dit, Jean, X, 28 : « Nul ne les ravira de ma main. » Avec de telles assurances, nous pouvons nous reposer avec joie.

Au reste, chère Madame, je me réjouis de ce que vous persévérez dans la prière et dans la lecture de la Parole de Dieu, étant assuré que l'emploi abondant et persévérant des moyens de grâce est le moyen de croître dans la grâce. Combien je serai heureux, si Dieu me conserve, de pouvoir, à votre retour, vous être utile pour l'étude ou l'intelligence des Saintes Écritures,

et de contribuer en quelque manière à votre consolation et à votre affermissement en Christ! En attendant ce moment, je veux être fidèle à lui demander pour vous son secours, heureux de ce qu'Il a déjà fait, heureux de ce qu'Il fera certainement encore pour vous.

Recevez, chère Madame, l'assurance de mon respectueux et entier dévouement en Christ.

LXV.

Être fidèle à rendre témoignage, même quand cela semble inutile.

A la même.

Paris, 29 juillet 1862.

... Il semble que cette bénédiction spirituelle soit dans la pensée même de Dieu, et que cette réunion, en une telle retraite, en une telle épreuve, et en une si complète indépendance ait été ménagée par Lui. Oh! que ce Dieu puissant et bon veuille ouvrir vos lèvres et le cœur où vos paroles doivent pénétrer! Ayons une grande confiance en Lui: souvenons-nous de ses promesses et ce qu'Il a fait pour nous. Celui qui a pu nous retirer d'un abîme de ténèbres et nous exaucer, avant même que nous ne l'invoquassions, peut faire le même miracle que ceux qui nous sont chers. Soyons seulement fidèles à ren-

dre témoignage et fidèles à prier. Il peut sembler pour un temps que ce témoignage soit impuissant; mais, selon cette belle parole de saint Jacques, V, 7, le jour vient où, après la pluie de la première et de la dernière saison, après bien des larmes, après que nous aurons peut-être quitté la terre, la semence enfin lèvera, et les paroles qu'on avait dès longtemps oubliées reviendront tout à coup et retentiront comme une voix de Dieu au fond de l'âme attendrie et transformée. Il peut sembler pendant l'épreuve que la prière gémissse impuissante aux pieds de Dieu. Mais prions, prions, prions encore, et le moment viendra soudain où le Sauveur se tournera vers nous comme vers la Cananéenne et nous dira : « Qu'il te soit fait comme tu veux ! » Que le Seigneur nous donne ces deux choses : un libre, joyeux et pénétrant témoignage, et une persévérante prière!

LXVI.

**Notre assurance, son fondement et le moyen
d'y rester.**

A la même.

Beuzeval, 4 octobre 1862.

Ce que je souhaite, c'est que vous puissiez demeurer dans cette sainte et glorieuse assu-

rance ; que, si elle se trouble, se voile et s'efface, vous vous rappeliez qu'elle repose non pas sur vous et sur vos sentiments, mais sur Dieu et sur sa Parole qui ne peut être ébranlée, et sur son amour qui ne peut être un moment ni d'un atome diminué. Ce que je souhaite, c'est que vous soyez fidèle à vivifier votre âme par la prière, par la Parole de Dieu, et par tous les autres moyens qui sont à votre disposition ; et que si vous sentez votre âme languissante, si vous avez à lutter contre les distractions et les sécheresses, vous n'y voyiez qu'un appel de Dieu à lutter davantage ; en sorte que ce qui pourrait vous décourager et vous abattre, vous anime au contraire à une invincible persévérance, et vous prépare des victoires nouvelles. Ce que je souhaite enfin, c'est que vous ayez grand espoir en Dieu pour ceux qui vous entourent. Si Dieu vous les a donnés selon la chair, Il peut vous les donner aussi selon l'Esprit, et s'Il vous a donnée à eux, ce n'est pas seulement pour que vous les aimiez, c'est pour que vous les sauviez. Et, que savons-nous ce qu'Il accordera, en son temps, à votre témoignage et à vos prières ? Il est tout-puissant et il est fidèle.

La grâce de souffrir pour Jésus-Christ.

A la même.

Paris, 6 août 1864.

Chère Madame,

Je désire que ces quelques lignes vous arrivent avant votre départ, qu'elles vous remercient de votre souvenir, qu'elles vous portent mes vœux pour votre heureux voyage, et qu'elles vous disent surtout ma sympathie et mes prières pour vous, au milieu des difficultés et des contradictions qui vous attristent. En pensant à ces difficultés et en relisant votre lettre, je me suis souvenu de cette belle parole de saint Paul aux Philippiens, chap. I. : « Il vous a fait la grâce par rapport à Christ, non-seulement de croire en Lui, mais encore de souffrir pour lui. » Oui, c'est une grâce de souffrir pour Lui ; c'est une grâce d'être froissé dans son cœur, dans ses droits ; c'est une grâce d'être ainsi détaché du monde, poussé à Christ, humilié dans son orgueil, exercé dans la charité, poussé à la prière, vivifié et fortifié dans la foi ; c'est une grâce de pouvoir ainsi rendre témoignage à ceux-là même qui nous font souffrir, qui, sans y penser, nous observent, et qui peut-être sont bien près d'être frappés au cœur.

Chère Madame, ayez bon courage, le Seigneur est avec vous ; celui qui pour vous a vaincu l'enfer, et la mort, et vos péchés, et votre propre cœur, saura vaincre aussi les obstacles qui se dressent devant vous, et faire en vous, pour vous, autour de vous, mille fois plus que vous ne pensez.

J'ai bien besoin de me dire ces choses-là à moi-même, dans les luttes où nous sommes engagés, et dont votre lettre me parle. Oui, j'ai besoin de foi, de courage, d'espérance en notre fidèle, adorable et tout-puissant Sauveur ; j'en ai besoin pour moi, pour mes enfants, pour nos chères Eglises ; j'en ai besoin pour rendre témoignage sans crainte et pour lutter sans me lasser. « Seigneur, je crois, aide-moi dans mon incrédulité ! »

Adieu, chère Madame, je vous souhaite au milieu des splendides beautés que vous allez contempler, sous ce magnifique soleil qui nous éclaire, une vue plus ravissante encore des beautés éternelles, et de la croix, et de la gloire de Jésus-Christ, à la lumière du Saint-Esprit. Je vous souhaite, dans ces jours de délassement, ce sentiment béni que Néhémie appelle « la joie de l'Éternel. » Je vous souhaite tout ce que peut demander un cœur chrétien avec la plus respectueuse affection.

LXVIII.

Dieu achèvera son œuvre en vous. — Bénédictions et pièges du loisir.

20 août 1862.

Chère Madame,

Votre lettre est venue me trouver dans une sorte de vacance, enfermé que je suis par un gros refroidissement qui me retient depuis quelques jours en chambre. J'en profite pour vous répondre sans délai et pour reprendre avec vous, pendant quelques instants, un de ces entretiens que Dieu a daigné tant bénir.

Oui, ce que nous désirons tous deux se réalisera, j'en ai la confiance. Celui qui a dit ces paroles ravissantes : Ésaïe XLIII, 1-3, qui nous a ouvert son cœur dans des paraboles comme celle de Luc XV, et qui nous a écrit les témoignages de sa grâce sur la croix ; Celui qui a fait de si glorieuses choses pour son peuple dans tous les temps, et qui en a déjà fait de si grandes pour vous ; Celui-là saura bien achever son œuvre en vous. On peut dire de lui ce que Néhémie disait de Booz : « Il ne se donnera point de repos qu'il n'ait achevé cette affaire. » Ruth III, 18. Vous verrez, mais croyez en attendant ; pleurez, chantez de joie, et reposez-vous comme l'enfant prodigue sur le sein de son père, inondé d'amour.

Je souhaite ardemment que le calme et la retraite où vous êtes, vous soient, par beaucoup de recueillement et de prière, un temps particulier de rafraîchissement et de préparation, et que vous en reveniez tout animée du Saint-Esprit pour mettre votre intelligence, vos forces, et cette fleur de votre âge au service de Dieu dans le champ si vaste et si important où Il vous a placée. Je forme ce vœu d'autant plus que je sais combien le loisir, tout précieux qu'il est, peut nous être un piège, et combien, par cela même que nous avons du temps, nous sommes exposés à en perdre.

Je sais combien alors tout se relâche en nous, et s'alanguit, et s'éteint dans un ennui et dans une impuissance mortelle. C'est pourquoi je vous supplie de prendre pour devise, pendant votre séjour là-bas, cette parole que, dans une autre solitude et dans un jardin mémorable, le Sauveur adressait à ses disciples : « Veillez et priez ! »

Je joins mes prières aux vôtres, et, du fond de mon cœur, je demande à Dieu pour vous, et pour ceux qui vous entourent, toutes ses bénédictions.

LXIX.

Exhortation à propos de grâces reçues.

A la même.

Paris, 26 septembre 1863.

Chère Madame,

En relisant votre lettre, je suis pénétré de joie et de reconnaissance envers Dieu de ce qu'Il a fait pour vous. Mais, en regardant à la date, je ne puis retenir un gémissement. Voilà déjà plus de quinze jours qui se sont écoulés, et bien certainement vous ne serez plus à X... Ah ! quelle misère que mon temps s'envole si rapidement, et que je sache si mal le gouverner ! Mais je puis dire du moins que, presque chaque jour, en pensée, j'ai pris la plume pour vous écrire et souffert de mon impuissance. Ah ! qu'il m'est bon de savoir que vous avez un pasteur, un ami plus prompt, plus fidèle et plus puissant que moi, pour consoler, pour bénir ! C'est à Lui, c'est à notre adorable Sauveur que je vous recommande, le suppliant du fond de mon âme qu'il vous soutienne, vous fortifie, et vous suppliant vous-même de vous attacher à Lui. Quelle grâce Il vous a faite en cette dernière circonstance ! Quelles grâces il vous fera si vous êtes fidèle ! Quels trésors de bénédictions il versera sur vous, sur vos enfants, sur votre passage ici-bas, sur

votre éternité, si vous répondez à ses appels ! Mais aussi quels châtimens, quels terribles châtimens il pourrait faire tonner sur votre existence et déchaîner sur votre âme, si vous péchiez contre son Saint-Esprit ! Oh oui, soyez fidèle. Écartez tout ce qui vous ramène au monde. Considérez-vous comme consacrée par des circonstances admirables et particulières au service de Jésus. Donnez-vous sans réserve à Lui. Tenez-vous en garde contre la mollesse et la légèreté qui sont si naturelles aux personnes riches et entourées d'une vie facile. Soyez consciencieuse à prier et à lire la parole de Dieu, malgré la lutte étrange et constante qu'il nous faut engager pour cela. Soyez sérieuse au milieu des vôtres, et, au lieu de vous laisser aller, relevez-les, excitez-les aux pensées chrétiennes. Et le Seigneur sera avec vous, et Il se glorifiera en vous. Oh oui, Il manifestera sa grâce, sa souveraine et toute-puissante grâce en vous !

LXX.

Dieu vous affermisse !

A la même.

Paris, 29 novembre 1863.

Chère Madame,

Votre lettre m'a pénétré de joie en m'appor-

tant l'assurance que vous persévèrez dans la voie du salut. Que si mes pauvres lignes ont pu vous être en bénédiction, j'en bénis Dieu, car c'est certainement à Lui que nous le devons. C'est certainement son Esprit qui a agi dans votre cœur pour vous encourager et vous affermir !

C'est cet affermissement que je souhaite le plus ardemment pour vous. Je demande à Dieu qu'Il vous accorde la grâce de vous donner décidément et définitivement ; je Lui demande que ce temps que vous passez dans la solitude soit un temps de telle préparation, que vous preniez de telles habitudes de prière, de telles forces et de telles résolutions, que vous puissiez traverser vaillamment, fidèlement, joyeusement l'hiver qui vous attend.

Quand je pense à votre retour je me réjouis profondément, mais je tremble. Toutefois je me dis que si vous tremblez aussi, je n'aurai plus qu'à me réjouir, car vous veillerez et vous vaincrez. Le secours de Dieu ne vous manquera pas, j'en suis assuré.

Quand je considère combien Dieu a été fidèle envers vous, fidèle à vous délivrer, à vous soutenir, à vous rappeler, à vous faire grâce, votre vie m'apparaît comme un Évangile vivant, comme un cri du ciel qui vous dit : « Prends courage ! »

LXXI.

La tristesse selon Dieu, une bénédiction.

A la même.

Beuzeval, 30 septembre 1864.

Chère Madame,

Votre lettre m'a vivement touché et réjoui, et je comprends à peine comment j'ai pu laisser plus d'un mois s'écouler avant de vous répondre. Béni soit Dieu de ce qu'Il fait pour vous ! Il est vrai que votre cœur est pénétré de tristesse, mais c'est cela même qui me réjouit, car c'est une tristesse selon Dieu. Sentir ses afflictions, mais sentir qu'on les a méritées et que ce sont des châtiments ; reconnaître le châtiment, mais savoir aussi quelle grâce il y a dans nos larmes et quel est le Sauveur qui nous est donné ; soupirer après la délivrance, mais aussi croire en cette délivrance, quelle bénédiction !

Si je vous voyais au comble de la fortune, du succès, de la gaieté, de l'entrain, je serais triste, parce que je penserais au lendemain. Mais en vous voyant telle que vous êtes, je bénis Dieu. Bénissez-le aussi, chère madame, et tressaillez de gratitude et d'adoration en pensant à ce que vous étiez et à ce que vous serez bientôt ; en pensant que vous pourriez être aujourd'hui per-

due, perdue sans retour, engloutie dans la mondanité et dans la vanité, et que vous êtes sauvée ; en pensant que, par votre épreuve présente, Dieu vous prépare certainement, à vous et à vos enfants, des bienfaits, des joies, des dons célestes que vous ne pouvez comprendre et que vous n'oseriez pas même demander. Fiez-vous à Lui : « Il est plus grand que notre cœur, » dit saint Jean, et il ne s'appelle pas en vain « l'Admirable. »

Tout ce que je souhaite, c'est que vous persévériez et grandissiez dans la discipline bénie que vous vous êtes imposée : dans la vigilance du matin, dans la prière, dans les soins que vous donnez à vos enfants et à votre maison. Tout cela sera béni, j'en suis sûr, pourvu que vous persévériez ! Tout est là.

Je veux persévérer de mon côté à demander à Dieu pour vous son secours, et je sais qu'Il vous l'accordera.

LXXII.

Décharge-toi de ton fardeau sur l'Éternel.

A la même.

2 février 1865.

Chère Madame,

Pardonnez, oh pardonnez-moi mon silence ! Et Dieu veuille que ce soit la dernière fois que je

vous aie ainsi fait attendre ma réponse ! J'ose dire que je ne vous ai point oubliée et que je n'ai pas été loin de vous de cœur ; mais je suis cet hiver accablé par un redoublement de travail, n'ayant pas de vicaire et ne sachant pas où en trouver un. Représentez-vous que je suis chargé seul de cette immense paroisse et en même temps de l'administration de l'Église ; ajoutez à cela ma disposition naturelle à négliger ma correspondance, et vous n'aurez que trop facilement l'explication de mon retard. En sorte que ce n'est pas vous seulement, chère madame, qui avez à vous humilier devant Dieu, mais moi aussi. Je le fais de tout mon cœur, et, dans ce sentiment, je m'abats aux pieds de mon Sauveur. Mais je ne veux pas oublier ses promesses, et sa grâce, et sa puissance, et les preuves qu'Il m'a déjà données de son amour. Je veux me rappeler qu'Il a dit : « Décharge-toi de ton fardeau sur l'Éternel et Il te soulagera, jamais il ne permettra que le juste soit ébranlé. » (Ps. LV, 23.) Je veux me rappeler et m'appliquer directement et personnellement cette parole : « Prends courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés ! » (Matth. IX.) Et je veux le glorifier par ma confiance filiale, infantine ; je veux croire qu'Il est tellement grand, tellement bon, tellement incompréhensible et incommensurable dans sa charité, qu'Il peut, et même qu'Il veut sauver un pécheur tel que moi ;

et même qu'il l'a déjà sauvé, et même qu'à ce salut Il veut ajouter sa protection, son secours, sa bénédiction pour toutes choses ; qu'Il veut en vrai Père se charger de ma vie, de ma mort, en sorte que je n'aie plus qu'à me reposer en Lui et à me relever joyeusement au nom de Jésus. Eh bien, je veux faire cela, je le fais et je vous prie instamment de le faire avec moi. Ayez grand courage, ne doutez pas un moment de votre Sauveur, mettez-vous vaillamment à combattre en son nom, et tout ira bien, j'en suis sûr.

LXXIII.

Nécessité du recueillement au milieu des distractions du monde

30 septembre 1862.

Chère Mademoiselle,

J'espère que, dans la calme retraite de L..., vous avez déjà trouvé quelque recueillement, et qu'il vous est plus facile d'en prendre le loisir et la liberté. Ce recueillement nous est indispensable si nous voulons marcher en avant dans la voie du salut. Notre faiblesse est si grande, la pression que les hommes exercent sur nous est si puissante, le péché est si actif, et le diable aussi, en nous et autour de nous, qu'il n'y a que Dieu et sa protection souveraine et son Saint-Esprit qui puissent nous faire triompher. Or, cet

Esprit, nous ne pouvons l'obtenir que par beaucoup de recueillement et de prière ; et cette prière nous ne pouvons la réaliser que par une volonté sérieuse, de vives luttes et une ferme discipline exercée sur nous-mêmes. Ceux qui ne comprennent pas cela, ceux qui ont toujours peur d'avoir trop de piété et jamais d'avoir trop de mondanité ; ceux qui marchandent à Dieu une heure, tandis qu'ils ne marchandent pas des heures pour leur toilette, des heures pour leurs thés, leurs causeries, leurs flâneries, et des mois, des années pour leurs plaisirs, leurs voyages, pour la terre et pour le néant, sont des gens qui ne comprennent pas encore le prix de la vie, la grandeur solennelle de l'Éternité, la joie, la gloire de savoir Christ, et leur magnifique vocation de chrétiens. (Éph. I, 18.) Ces personnes-là il faut les aimer et les respecter, il faut prier pour elles ; mais il faut aussi leur rendre témoignage de la vérité, il faut au besoin leur résister et non pas les imiter. Vous surtout, chère Demoiselle, vous qui connaissez le Seigneur, et qui avez commencé à le suivre, vous devez sentir qu'il n'y a pour vous de paix, de dignité et de salut qu'à marcher en avant, fermement, imperturbablement. Que si vous ne le faites pas, vous sentirez la langueur, l'ennui, l'irritation et la mort du cœur vous gagner ; vous sentirez l'interdit sur votre âme, et ni les plus brillants

voyages, ni les plus aimables compagnies, ni les plus charmantes excuses n'y pourront remédier. A vous dire vrai, j'ai craint pour vous les longues absences que vous avez projetées ; j'ai craint la perte du temps et l'entraînement de la frivolité. Je pense que vous devez craindre aussi, et, non-seulement soutenir, mais redoubler ce que vous avez commencé ; en sorte que non-seulement vous ne soyez pas affaiblie, énervée et perdue, mais que vous sauviez ceux qui vous entourent. Hâtons-nous, chère Demoiselle ; le temps est si court ! Que sais-je, si ce n'est pas au milieu de l'une des courses et des voyages préparés que le Seigneur viendra vous appeler ? Ah ! veuille Dieu qu'alors votre lampe soit prête et votre âme aussi ; qu'alors vous puissiez entendre le Sauveur vous dire : « Cela va bien, entre dans la joie » et que vous puissiez vous endormir bienheureuse dans ses bras !

Vous voyez, chère Demoiselle, je vous parle comme à Paris. Eh bien, comme à Paris, relevez-vous joyeuse, ferme, résolue de suivre votre doux, votre fidèle, votre adorable Rédempteur. Je le lui demande d'un cœur attendri et du fond de mon âme, vous priant de me rappeler respectueusement au souvenir de ceux qui vous entourent, surtout de Madame votre sœur, et de me croire en Christ, votre humble et dévoué.

LXXIV.

La Grâce de Christ suffit à tout.

A la même.

19 mars 1863.

Chère Mademoiselle,

Le voici donc enfin, ce misérable correspondant, qui se faisait une si douce joie de recevoir de vos nouvelles, de vous écrire de temps en temps, et qui y a si mal réussi ! Le voici : Oh, pardonnez-lui ! je vous assure qu'en traçant ces lignes, il sent, non-seulement le regret amer de ne vous avoir point écrit, mais la tristesse bien autrement poignante de tout ce qu'il est inhabile à faire, de tout ce qu'il néglige à chaque instant et laisse tomber en chemin à travers les journées rapides d'un ministère si accablant et si doux. Oui, tout cela se présente à moi, au moment même où je vous parle, et, je le sens si vivement que je ne sais que me laisser tomber moi-même, comme le dernier et le plus lourd de mes fardeaux, dans le sein de Celui dont les bras nous sont ouverts toujours et qui, pour nous consoler, a dit : « Ma grâce te suffit ! »

C'est dans ces bras protecteurs que je vous place, heureux de penser que ce que l'attachement le plus sincère, ce que vos propres résolutions, ce qu'aucune force ou vertu ne peut faire,

Lui l'accomplit, et que là où tout ce qui est humain défaille, là un regard de sa grâce suffit. Oh! venez, venez nous aider à Le servir, à Le glorifier, et puissé-je bientôt, si Dieu nous conserve, vous dire de bouche et vous prouver la respectueuse et inaltérable affection en Christ de votre tout dévoué.

LXXV.

Vœux à une personne en voyage.

A la même, après son mariage.

13 juillet 1865.

Chère Madame,

Je veux, du moins par ces quelques lignes, aller au-devant de vous, puisque je ne vous ai pas suivie par mes lettres; et, puisque je n'ai pas eu la joie de vous écrire, je veux du moins vous dire combien j'aurai de joie à vous revoir. J'en ai eu beaucoup aussi à recevoir vos deux missives et beaucoup de gratitude à penser que vous avez bien voulu me donner quelques-uns de vos instants sur le Nil et à Jérusalem. J'en ai eu surtout, à travers tout ce que vous me dites d'intéressant et d'instructif, à lire que vous êtes heureuse. Que le Seigneur vous garde ce bonheur et vous le grandisse! qu'Il le pénètre de son Saint-Esprit, puisque cet Esprit seul nous

donne la vraie paix et l'amour durable, puisque tout ce qui est de l'homme se fane et s'en va comme l'herbe et que ce qui est de Dieu est seul immortel.

Aussi, mon vœu pour vous, au milieu de tant de voyages et d'agitations, est que vous puissiez conserver le recueillement et la prière, et que, si vous les perdez, vous puissiez, à force de lutes et de sérieux, les retrouver; en sorte que tout ce que vous voyez de magnifique et d'intéressant puisse être illuminé par la lumière intérieure, et que tout ce que vous goûtez de jouissances puisse être vivifié par la joie de Dieu; et que tout ce qui vous surviendra d'afflictions et de croix — puisque telle est notre vocation ici-bas, — soit d'avance vaincu, sanctifié et transfiguré par la voix de Christ et par la communion de son Saint-Esprit; et que tout ce que Dieu vous donnera de vie, d'influence et de devoirs à remplir soit rendu fécond pour la gloire de son nom, pour le bien de son Église et et pour votre éternel salut.

Ever yours in Christ.

LXXVI.

A une personne malade de la gorge.

1862.

C'est une bien belle chose que de travailler pour Lui ; mais c'est aussi une bien belle chose que de se reposer, de se taire, de se recueillir pour Lui, d'avoir des vacances qu'Il a lui-même ordonnées, préparées, d'être appelé par cette dispensation grave et pourtant si douce, à regarder aux vacances du ciel, « au repos qui reste au peuple de Dieu, » et de pouvoir, en attendant, jouir de celles-ci avec cette pensée que le Sauveur nous donne en Marc IV, 27.

Oui, soit que nous parlions, soit que nous nous taisions, l'œuvre se fait. Et que sais-je si elle ne se fait pas dans le silence et dans l'inaction quelquefois mieux que par l'activité, pourvu que plus nos lèvres se ferment, plus aussi notre cœur s'ouvre et notre prière monte, et plus nous nous sentons impuissants, plus la grâce agisse et montre qu'elle nous suffit.

C'est ce que saint Paul a dû se dire bien souvent dans ses deux longues captivités de Césarée et de Rome. Je m'imagine que ç'a dû être un temps de merveilleux rafraîchissement pour lui et qu'il a dû être plus occupé que jamais par

LETTRES.

le ministère immense de la prière, tout en ayant l'air de ne rien faire du tout.

Que Dieu vous donne ces choses avec abondance et que tout en bénissant les eaux que vous êtes allée prendre, il vous plonge dans l'eau vive, jaillissante en vie éternelle.

LXXVII.

Il faut que nous soyons tentés.

A la même.

1865.

Oui, il faut que nous soyons tentés, humiliés, crucifiés. Jésus n'a-t-il pas été tenté, tenté en toutes choses, si l'on en excepte le péché ?

Que d'attraits, que de terreurs, que de radieux sourires, que d'enfers sont venus lui barrer le chemin, l'assaillir, l'obséder, depuis le désert jusqu'à Golgotha ! Eh bien ! nous sommes ses frères et devons lui devenir semblables... Courage, courage ! Déjà je vois la patrie. Encore quelques jours d'attente, encore quelques combats, quelques prières, encore quelques grâces, quelques œuvres saintes, quelques bénédictions, et nous serons là, et nous entendrons les hymnes de la paix.

LXXVIII.

La grâce de notre Dieu.

A la même.

1865.

Vous vous trompez : cette goutte que vous voyez, cette goutte qui va tomber et qui ne tombe jamais, ce n'est pas votre incrédulité, c'est la grâce de notre Dieu. Et c'est votre incrédulité qui vous fait croire qu'elle est si petite, qui s' imagine que ce n'est qu'une goutte et qui rêve qu'elle va tomber. Mais si vous la voyiez avec d'autres yeux, vous apercevriez qu'elle est aussi vaste que l'Océan, aussi ferme que lui, malgré les orages qui l'agitent à la surface et aussi inaltérable que l'azur du ciel, malgré les nuées qui passent sur nos têtes.

Dites-vous bien cela, et vous me le direz ensuite, n'est-ce pas ? Ma tâche est si grande ! mais ma faiblesse est plus grande encore. C'est ici ou jamais le cas pour le Seigneur de dire : « Ma grâce te suffit. » Il est vrai que c'est aussi pour moi le cas de dire : « Je me plais dans les faiblesses, etc. » (II Cor. XII, 10.) Je veux le dire, oui, je le dis, et prosterné à ses pieds, j'adore, je bénis, j'embrasse sa grâce, sa volonté, sa croix.

Priez beaucoup pour moi. Demandez-lui qu'Il m'envoie, avec l'aspersion de son sang, l'effusion de son Saint-Esprit. Je crois qu'Il le fait, même quand nous ne le voyons pas ; voilà, il veut que nous marchions par la foi, pendant que Lui agit par sa grâce ; il veut que nous ayons le courage de nous réjouir dans notre pauvreté la plus profonde en Lui.

LXXIX.

Du vœu.

1862.

Je suis d'accord avec vous sur ce que vous me dites du vœu. A Dieu ne plaise que nous voyions dans aucun acte de notre vie un objet d'échange avec Lui, une œuvre méritoire ; mais à Dieu ne plaise aussi que nous doutions des bénédictions merveilleuses qu'Il peut, par pure et libre grâce, mettre sur une décision, sur un mouvement de notre âme, sur un sacrifice d'amour pour Lui ! Or, je crois que ce dont votre âme a besoin et ce que Lui-même vous indique, en ce moment, c'est une consécration décisive et définitive. Tout votre être s'y retrempera comme dans une lumière, une force, une joie du Ciel. Et, que sais-je quel sceau d'exaucement le Sauveur peut y apposer, selon Jean XV, 7 ?

LXXX.

Une petite foi est aussi la foi.

A la même.

1863.

Courage ! courage ! courage ! Ayez la foi en Dieu. Soyez assurée que plus l'angoisse est grande, plus seront grandes la joie et la délivrance. Non, il n'est pas besoin que vous *sentiez* que Jésus est votre Sauveur, mais seulement que vous le CROYIEZ ; et il n'est pas besoin que vous le croyiez fortement, mais seulement que vous le croyiez. *Une petite foi est aussi la foi*, « la foi par laquelle le monde est vaincu, » dit saint Jean, la foi par laquelle Pierre fut sauvé lorsque, pendant la tempête, il enfonçait. « Homme de petite foi, » lui dit Jésus. Cette parole est un reproche, mais elle est aussi un témoignage : tu es un homme de *petite* foi, mais tu es un homme de *foi* ; tu as eu tort de douter, mais pourtant tu as cru. Viens et sois sauvé ! Et vous le serez, soyez-en sûre ! sauvée de vos embarras matériels, sauvée de cette nuit noire qui pèse sur votre âme, sauvée de tout péché, sauvée de tout, de tout ! Et après avoir traversé le Ps. LXXXVIII, ce psaume tout noir, comme dit Monod, vous entrez dans le Ps. LXXXIX, ce psaume tout radieux.

O joie ! ô gloire de Jésus ! *Gloria in excelsis* ! Seulement, je vous en conjure, ne vous livrez pas aux rêveries désolées de votre raison naturelle et de votre imagination. C'est là « la folle du logis » et une folle qui, chez vous, est sombre, j'allais dire menaçante. Repoussez-la, et, comme Pierre, « regardez à Jésus ! »

LXXXI.

L'affliction est une grâce (1).

A la même.

1863.

1. *L'angoisse.*

Je prends part du fond du cœur à votre affliction. Certainement cette terrible dispensation est une dispensation de grâce. Vous verrez ! vous verrez ! Mais croyez, en attendant que vous voyiez ; ne regardez ni à David, ni à aucun homme, mais à Jésus ; ne doutez pas un moment de son amour gratuit, tout-puissant et toujours fidèle. Soyez assurée que les temps d'angoisse sont par excellence les temps de grâce, et que la mesure de votre détresse sera la mesure de sa délivrance !

(1) Voir la note, page 128.

2. *La délivrance.*

Je bénis Dieu avec vous du fond de mon âme. Je pourrais bien ajouter : « Femme de petite foi, pourquoi as-tu douté? » Mais j'aime mieux vous dire : Souvenez-vous de cette grâce quand viendra l'angoisse, afin de ne plus douter ; et souvenez-vous que l'angoisse aussi est une grâce, puisqu'elle nous humilie, nous crucifie, et puisque le chemin de la croix est le chemin de la joie et de la gloire. Quel dommage et quel péché quand Dieu nous amène au pied de la croix, de gâter ces heures sacrées par la révolte et le découragement, au lieu de les sanctifier par un filial abandon ! Nous sommes bien heureux d'avoir un Dieu si patient et si doux !

LXXXII.

Un regard de Jésus est la délivrance même.

A la même.

1864.

C'est le Saint-Esprit qu'il nous faut demander toujours et pour toutes choses, pour votre voyage en particulier et pour la souffrance qui lasse et énerve votre âme.

Vienne un rayon d'en haut, un regard de

Jésus, et vous ne sentirez plus ni lassitude, ni tristesse amère, ni rien que son amour, sa grâce et votre bonheur. Car son regard, vous savez, c'est la délivrance même. Oh ! que je comprends ce soupir que David lui adresse : « Retourne-toi ! » (Ps. VI). Allons, laissez là tous vos raisonnements, vos plaintes, vos retours sur vous-même ! Il ne s'agit pas de savoir si vous êtes misérable : on le sait bien ; mais de savoir s'il est miséricordieux, et tout-puissant, et fidèle, s'il est Jésus.

L'est-il ? Oui ou non ? — Employez, je vous prie, le temps et la force que vous mettez à déchirer vos blessures ou à vous en faire, employez-le à vous recueillir, à vous reposer, à vous reconforter en Lui. Et priez beaucoup.

LXXXIII.

Encouragements à l'entrée de la semaine sainte.

A la même.

1865.

Quoique je sois fort occupé, comme vous pouvez penser, je n'ai pas le courage de vous laisser, sans répondre un mot, entrer dans cette sainte semaine.

Je vous prie instamment de prier beaucoup, afin que vous soyez bénie ; car sans doute Dieu vous prépare quelque grande bénédiction, puisque le diable s'applique tant à vous la disputer et à vous troubler. Priez ! priez ! Et puis acceptez avec une simple soumission la Parole de Dieu. Vous voilà faisant une grosse querelle au Saint-Esprit ; « mais qui es-tu pour contester avec Dieu ? » Puis, vous reployant sur vous-même, vous voilà dans le désespoir ; mais « ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » — Mais ce mal qui m'angoisse est irréparable, dites-vous ? — Eh ! tout n'est-il pas irréparable ? Néanmoins, tout est réparé ! Gloire à Dieu ! « Le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de *tout* péché. » Entendez-vous ? de *tout* péché : donc aussi de celui-là.

Allons donc avec confiance « au trône de grâce, » c'est-à-dire à cette croix vers laquelle, en ces jours, tant de milliers et de dix milliers d'âmes tourneront leurs regards. Et puisse, des lèvres de notre Sauveur mourant et glorifié, descendre pour vous cette parole : « Tout est accompli ! » et tout votre cœur dira : Alleluia ! Amen !

LXXXIV.

Aimer ceux qui pèchent.

A la même.

1866.

Vous voyez la croix et vous comprenez qu'il faut la porter : cela est bien ; mais regardez aussi à Celui qui meurt sur la croix et qui prie. Pour qui ? Pour ses bourreaux, pour nous ! Oh ! que vous êtes loin de Lui, quand vous vous irritez, quand vous vous révoltez ! Que vous êtes loin de cette charité dont la première gloire et le premier sceau est d'être « patiente ! » Si vous « n'aimez que ceux qui vous aiment, » ou si vous ne les aimez que quand ils sont aimables, quand ils pourraient à la rigueur se passer de votre amour, « quel gré vous en saura-t-on ? » Mais si vous les aimez au milieu de leur misère matérielle ou spirituelle, si vous les aimez à travers leurs tentations, leurs ténèbres ; si alors, précisément alors, vous faites lever sur eux comme un soleil calme et doux, un dévouement, une bonté invincible et attendrie, alors vous serez enfant du Père qui est aux cieux. Hélas ! nous savons tout cela, et cependant nous savons à peine en épeler les premières lettres. Nous ambitionnons la vie d'hommes qui prieraient nuit

et jour pour les pécheurs; et, quand Dieu nous l'offre pour quelques jours, nous nous révoltons!

LXXXV.

En temps de choléra.

A la même.

1866.

Je regarde comme une pure tentation l'agitation où vous avez été. On dirait, à vous lire, que vous n'êtes pas chrétienne; on dirait que vous venez d'apprendre que nous sommes mortels et que vous n'êtes pas encore bien sûre que Dieu est vivant. Secouez, secouez cette vision malfaisante et reposez-vous dans les bras du Sauveur. — Mais si tel ou si tel mourait? — Eh bien, Jésus est vivant aux siècles des siècles. — Et si je mourais moi-même? — Eh bien, aujourd'hui comme dans mille ans, je n'aurais qu'une consolation, c'est que Jésus est mon Sauveur. Mais aussi cette consolation, je l'ai à plein; et, pourvu que je la garde, pourvu qu'elle me garde, pourvu que la grâce gratuite de Jésus me couvre et que son sang me purifie de tout péché, je veux mourir ce soir plutôt que demain. Heureux, heureux, ceux qui meurent au Seigneur!

Et puis, je vous prie, est-ce que vous croyez

que vous êtes plus en réel danger aujourd'hui que quand il n'y a pas de choléra? Vous ne mourrez pas, soyez-en sûre, une minute plus tôt que Dieu n'a résolu. C'est un mot de Whitefield; je vous le donne. Et je vous donne avec cela la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Dites-moi bientôt que vous êtes en paix.

LXXXVI.

Un temps de repos. — Livres catholiques.

A la même.

1866.

Est-ce que cette lettre vous trouvera encore là-bas? J'ai bien peur que non, et qu'on n'ait à écrire dessus comme sur tant de pages de ma vie : trop tard!

Je bénis Dieu du séjour que vous faites là-bas, de ce plein repos avec le Seigneur, de ces longues heures passées avec Lui, avec sa Parole, et avec quelques-uns de ses meilleurs serviteurs, meilleurs peut-être à lire qu'ils ne l'étaient à voir et à entendre. Oui, c'est là un temps de grâce et de paix, que rien n'aurait remplacé, et sur lequel a été certainement le regard favorable de l'Éternel. Et puis, je le bénis de ce qu'Il vous a donné de joie à voir, en passant, ce réveil qui naît.

Avec quel gémissement je le bénis, avec quel cri de supplication ! Seigneur, jusques à quand ? Je me réjouis de vous en entendre encore parler, et c'est pour moi une grande consolation de savoir que nous demandons en commun la délivrance.

Je me suis occupé ici, dans quelques heures de loisir, de tout autre sujet ; j'ai lu les lettres de Lacordaire, d'Eugénie de Guérin et de Madame Swetchine avec grand intérêt. C'est pour moi un phénomène dont je n'ai pas tout le secret que ces vies pieuses, sanctifiées, où la Parole de Dieu est à peine nommée, où Jésus-Christ est si haut placé et si peu au centre, et où la conversion avec ses angoisses et ses délivrances n'est pas connue.

LXXXVII.

La grâce de sentir le péché.

A la même.

1867.

Quelle grâce Dieu vous fait que vos péchés soient continuellement présents à votre souvenir ! Quelle grâce que vous puissiez vous considérer avec un profond sentiment de condamnation et un orgueil écrasé ! Vous le savez, c'est sur ce fond noir que se détache la croix. Seule-

ment, n'oubliez pas cette croix bénie ; et, quand vous y contemplerez Jésus, n'oubliez pas, tout à côté de Lui, la figure souriante et couronnée de votre ange (1) (on peut bien l'appeler ainsi), et n'oubliez pas que sa félicité dans la gloire est l'image de votre salut.

Je serai demain avec vous par la prière et je demanderai pour vous un rayon de Pâques.

LXXXVIII.

**Dieu vous donne de vous reposer dans la grâce
du Seigneur Jésus.**

A la même.

1867.

Que Dieu veuille tout rectifier en nous, pour nous, et qu'Il veuille nous donner, à travers cette misère qui est pour moi le sujet d'un étonnement et d'une confusion toujours nouvelle, qu'Il veuille nous donner, par grâce gratuite, de Le glorifier !

Votre lettre m'a été en grande consolation. Que Dieu vous affermisse et vous revête de force ! et surtout qu'Il vous donne de vous reposer au-dessus de toute œuvre, de toute pensée excel-

(1) La personne à qui cette lettre est adressée avait perdu un enfant le jour de Pâques 1866.

lente, de toute prière et de tout nom qui se peut nommer, dans la grâce du Seigneur Jésus ; afin que, lorsqu'après les jours de la force et de la joie, viendront les jours de ténèbres et de faiblesse, et de délaissement, vous ayez pourtant la paix, la paix en *Lui*.

LXXXIX.

Encouragement.

Paris, 19 janvier 1864.

Ma chère enfant,

Quand même mes instants sont bien courts, je veux pourtant vous en donner quelques-uns, afin que votre lettre ne reste pas trop longtemps sans réponse, et, qu'en échange de votre souvenir, vous receviez quelques mots d'encouragement et de consolation. Je bénis Dieu de ce que votre santé est fortifiée, mais je le bénis surtout de ce que vous persévérez dans la foi. Et je lui demande de tout mon cœur, constamment, qu'il vous garde et vous affermisse en *Lui*. Aucun de nous ne vous oublie ici, et je vous promets que ce mercredi (1) j'aurai soin de vous recommander de nouveau aux prières de tous. Priez

(1) Au culte du soir.

aussi fidèlement ; efforcez-vous de le faire malgré les difficultés et les combats que nous y trouvons tous ; et encouragez-vous à ces luttes angoissantes et bienheureuses par l'amour de votre Dieu, par l'assurance qu'il ne monte pas une prière de vos lèvres qu'il ne descende du ciel une bénédiction, Soutenez-vous surtout dans vos découragements par l'inébranlable confiance dans la fidélité de votre Dieu Sauveur. Et soyez fidèle vous-même pour ne pas tomber dans le découragement.

Adieu, ma chère enfant, recevez l'assurance de mon paternel attachement, et ne négligez pas de me donner de temps en temps de vos nouvelles.

XC.

Soyez fidèle !

A la même.

Paris, 7 juin 1864.

Soyez fidèle, chère A..., fidèle dans la prière, fidèle dans le témoignage chrétien, fidèle dans l'œuvre qui vous est confiée.

Et si, dans le moment où vous recevrez cette lettre, vous étiez abattue et découragée, regardez à Jésus, votre Sauveur, *le vôtre*, entendez-

vous ! votre parfait, votre tout-puissant Sauveur ; criez à Lui et vous serez sauvée.

Pensez à nous demain soir ; à la réunion nous prions pour vous.

Votre très-affectionné en Lui.

XCI.

Relevez-vous !

A la même.

21 novembre 1864.

Ma chère Enfant,

Je reçois votre lettre tout juste à un moment que je consacre à la correspondance. J'en veux profiter pour vous tracer vite quelques lignes.

Oh ! relevez-vous, je vous en conjure. Relevez-vous en pensant à ce que le Sauveur a fait pour vous et à ce que vous lui devez, et à tout ce qu'Il veut faire encore pour vous. Relevez-vous en pensant au danger terrible de la tiédeur et du sommeil, en pensant à ce que l'indolence spirituelle a fait d'un David et d'un Simon Pierre. Que savez-vous, dans quels pièges, dans quels péchés, sous quels châtimens vous pouvez tomber ? Relevez-vous en pensant que la grâce est là qui vous attend, qui vous appelle, et que d'un mot, d'un regard, vous serez dans les bras du

Sauveur. Oh oui, relevez-vous ! Je prie toujours pour vous. — Ne le ferez-vous pas vous-même ? Je regrette toujours votre départ, ne serait-ce que pour cette chère F... et pour le reste de la maison qui vous entourait.

Oui, nous sommes dans un temps bien sérieux. Eh bien, soyons sérieux ; et faisons en sorte d'être joyeux aussi, joyeux dans le Seigneur.

Adieu, je vous serre la main avec une paternelle affection.

XCII.

· **Le repos et ses dangers.**

Paris, 25 janvier 1864.

Chère Madame,

... J'associe tous mes vœux aux vôtres. Je demande à Dieu du fond de mon cœur que cette nouvelle affliction « produise un fruit paisible de justice, » et soit une grande bénédiction. Il me tarde que nous puissions de vive voix parler de ces choses et que vous veniez enfin prendre ici vos quartiers d'hiver. Dépêchez-vous, sinon j'ai peur que le printemps ne vous surprenne là-bas — je veux dire là-haut (1) — et ne vous

(1) Dans les Alpes. (Édit.)

y retienne. Il est sûr que c'est un bienfait particulier de pouvoir, dans un refuge comme le vôtre, vivre de calme et de recueillement. Que de fois j'ai soupiré après une telle délivrance, au milieu de la vie dévorante de Paris ; que de fois j'ai dit avec le Psalmiste : « Oh ! qui me donnerait des ailes de colombe ! Je m'envolerais et je me poserais en quelque lieu ! » Mais je me console ensuite par la peur, oui, par la peur que ce repos ne m'apportât la paresse ; et je me remets à la course, content d'être haletant plutôt qu'endormi, content d'ailleurs d'être où Dieu veut que je sois, et mille fois heureux d'être à son service.

Qu'Il vous donne, chère Madame, d'y être à plein et à cœur joie vous-même ; que votre vie, soit qu'elle se recueille, soit qu'elle se répande, soit un « service » selon la belle pensée de saint Paul (Rom. XII, 1).

Oh ! quel calme il faut dans la vie agitée ! mais quelle énergie dans la vie calme ! quel retour incessant auprès du Seigneur, quelle résolution, quelle fidélité ! Qu'Il vous donne toutes ces choses ! Il a déjà tant fait pour vous ! Il fera le reste aussi selon la promesse que je trouve, Phil. I, 6. Et je m'en réjouis d'avance pour vous et pour le jour où nous serons ensemble, non pas auprès de ces eaux qui doivent vous apparaître si radieuses dans vos Alpes, par le beau

so'eil qu'il fait aujourd'hui, mais au bord de ce fleuve qui jaillit du trône de Dieu et où croit l'arbre de vie.

Adieu, chère Madame. Je vous serre la main avec un profond et respectueux attachement en Christ.

XCIII.

Un deuil. — De la confession.

A la même.

Paris, 5 juin 1864.

Chère Madame,

Que vos regrets et votre deuil soient couverts par l'action de grâce. Quelle grâce que Dieu ait placé auprès de votre enfance ce cœur maternel et consacré à Christ et à vous ! Quelle grâce qu'en le retirant Il vous donne l'assurance qu'il l'a pris au ciel, que vous allez tout à l'heure l'y retrouver, et que si vous n'avez plus ici-bas cette âme dévouée, vous l'avez, Lui, bien autrement dévoué, tendre, fidèle, et toujours présent, là, près de vous, pour vous aimer, pour remplir votre âme, pour suffire à votre vie et à votre éternité ! Oui, rendez grâce, et, même en pleurant, réjouissez-vous !

Je vous bénis de ce qu'en cherchant autour de vous ce que la terre vous laisse encore d'être

qui vous chérissent et qui soient là pour vous consoler, vous avez pensé à moi. Que Dieu me donne de vous être quelque chose pour sa gloire et pour votre joie ! Ce sera ma propre joie ! Ce l'est déjà seulement d'y penser et de l'espérer ! Oui, je prie pour vous chaque jour et pour Madame votre mère. Que je le fasse seulement avec le Saint-Esprit, et que je sois fidèle à vous dire la vérité selon votre désir !

Vous voudriez que je vous grondasse de ce que vous avez été infidèle à poursuivre votre culte domestique. Mais je n'ai pas besoin de vous gronder, puisque vous vous grondez vous-même. J'aime mieux vous supplier d'être fidèle, inflexiblement fidèle. Soyez-le d'autant plus que rien autour de vous, ni exemple, ni parole, n'est là pour vous stimuler, et que votre fidélité n'a qu'elle-même pour se soutenir. Je me trompe, et vous l'avez dit vous-même d'avance, c'est aussi un appui que la confession. Ne l'enviez pas à l'Église romaine ; nous l'avons : non point, il est vrai, cette confession légale et formaliste que l'on impose même à celui qui ne sent pas ses péchés et qu'il ira faire à un homme qui ne les sent pas lui-même et qui n'a rien à lui donner ; mais cette confession d'autant plus profonde et salutaire qu'elle est libre, et d'autant plus *obligatoire* que nous en sentirons, devant Dieu, le besoin. Usez de cette confession, et que Dieu

nous donne, à vous et à moi qu'elle vous soit une puissante consolation !

Je ne reçois pas de nouvelles de M^{me} D...; je vais lui écrire ; et je vous recommande à tous deux cette âme si chère.

Eh ! que je voudrais être amené à répondre à votre invitation, puisque vous croyez pouvoir me l'adresser ! Mais je ne le pense pas. Si Dieu me conserve, et s'Il ne change pas mes projets, j'irai au mois d'août, avec mon petit troupeau, à Beuzeval ; le mois passé, je reviendrai à mon poste, et n'en bougerai guère que pour aller à Strasbourg à la session de notre Consistoire supérieur. Mais si je ne vous visite pas de corps, je vous visiterai de l'esprit et de la plume.

Qu'elle aimerait à courir encore, cette plume, sur quelques pages, auprès de vous. Je le fais en vous serrant la main avec une profonde affection.

XCIV.

De la conduite à tenir vis-à-vis d'une mère malade et hostile à l'Évangile.

A la même.

Paris, 8 juin 1865.

Chère Madame,

Eh bien, oui, je veux vite vous écrire quelques lignes et les arracher à ce flot qui m'entoure, et contre lequel j'ai si peu de force.

Parlons d'abord de vous et de votre chère malade. Je sens toute votre détresse et votre angoisse ; je sens combien j'aurais besoin moi-même d'être soutenu, encouragé, poussé à agir, à prier si j'étais dans votre position. J'y prends part de toute mon âme et j'y suis comme transporté en esprit, près de vous. Il me semble qu'il faut — avec toute sorte de modération sans doute — tout faire pour présenter le Sauveur à cette âme et pour la porter vers Lui. Je suis alarmé par la pensée qu'elle est si peu réconciliée avec les hommes, avec la mort ; qu'elle s'isole de plus en plus et s'enferme, en quelque sorte, avec vous sur cette place étroite qui bientôt s'ouvrira sous ses pieds. Il me semble que, dans cette solennelle et touchante situation, il faut que vous vous armiez auprès de Dieu de la

détresse même qu'Il vous a faite, que vous vous armiez auprès de Madame votre mère de la mission que Dieu vous donne, et que vous preniez un grand courage pour parler à l'un et à l'autre. Priez Dieu avec de filiales sommations et des instances et des cris : il aime les audacieux. Si cette mère Cananéenne l'a fait pour sa fille, que la fille aujourd'hui le fasse pour sa mère, et que le Sauveur lui accorde un même exaucement. Et puis, parlez à Madame votre mère aussi, prévallez-vous de sa faiblesse même, dont elle se prévaut pour ne pas recevoir son pasteur : faites-lui recevoir son Sauveur. Priez auprès d'elle et dans vos prières dites à Dieu tout l'état où elle est : l'approche de la mort, le besoin de pardon et de pardonner. Si elle vous dit : C'est assez, revenez ; si elle vous l'interdit, revenez plus tard, et Dieu vous aidera. Moi aussi je veux vous aider, comme ce frère qui soutenait les mains de son frère, de Moïse priant sur la montagne. Et « réveillez-moi » de temps en temps par vos lettres pour me servir d'une expression de saint Pierre.

Vous me demandez des nouvelles de Madame D... Hélas ! je ne la vois presque plus, et crois qu'elle glisse de plus en plus sur cette pente où l'on trouve le sommeil et la mort. Redoublons pour elle de sympathie et de prière.

XCV.

Combattre l'entraînement du monde.

A la même.

Paris, 2 mars 1867.

Chère Madame,

Quand j'ai vu votre écriture, il m'a pris une peur et une joie que je ne puis vous dire : la peur, à cause de moi et de ma mauvaise conscience ; la joie, à cause de vous et de votre fidélité à m'écrire. Mais, à mesure que j'ai lu, la peur s'en est allée et la joie s'est doublée. Mauvaise conscience ! oui, et pourtant vous qui savez comment je vis, vous pouvez comprendre comment ma correspondance meurt. Aujourd'hui, savez-vous comment je vous écris ? C'est un samedi, n'ayant encore rien fait de mon sermon et venant de bénir trois mariages. Et pourtant, non, non, je ne veux pas que la semaine s'achève et que le soleil se couche sans que je vous aie du moins tracé quelques lignes. Si vous saviez combien je vous suis reconnaissant de vos lettres et comme je voudrais vous les rendre par de bonnes et solides réponses ! Surtout quand je pense que vous êtes si isolée et que vous

n'avez point d'autre *seelsorger* (1) que moi. Alors, je me fais un vrai chagrin d'en être un si misérable, en même temps que je me pénétre toujours plus de l'importance de ce beau ministère.

Maintenant, que vous dirai-je pour que cette page serve à votre âme? Si j'étais près de vous, je ne vous quitterais pas que vous ne m'eussiez promis de consacrer chaque jour un temps abondant au service de Dieu. Je crains que vous ne le négligiez; je le crains surtout quand je pense à la vie entourée, entraînée, que vous menez; quand je pense à ce que vous me dites, à l'influence fatale, énervante de ces dîners, de ces visites, de ces conversations banales, frivoles, de cette vie de jouissances et d'opulence où se passe la plus grande partie de votre temps. Si, pour les gens de labour comme moi, il faut déjà beaucoup d'efforts pour maintenir la discipline et la vie de l'âme, que sera-ce pour vous? Ayez le courage et la fermeté nécessaires pour consacrer à la prière, à la Parole, à de bonnes lectures beaucoup de temps : les gens du monde en trouvent bien pour leurs romans ou pour leurs clubs; pourquoi n'en auriez-vous pas pour votre Dieu et pour votre âme? — Et la communion? — Hélas, je suppose que l'Église à D... en est avare et que les chrétiens ont appris à n'y guère

(1) Personne qui a accepté la direction spirituelle d'une autre. (Édit.)

tenir, en sorte que je ne sais que vous recommander. Mais alors soyez au moins bien fidèle à vous employer pour de bonnes œuvres.

XCVI.

A propos de la maladie d'un enfant.

A la même.

Paris, 18 juin 1867.

Me voilà déjà, chère Madame. Oh que je vous remercie de ce que vous me promettez de me « forcer » quand je tarderai ! Mais voilà, votre angoisse aujourd'hui suffit pour me faire accourir. Dieu fait de même : « Il est auprès de ceux qui ont le cœur brisé. » Il est comme vous qui n'avez jamais tant aimé cette enfant que depuis qu'elle souffre et depuis que sa toux vous appelle. Ah ! que cette épreuve soit bénie, si elle rapproche Dieu de vous et si elle vous jette dans ses bras ! Il sera alors puissant pour vous délivrer de quelque manière qu'Il juge à propos de le faire. Mais avouez que notre pauvre cœur est bien étrange. Quand il a fallu accepter cette enfant, que de peine ! Et maintenant qu'il faut, je ne dis pas vous en séparer, mais seulement penser à la séparation, que de peine encore ! Heureux quand, à travers toutes ces contradictions

de notre cœur et toutes ces tribulations, nous apprenons à marcher la main dans la main du Sauveur et à lui dire : *Wenn ich nur dich habe* 1) ! Voilà ; cette épreuve est peut-être une des plus grandes grâces de votre vie qui s'avance ; c'est peut-être un moyen de toucher, de briser le cœur de votre cher mari. Que savons-nous ? Croyons. Disons toujours comme cette Sunamite lorsque son enfant était mort : « Tout va bien. » Et tout va bien, en effet, si seulement nous nous réveillons, si nous prions et si nous vivons en Christ.

C'est une grande épreuve, il est vrai, que d'être seule comme vous l'êtes ; mais dites comme Jésus : « Je ne suis pas seule. » Et puis qu'y a-t-il si Dieu, au lieu de vous laisser vous appuyer sur les autres, ce qui aurait tant convenu à votre mollesse, veut que vous les souteniez au contraire, et que vous les réveilliez, et s'Il veut par là vous donner une plus belle couronne ?

Encore une fois : tout est bien. Je le sens déjà à votre lettre. Il y a quelque temps, comme je vous l'ai dit, je sentais la vie de votre âme s'en aller ; aujourd'hui je sens qu'elle revient.

Allons, courage, et le cœur en haut ! Nous prions Dieu pour vous, mercredi soir. Et,

(1) Si seulement je te possède ! (Édit.)

n'est-ce pas, vous recommencerez cette précieuse discipline. Et puis vous me donnerez de vos nouvelles.

Figurez-vous que M^{me} D... m'a enfin écrit. Nous avons rendez-vous jeudi. Priez Dieu pour cette réunion.

Adieu. Que la grâce vous soit multipliée. Votre humble et dévoué en Lui.

XCVII.

Comment avoir un esprit doux et paisible au milieu des petites misères de la vie ?

Paris, 4 février 1864.

Chère Madame,

Votre lettre, votre angoisse et votre confiance me touchent profondément. Que Dieu me donne de pouvoir vous aider et vous consoler ! Tout d'abord qu'Il veuille bénir pour ceux qui vous entourent et pour vous ce double deuil et ces deux jours funèbres ! Je le lui demande du fond de mon cœur. Et maintenant, parlons de votre détresse personnelle. Ne vous en étonnez pas « comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire ; » c'est la vie, et c'est là la tentation particulière des femmes. Voilà pourquoi saint Pierre (III, 4.) donne pour caractère par-

ticulier aux femmes chrétiennes « cet esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu. » Comment arriver à cet esprit ? Premièrement en vous y appliquant, en vous rappelant sans cesse que votre premier devoir, votre intérêt suprême n'est pas que tout se fasse bien, soit en règle, etc., mais que vous soyez bonne, aimable, patiente ; patiente surtout avec ceux qui vous agacent et vous pèsent, car si vous ne l'êtes qu'avec ceux qui sont charmants « quel gré vous en saura-t-on ? » (Matth. V). Humiliez-vous donc profondément d'avoir tant péché contre la charité, et cela par pur égoïsme, par sécheresse d'âme ou toute autre misère. Puis, regardez au Sauveur, plongez-vous dans sa grâce, relevez-vous dans la foi, et marchez-y. Mais pour avoir cette foi, cette grâce et cette marche heureuse, priez, priez beaucoup. Au lieu de vous laisser harceler, envahir, posséder par ce cauchemar de petites misères et de riens écrasants, mettez-vous à vivre avec le Sauveur ; vingt fois dans le jour revenez à Lui ; contemplez sa douceur, sa patience, son salut ; aspirez à traits profonds le Saint-Esprit, et la paix viendra. Elle viendra certainement. Je sais que c'est un exercice pénible, une lutte ardente que je vous demande. Mais mieux vaut la lutte que l'enfer. — Enfin, et pour complément, il me semble que vous devriez avoir pour vos chers enfants une

institutrice. Le projet de faire beaucoup, le chagrin de réaliser peu et mal doit contribuer puissamment à vous agiter et à vous décourager. Cherchez donc une personne d'un certain âge, capable d'instruire vos enfants, et de vous assister dans le ménage, et tout pourra marcher.

Je souhaite d'autant plus ardemment de vous voir relevée, que le fruit en sera doublement béni. Il le sera pour vous et pour votre cher mari. Si vous restez telle que vous êtes, à charge aux autres et à vous-même, je crains que ce soit une tentation pour son âme. Que si vous êtes ce que vous devez être : paisible, contente, joyeuse, aimable, et tout cela dans le Seigneur, je suis sûr que ce sera pour lui une force autant qu'un bonheur, ce sera une immense bénédiction. — Donc courage et en avant ! Vous me pardonnez, n'est-ce pas, de vous parler ainsi comme à moi-même ou comme à mon enfant. Votre affection m'y autorise et votre angoisse m'y décide.

Donnez-moi bientôt de vos nouvelles, je vous en prie. Et que la grâce du Seigneur Jésus soit avec vous

Même sujet.

Paris, 30 mai 1861.

Chère Madame,

Plutôt deux mots tout de suite, n'est-ce pas, qu'une longue lettre dans un mois. Je suis heureux d'avoir de nouveau reçu quelques lignes de vous, et de constater que votre situation peut se résumer par un *mieux*. Ayez bon courage, Dieu est puissant. Priez beaucoup, beaucoup. Soyez reconnaissante et joyeuse. Oui, malgré votre cœur et votre habitude, joyeuse. Attachez-vous à rendre facile votre intérieur, et heureux ceux qui vous entourent. Regardez, non à ce qui vous manque, mais à ce qui vous est donné et qui surpasse infiniment ce qu'ont presque tous les hommes et que vous méritez. Attachez-vous à faire du bien, à vous oublier pour penser aux pauvres, au règne de Dieu, et à y employer votre activité et votre fortune. N'y a-t-il donc rien à faire pour relever cette pauvre église de N...? S'il y avait là un petit foyer de vie! Et puis, regardez à Jésus qui vous aime, qui vous l'a prouvé et vous le prouvera encore.

Même sujet.

Paris, 5 août 1861.

Chère Madame,

Quelques mots seulement pour vous rendre attentive à quelques points.

Tâchez donc de vous tenir tranquille et simple dans la foi. C'est votre tentation de vous rendre la vie pénible à force d'inquiétudes, de recherches minutieuses, en un mot à force de peine et de trouble spirituel. Et, par là, sans le vouloir, sans le voir, vous rendez la vie pénible aux autres ; du moins je le suppose. Eh ! regardez donc à Jésus, ayez donc du courage et de la joie en Lui. Je sais, je sais que vous avez des sujets d'angoisse et de tristesse, mais je sais aussi combien vous avez de sujets de consolation et d'actions de grâce, je sais que vous avez un Sauveur. C'est par la paix en Lui, par la justice qui vient de Lui, qu'il faut commencer. Alors « tout le reste vous sera donné par dessus. » Alors aussi, en rendant heureux ceux qui vous entourent, votre mari, vos serviteurs, vous aurez plus fait pour préserver, pour attacher, pour élever, que par tous les soucis et les remontrances.

Que l'Esprit de Jésus vous soit donné et qu'il soit répandu autour de vous. Je vous serre la main avec une vive affection.

XCVIII.

Fidélité à la prière, à la parole et à la sainte Cène.

Paris, 28 mai 1864

Ta lettre, chère B..., m'a profondément touché. J'ai senti tout le poids de la solitude, et en même temps la grâce que Dieu te fait de te donner la faim et la soif de sa Parole et de sa communion. J'ai senti avec attendrissement combien sont sacrés et profonds les liens que Dieu forme entre ses enfants, et combien l'éloignement même sert à les rendre plus intimes et plus vivants. Que le Seigneur te maintienne seulement dans la foi et dans la vie intérieure. Que sa Parole, que la communion de son corps et de son sang, que la prière te tiennent lieu de tout ce qui te manque. Sois fidèle à lui réserver la première heure de chaque jour et à revenir fréquemment à Lui pendant le cours de la journée. Quant à la Sainte-Cène, et pour te faciliter la visite nécessaire à l'un des pasteurs de Schwerrin, je t'envoie quelques lignes de recommandation pour eux. Ce que tu me dis de leur usage de ne pas communier à des époques régulières me surprend : quoi qu'il en soit, use de la liberté qui t'est offerte et va souvent à la Table Sainte.

Quant à ce que l'on t'a dit de la confession particulière, je suis assuré que c'est un simple entretien spirituel, destiné à savoir si ceux qui veulent communier le font dignement et s'ils ont besoin de quelques directions ou consolations. Ah! quel précieux usage, s'il est bien compris et bien employé!

Prie beaucoup pour nous, afin que tu sois par là toujours agissante au milieu de notre petit troupeau. Que sais-je? c'est peut-être maintenant que tu y feras le plus par le Saint-Esprit. Je penserai aussi à toi devant le Seigneur et te garderai ma paternelle et vive affection en Jésus, notre bon Sauveur.

XCIX.

Jésus t'aime, réjouis-toi!

A la même.

8 juillet 1865.

Que le Seigneur te bénisse! Que cette lettre t'apporte une bénédiction! Qu'elle te rafraîchisse, te restaure, te relève! C'est là mon vœu en commençant à t'écrire.

Et maintenant que puis-je te dire qui te fasse du bien? Une chose, qui est la chose excellente, la chose éternellement bénie, c'est que Jésus

t'aime, qu'Il t'aime, quoique tu ne le mérites pas, qu'Il t'aime alors même que tu ne le sens pas, qu'Il t'aime d'un amour tout puissant, d'un amour infini, d'un amour qui te confondra un jour et sera ton ravissement; qu'Il t'aime de telle manière qu'il fera tout ce que tu désires et même infiniment plus que tu ne désires et n'oses demander, et ne pourra jamais comprendre. C'est pourquoi, réjouis-toi et prends courage. Tu te réjouis en recevant cette lettre, en reconnaissant mon écriture, en te disant : Lui aussi, il m'aime ! et tu n'as pas tort ; lui aussi pense à moi ! et tu peux y compter, car tu m'es comme mes propres entrailles, ainsi que dit saint Paul à Philémon (v. 12). Eh bien, si le souvenir de la pâle affection d'un pauvre pécheur réjouit ton cœur, quel ne doit pas être le relèvement de ton âme, quand tu penses à la bonté, à la tendresse pour toi, au salut gratuit du Dieu souverain. C'est pourquoi, prends courage ! Si tu es abattue, si comme tu y es portée, tu as négligé la prière, la Parole de Dieu, si ton âme est vide et troublée, lève-toi, au nom de Jésus, lève-toi et marche. Souviens-toi qu'une goutte du sang de Jésus nous purifie de tout péché ; souviens-toi qu'avec le nom de Jésus nous pouvons vaincre tous nos ennemis, et marche joyeusement et courageusement en avant.

Adieu, ma chère enfant. J'rie beaucoup pour

nous ; nous avons bien besoin d'être fortifiés et de voir le Seigneur nous envoyer des ouvriers, de les voir se lever au milieu de nous.

Trois de mes collègues sont plus ou moins souffrants. Mais Dieu est fidèle. Qu'Il te bénisse et te garde. Je te recommande du fond de mon cœur à Lui.

C.

A un pasteur pour l'engager à devenir son collègue à Paris.

24 novembre 1864.

Bien-aimé frère,

Nous sommes sur le point de réaliser la mesure importante dont je vous ai déjà entretenu. Nous allons, grâce à de nouvelles ressources, nommer un pasteur de plus, destiné à doubler la desserte de la Rédemption. Demain vendredi, je présenterai cette affaire au Consistoire, et je lui proposerai de l'ajourner à quinzaine pour les décisions à prendre. A la veille de ce moment solennel, je viens encore une fois à vous, et vous demande si, l'expérience de votre situation nouvelle à J... étant faite, vous croyez encore devoir y rester indéfiniment. Si vous ne croyiez plus devoir y rester malgré tout, si vous étiez

arrivé à examiner la possibilité d'un changement, alors je vous rappellerais qu'il y a longtemps que je suis inscrit, et avec ma vieille, fidèle et tendre opiniâtreté, je vous rappellerais l'homme de Macédoine et je vous dirais : « Viens, viens donc, oh viens et secours-nous ! » Je vous rappellerais la grandeur et la beauté de l'œuvre, la bataille centrale qui se livre ici, le cri qui en sort et qui doit comme une flèche s'enfoncer dans les cœurs chrétiens ; l'heureuse situation où nous serions, unis de cœur et avec un ou deux vicaires, un ou deux évangélistes, pour agir avec efficacité ; le bonheur de votre famille, l'éducation et l'avenir de vos enfants ; tant de motifs qui peuvent être pris en considération dans les conditions les plus légitimes de la vie et dans les intérêts du règne de Dieu, et je vous dirais de nouveau : Ne voulez-vous pas venir ? Je vous le dis, je vous pose solennellement cette question. Je vous demande de nous ramener votre chère mère, qui est aussi la nôtre, et notre fille D... et notre sœur A.. qui est notre diaconesse, dont nous avons besoin, et vos chers petits enfants, pour que nous nous mettions à les aimer, et à les porter sur nos mains avec vous ; je vous le demande non point pour moi, ni pour vous, mais pour le Seigneur. Maintenant, répondez et que le Seigneur dirige votre réponse, que Lui-même décide en cette grave question comme

en toutes choses. Et quand, après l'avoir consulté, écouté, vous aurez un oui ou un non, alors répondez vite, je vous en prie. Je vais, comme Tobie, compter les jours et les heures en attendant votre réponse.

Si vous avez un oui à me donner, peu après avoir reçu ma lettre, ayez la bonté de me le télégraphier, en attendant que vos lignes arrivent.

Adieu. Je vous embrasse tous avec une profonde affection et vous remets entre les mains de notre Sauveur.

Ever yours.